

Table of Contents

<u>Casalibri, culture et polémique (victor)</u>	1
<u>L'OTAN au XXIe siècle</u>	2
<u>Cleopatra Reassessed</u>	5
<u>Rétroaction pour l'article "Cleopatra Reassessed"</u>	8
<u>Le Lac des Cygnes</u>	9
<u>Dracula l'Immortel</u>	12
<u>Rétroaction pour l'article "Dracula l'Immortel"</u>	15
<u>Giulio Cesare</u>	16
<u>Motya</u>	19
<u>Barbarians to Angels</u>	22
<u>Götterdämmerung</u>	25
<u>Instants décisifs</u>	28
<u>Occidente</u>	31
<u>Uglier Than a Monkey's Armpit</u>	34
<u>City of the Sharp-Nosed Fish</u>	36
<u>L'Affaire Makropoulos</u>	39
<u>Task Force Tiger</u>	42
<u>Postwar</u>	45
<u>Seahenge : An Archeological Conundrum</u>	49
<u>Rétroaction pour l'article "Seahenge : An Archeological Conundrum"</u>	52
<u>Les Immortels I, Les Mages de Sumer</u>	53
<u>De la guerre</u>	55
<u>Rétroaction pour l'article "De la guerre"</u>	58
<u>Die Entführung aus dem Serail</u>	59
<u>Lords of the Sea</u>	62

Table of Contents

<u>After the Pyramides</u>	65
<u>The Raven King</u>	68
<u>Le Cycle d'Ea I : Le Neuvième Royaume</u>	71
<u>Vikings in the West</u>	74
<u>Thucydides</u>	77
<u>The Return of Ulysses</u>	80
<u>Don Pasquale</u>	83
<u>Saga d'Eirikr le Rouge</u>	86
<u>Rétroaction pour l'article "Saga d'Eirikr le Rouge"</u>	89
<u>Calling on the Composer</u>	90
<u>De l'arbre au labyrinthe</u>	93
<u>La guerre de l'ombre des Français en Afghanistan</u>	96
<u>Les Immortels II, Les Mages du Nil</u>	99
<u>In Pursuit of Ancient Pasts</u>	102
<u>Rétroaction pour l'article "In Pursuit of Ancient Pasts"</u>	105
<u>Après Dune I, Les Chasseurs de Dune</u>	106
<u>Luftwaffe Victorious</u>	109
<u>Unmanned Aviation</u>	112
<u>Celebrity in Antiquity</u>	115
<u>The Master Plan</u>	118
<u>Rétroaction pour l'article "The Master Plan"</u>	121
<u>Stalin and the Soviet Science Wars</u>	122
<u>Rétroaction pour l'article "Stalin and the Soviet Science Wars"</u>	125
<u>La Stratégie de l'Impérialisme Soviétique</u>	126
<u>Des stratégies nucléaires</u>	129
<u>Rétroaction pour l'article "Des stratégies nucléaires"</u>	132

Table of Contents

<u>Roman Siege Works</u>	133
<u>Jozsef Vago</u>	136
<u>Taping Hitler's Generals</u>	138
<u>Railway Stations</u>	141
<u>Les nuits de Fastov</u>	144
<u>Steam in the Air</u>	146
<u>Under the Guns of the Kaiser's Aces</u>	149
<u>Stalin & the Bomb</u>	152
<u>Rétroaction pour l'article "Stalin & the Bomb"</u>	155
<u>Les précurseurs de Lénine</u>	156
<u>Colony and Mother City in Ancient Greece</u>	159
<u>The First Fossil Hunters</u>	162
<u>Hordes I, L'ascension du Serpent</u>	165
<u>Xoana and the Origins of Greek Sculpture</u>	168
<u>Les amis de l'auteur</u>	171
<u>Sur l'auteur</u>	172
<u>Visites</u>	173

Casalibri, culture et polémique (victor)

L'OTAN au XXI^e siècle

Essai historique d Olivier Kempf.

L'une des rares fois (voire l'unique) où les écoliers entendent parler de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, c'est dans le cours sur la guerre froide, avec le blocus de Berlin, le Pacte de Varsovie, la naissance des deux Allemagne et la crise des missiles à Cuba. Mais l'OTAN (en tant qu'alliance et en tant qu'organisation militaire) a survécu à la fin de son ennemi premier avec la fin de l'URSS. L'Alliance s'est donc transformée après avoir pris acte du changement géopolitique dans les années 90 et dans les années 2000. Elle a procédé à quatre élargissements, en augmentant le nombre de ses membres, en concluant des partenariats avec de nombreux pays, en élargissant le spectre de ses interventions et en agissant hors de la zone euro-atlantique. Ce faisant, l'Alliance est-elle devenue une agence de sécurité mondiale et est-ce là le ferment de sa disparition ? C'est sur cette question que s'achève l'important ouvrage d'Olivier Kempf (IEP Paris), qui livre ainsi un tableau très complet de l'OTAN entre 1991 et 2010.

L'ouvrage commence avec une rapide histoire de l'OTAN avant 1991, avant de décrire les parties politiques et militaires de l'Organisation. A partir du quatrième chapitre, l'auteur passe en revue les différents membres actuels (avec une partie plus grande pour les Etats-Unis) avant de se concentrer de manière plus particulière sur la France et sa réimplication dans l'Alliance. Dans le septième chapitre, O. Kempf traite des relations entre l'OTAN et l'Union Européenne avant de détailler dans une grande partie les quatre élargissements de l'Alliance. Pour finir, et presque atteindre les 500 pages, l'auteur s'attache à définir les défis auxquels l'Alliance est confrontée : les armes à effet de masse, la question économique (et donc des moyens militaires des membres et de l'OTAN en propre) et le terrorisme. Une conclusion très prospective termine cet ouvrage.

L'OTAN au XXI^e siècle possède deux qualités très importantes quand on traite d'organismes très complexes, aux multiples ramifications bureaucratiques, qui en plus se transforment assez souvent : la précision de la description et la clarté du discours. Cette clarté est d'abord le fruit d'un texte très fortement architecturé, avec une forte scansion et qui est sans doute la conséquence du passage en format livre d'un cours donné à des étudiants. La précision de la description est quant à elle attribuable à des sources nombreuses et récentes, en plus d'une connaissance intime et personnelle que a l'auteur de son sujet. Ceci donne un résultat très pédagogique, avec des petites relances pour capter à nouveau l'attention de l'auditeur/lecteur. Le plaisir d'écriture de l'auteur est parfois très visible, ce qui ne gâche rien, puisqu'il est communicatif (par exemple sur les bombes de fortune, sur le saut quantitatif que fait faire l'OTAN à l'acronimologie ou plus encore sur les armes à effet de masse, p. 446-450).

Si cet ouvrage est très abouti dans son apport (même si certains aspects auraient peut-être mérité une clarification, comme par exemple sur les lectures divergentes de Clausewitz p. 321), il souffre cependant d'erreurs de forme, typographiques au premier chef, qui se révèlent gênantes. La présentation des notes renvoyant à des sources changent parfois, ce qui peut amener à des confusions.

Les imprécisions historiques sont peu nombreuses (si bien sûr on peut considérer que les années 90 et 2000 font partie du champ des études historiques) ou seulement datées. On peut noter la chute de Rome comme conséquence d'une expansion infinie (p. 255) ou le soleil des Téménides repris dans le drapeau de l'ARY Macédoine associé au seul Alexandre le Grand (p. 266). La comparaison entre les traités de l'OTAN et ceux de l'Union Européenne me semble aussi apparue quelque peu forcée (p. 22).

Alors que l'OTAN est revenue (brièvement) sur le devant de la scène politique française entre 2007 et 2009, voilà un ouvrage primordial sur l'organisation qui conduit les opérations en Afghanistan. Si vraiment l'Alliance était devenue inutile à tous ses membres, elle n'aurait plus de demandes d'adhésion et aurait disparu il y a quinze ans. On peut donc faire le pari que cet ouvrage aura une postérité.

(que d'évolutions entre le moment d'écriture de ce livre et aujourd'hui ! Il suffit de voir ce qui est devenu Althéa en Bosnie, ainsi que l'opération européenne Atalante dans l'Océan Indien et ses difficultés juridiques 7,5)

par spurinna @ 06.01.11 - 17:44:58

<http://casalibri.blog.fr/2011/01/06/l-otan-au-xxie-siecle-10315389/>

Cleopatra Reassessed

Recueil d'articles sur Cléopâtre VII édité par Susan Walker et Sally-Ann Ashton.



Cléopâtre reste une figure historique très présente de nos jours, à cause de sa fin tragique mais aussi grâce à toute la production culturelle que le dernier roi d'Égypte a suscitée (statues, tableaux, sa présence dans Shakespeare etc). Mais cette reconnaissance n'est que le prolongement de celle qui fut la sienne dans l'Antiquité, de son vivant comme pendant plusieurs décennies après sa mort en 30 av. J.-C.. Faut dire qu'elle avait fait beaucoup pour conserver son royaume des appétits romains, amadouant Jules César puis Marc-Antoine avant d'échouer avec Octave. On ne peut pas dire que elle avait rendue très populaire à Rome sous Auguste, même si Jules César avait fait ériger une statue isiaque à son effigie devant un temple de Vénus (l'ancêtre de sa famille, on peut difficilement faire plus laudatif). Mais Cléopâtre VII (les Lagides sont peu inventifs avec les prénoms) n'arrête pas sa carrière avec Auguste. On la retrouve utilisée dans les argumentaires abolitionnistes aux États-Unis au milieu du XIXe siècle tout comme elle est une héroïne dans de nombreux films, diffusant son histoire mais aussi une vision d'elle très choisie.

Ce livre rassemble diverses contributions, généralement courtes, du colloque tenu au British Museum en 2001 à l'occasion de l'exposition *Cleopatra of Egypt : from History to Myth*. Débutant avec quelques considérations sur la titulature, sur la nature de son pouvoir ou les images qu'elle utilise dans sa propagande officielle, le lecteur parcourt aussi quelques monuments égyptiens avant d'être initié aux difficiles questions stylistiques (portraits ressemblants à ceux de la reine). La ville d'Alexandrie de la dernière moitié du Ier siècle avant J.-C. n'est pas oubliée dans cette partie sur la reine et l'Égypte, de même que la place de Cléopâtre dans les écrits arabes et musulmans.

La seconde partie, plus courte, traite de Cléopâtre et la tradition grecque héliénistique (comparaisons stylistiques avec des portraits féminins du temps, revue de portraits et une interrogation une tête ordinairement décrite comme féminine et grecque et qui peut être vue comme masculine et maurétienne). La troisième et dernière partie, aussi courte que la seconde, s'attarde sur la relation de Cléopâtre VII à Rome (influence égyptienne et lagide dans la statuaire romaine, numismatique, et l'étude d'une illustration singulière sur une lampe à but propagandiste) avant de passer à la dernière partie sur Cléopâtre hors de l'Égypte ou hors Antiquité (deux portraits en Algérie, les contacts indo-égyptiens, l'ouvrage du sculpteur William Westmore Story et deux articles sur la perception contemporaine de la dernière des Lagides).

La qualité générale des articles masque de grosses disparités dans ce recueil d'articles. Si les articles sur la numismatique ou sur la lampe qui moque le culte isiaque sont d'excellente facture, on ne peut pas en dire autant des deux articles sur la perception contemporaine de Cléopâtre (trop marqués par les écoles féministes et post-colonialistes) ou encore de la description d'Alexandrie qui est très dispensable (avec des reconstitutions venues d'ailleurs p. 47 et un plan illisible, p. 46). Cette inutilité caractérise aussi l'article sur Cléopâtre dans les sources arabes et musulmanes (l'auteur semble confondre les deux termes p. 51-53). Les illustrations sont globalement de mauvaise qualité, souvent pixellisées, ce qui n'aide pas pour les comparaisons stylistiques.

On sort donc de la lecture de ce livre avec un goût doux-amer en bouche. Que la lecture nécessite des connaissances préalables soit, mais ne pas avoir les éléments visuels suffisants pour confirmer ce qu'avancent

les auteurs voilà qui est plus gênant. Au-delà des articles du dessous du panier (qui pour certains reprochent aux hommes étudiés d'avoir vécu comme ils ont vécu, suprême anachronisme !), c'est vraiment le gros point négatif de ce livre qui pourtant abrite deux ou trois pépites.

(toutes ces batailles autour de la couleur de peau de Cléopâtre VII, c'était plutôt inattendu mais bon il faut aussi savoir construire ces apports 5,5/6)

par spurinna @ 17.01.11 - 01:32:18

<http://casalibri.blog.fr/2011/01/17/cleopatra-reassessed-10377819/>

Rétroaction pour l'article "Cleopatra Reassessed"



[spurinna](#) [Membre]

21.01.11 @ 18:22

Cléopâtre est encore tellement présente que Natalie Dessay sort un disque portant ce titre (avec des airs tirés du Giulio Cesare de Haendel). Cléopâtre, la plus immortelle des pharaons !



Le Lac des Cygnes

Production du Ballet de l'Opéra national du Rhin.

Chorégraphie de Bertrand d'At, sur une musique de Piotr Illitch Tchaïkovski.

Qui n'a jamais entendu parler du Lac des Cygnes Eh bien ceci n'est pas le Lac des Cygnes ! Sur la musique originale et à partir de l'argument du XIXe siècle, Bertrand d'At créé une œuvre nouvelle, avec néanmoins des citations des chorégraphes russes V. Bourmeister et L. Ivanov. La plus grosse différence entre la version « d'At » et la version « école russe » réside dans la fusion de trois personnages en un seul. La mère du prince Siegfried, le magicien von Rothbart et sa fille Odile (le cygne noir) sont fondus dans un seul personnage masculin (Rothbart ?), habillé de noir à la différence de tous les autres danseurs. Autant dire que cela change considérablement les choses !

Du coup, les personnages fusionnés sont remplacés par l'homme en noir et la collectivité des camarades du prince et fait grandement changer d'optique l'histoire, puisque le prince doit choisir entre le cygne blanc (Odette) et le cygne noir (l'homme), c'est-à-dire entre hétérosexualité et homosexualité.

L'œuvre s'ouvre sur un plateau devant représenter un gymnase où se déroule un cours d'escrime en plus d'autres jeux. Dans un coin, sur un fauteuil rouge, le prince Siegfried regarde un écran (avec une vidéo de danseuses en tutu long !), refusant de s'entraîner jusqu'à l'arrivée de son gâteau d'anniversaire et de ses cadeaux. Le cygne noir entre pour entamer une relation visuelle. Contraint à choisir le lendemain sa future épouse (le voile sur la chaise mis ici par la mère/cygne noir), le prince s'enfuit dans la forêt pour le second acte (et l'on repasse ici dans une version classique, celle des citations). Il y rencontre les cygnes et Odette au bord du lac dans un décor nu, tout juste agrémenté par un clair de lune sur le mur du fond. Le prince, subjugué, jure mariage à Odette. Puis on retourne dans la modernité avec le bal du troisième acte, quand le cygne noir vient faire son numéro de charme. Epouvanté d'avoir succombé aux avances du cygne noir, Siegfried retourne en forêt pour le dernier acte. Dans ce dernier, le prince y retrouve Odette (partie historique à nouveau) avant que le cygne noir ne revienne, que lui et le prince dansent ensemble, avant que le cygne noir ne soit poignardé dans le final par le prince qui regrette immédiatement son geste.

Le premier acte est assez brouillon (après une scénarisation de l'ouverture orchestrale), avec les danseurs vraiment en dessous et à partir d'idées de mise en scène pour le moins discutables (jongleur, footballeurs, chorégraphie sans saveur et comique raté). Quelque part, la scène d'ouverture donne le ton, avec tout au long du ballet, les danseurs moins au point que les danseuses (exception notable, le passage des sauts progressifs). La suite est plus plaisante, avec bien sûr un cygne blanc très gracieux mais surtout très maîtrisé, avec des cygnes « à l'ancienne ». Le passage à quatre danseuses (la danse des Petits Cygnes) alterne le très bon et le lourd (limite paysan) avant que le second acte se termine avec beaucoup de monde sur le plateau. L'acte du bal voit aurait pu se passer de personnages non dansants sensés faire dans l'évènementiel. Utilisant des couleurs employées par le compositeur, le chorégraphe place ici très passages marqués ethniquement dont le premier sur les quatre était le meilleur de loin, avant d'aller jusqu'au baiser homosexuel. Le final est quant à lui de toute beauté, avec un duo final très violent. Malheureusement l'irruption d'une gestuelle jacksonienne suivie de l'arrivée de vermisses sur le sol du plateau casse viennent gêner une telle émotion. L'orchestre a été puissant quand il le fallait, prenant sa place d'intervenant direct, mais la percussion a manqué de précision et le violon solo a eu des problèmes de justesse.

Les costumes étaient très colorés sauf pour les cygnes, tandis que le prince était en noir et blanc. Quelques excentricités pas toujours désagréables dans les costumes, pour des décors bien pensés.

Très clairement il y a là une illustration de la tendance actuelle à mettre sur le même plan l'auteur (Tchaïkovski) et son œuvre. Le thème sous-jacent du Lac des Cygnes, l'homosexualité très mal vécue du compositeur (avec en plus des arbalètes et des costumes en cuir), est ici non plus dévoilée mais exposée. Et

ceci se fait au prix de trois personnages. Comment encore appeler cette œuvre le Lac des Cygnes ? Alors oui, c'est bien dansé de manière générale, mais on a essayé de faire dans le scandaleux (mais qui fait encore un scandale en pleine salle de nos jours ?) de manière assez facile. Le mariage entre danse classique et contemporaine est bien fait mais faire de belles choses en tout en en détruisant d'autres reste dans le cas présent assez discutable.

(il y a quand même des choses tellement attendues qui vous navrent quand même quand elles passent devant vos yeux 6)

par spurinna @ 26.01.11 - 19:40:18

<http://casalibri.blog.fr/2011/01/26/le-lac-des-cygnnes-10438257/>

Dracula l'Immortel

Roman fantastique de Dacre Stoker et Ian Holt.

Plus d'un siècle après, un roman mythique reçoit une suite. Une suite qui plonge aux origines dudit roman, aux premières étapes de sa conception, tout en tentant d'expliquer certaines zones d'ombre, de donner d'autres éclairages sur l'histoire du premier roman et en conciliant tant les cinéphiles que les spécialistes. Enfin, un roman écrit par l'arrière-petit-neveu de l'auteur original avec un spécialiste du plus célèbre des vampires.

Après la défaite de Dracula en Transylvanie, les héros (moins Quincey Morris mort dans le combat contre les Tsiganes) se sont installés dans la vie, avec souvent des côtés peu reluisants. Les années passent et une nouvelle génération commence à apparaître en la personne de Quincey Harker, le fils de Jonathan et Mina Harker. Le jeune homme ne veut pas entendre parler des études juridiques et ne jure que par le théâtre. Seulement voilà, quelque chose semble pourchasser les vainqueurs du vampire. La police voit dans ces meurtres, en France comme en Angleterre, le retour d'un criminel du XIXe siècle tandis que les anciens héros se battent avec le secret de leurs actes passés, leurs faiblesses et l'indécision. Pourront-ils retrouver le prédateur avant que celui-ci ne les trouve ? Bram Stoker, propriétaire d'un théâtre dans le présent roman, est-il vraiment l'auteur de cette étonnante pièce de théâtre ou a-t-il pu la recueillir quelque-part ?

On peut légitimement avoir quelques craintes à prendre en main ce qui est présenté comme la suite d'un roman aussi emblématique. Certes, l'assurance de l'accord familial, les gardiens orthodoxes du temple, est un élément à prendre en compte mais si l'on considère d'autres essais (les préquelles aux Princes d'Ambres de R. Zelazny par G. Bettencourt par exemple), on peut conserver quelques réticences. Eh bien ces préventions tombent bien vite avec un roman certes plein de références à l'œuvre de base et au début du XXe siècle (le roman est situé en 1912) mais écrit de manière très moderne. De manière générale, chaque chapitre est dominé par le point de vue d'un personnage, ce qui permet quelques courts flashbacks mais apporte aussi quelques ruptures dans le récit. Ce dernier s'accélère vers la fin, dans un final assez étonnant qui laisse, comme dans le premier roman, la porte ouverte à toutes les possibilités. Les dialogues sont bien troussés, les descriptions courtes mais denses et les personnages ont gagné beaucoup d'épaisseur, sans manichéisme et même de grosses faiblesses. Rien en noir et blanc, tout en clair de lune !

Le pari d'écrire quelque chose de moderne, avec du nerf, d'explicatif aussi, tout en rendant la mentalité victorienne dans un fantastique globalement maîtrisé et en utilisant des personnages créés par Bram Stoker (mais jamais intégrés ou sortis du roman paru en 1897), est donc bien réussi. On peut juste quelques maladresses dans la gestion de la modernité des années 1910 (le téléphone chez la logeuse de Quincey Harker par exemple) mais c'est vraiment pour chercher un point à améliorer !

En 530 pages, c'est donc un roman qui se dévore, avec quelques pages en annexes sur le processus de création de ce roman écrit à quatre mains, expliquant les choix des auteurs de manière très intéressante, ainsi qu'une postface d'Elizabeth Miller (professeur à l'Université de Terre-Neuve et spécialiste du vampirisme). Pour ceux qui ont lu il y a quelques temps le roman de Bram Stoker, les informations que contiennent les deux annexes sont d'un intérêt encore plus grand (trois pages de notes de Bram Stoker sont reproduites en fin de volume).

Cette excellente suite, hommage tout autant qu'œuvre indépendante et de qualité, va peut-être pas encourager d'autres travaux dans le même genre et c'est tant mieux. On peut douter que les suites d'œuvres emblématiques reçoivent un traitement aussi fin et documenté que le Dracula l'Immortel (qui se trouve être le titre original de 1897) !

(l'ambiguïté, toute en maîtrise des deux auteurs, est à la limite du diabolique. Ni noir, ni blanc, rouge sang

8,5)

par spurinna @ 28.01.11 - 00:39:33

<http://casalibri.blog.fr/2011/01/27/dracula-1-immortel-10447170/>

Rétroaction pour l'article "Dracula l'Immortel"

Boba [Visiteur]

31.01.11 @ 22:57

Vous donnez envie cher Spurinna. Diablement envie !

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

31.01.11 @ 23:17

C'est un peu le but de ce blog, je l'avoue !



Boba [Visiteur]

05.02.11 @ 00:46

Hé bien, je l'ai acheté, je ne manquerais pas de venir vous chercher querelle, si mes rares deniers ont été mal employés



Boba [Visiteur]

30.08.11 @ 10:29

Bon et bien je l'ai lu. Malgré une toute fin assez bizarre et un peu baclé, il offre plusieurs rebondissements d'histoire intéressant et plaisant à lire.

La fin laissant entrevoir une suite qui je l'espère verra le jour au vu de la qualité du présent roman.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

30.08.11 @ 11:34

J'ai rien vu encore qui laissait présager d'une suite, mais qui sait !

Pour la fin, il est vrai que l'on pouvait envisager d'autres choses mais on sent que les auteurs voulaient aussi se faire plaisir (sans vouloir ici dévoiler la fin). Je suis content que vous me rejoigniez sur la qualité !

Vos maigres sesterces ont donc été bien employés.



Giulio Cesare

Livret de Nicola Francesco Haym d'après Giacomo Francesco Bussa et musique de Georg Friedrich Händel.
Production de l'Opéra National de Paris.



Comme on en faisait la remarque il y a peu, Cléopâtre VII est un personnage très présent dans la culture occidentale. Cette fois-ci, nous la voyons dans l'opéra Giulio Cesare de G.F. Händel, où si elle n'a pas le rôle titre, elle occupe une place prédominante, pour ne pas dire centrale. Une Cléopâtre selon la vue qu'en avait Auguste (ou au moins fait circuler), ensorceleuse et plus égyptienne que grecque et reine.

L'action prend place après la victoire de Jules César sur les troupes de son ennemi Pompée à Pharsale. Poursuivant ce dernier, César arrive en Egypte. Pensant entrer dans les bonnes grâces du général romain, Ptolémée a fait exécuter Pompée et lui fait parvenir sa tête. Cornélie, la femme de Pompée, et son fils Sextus sont effondrés et César très courroucé (l'entrevue entre les deux dirigeants est d'une grande froideur). Pendant ce temps, Cléopâtre lutte avec son frère Ptolémée pour le pouvoir et voit dans l'arrivée de César le moyen de parvenir seule au trône. Elle se présente à César en tant que Lydie, pour le séduire. Dans le même temps, Cornélie, devenue veuve fait naître le désir dans les cœurs de Ptolémée et de son général Achillas.

Mettant une seconde couche pour achever de séduire le Romain, Cléopâtre organise une scène allégorique sur le thème des Muses tandis que Cornélie, confinée à d'humiliants travaux, se refuse à Ptolémée et à Achillas. Cherchant le suicide, Nireus, confident de Cléopâtre, leur propose de les mener au harem pour pouvoir se venger. Le batifolage de César et Cléopâtre est interrompu par Curion, l'aide de camp, qui leur rapporte un complot contre le général romain. Cléopâtre trahit alors sa véritable identité. Pendant ce temps, dans le harem, Sextus échoue à tuer Ptolémée. Ce dernier, apprenant la mort de César, décide d'attaquer les légions romaines et rejette la demande d'Achillas qui souhaite la main de Cornélie.

Déçu par Ptolémée, Achillas rejoint le camp romain, dirigé par Cléopâtre mais la reine est capturée après sa défaite. Mais César a survécu à son saut dans le port d'Alexandrie et rejoint le rivage. Il y retrouve Sextus et Nireus qui viennent de trouver Achillas mourant. César, s'étant fait reconnaître, va délivrer Cléopâtre grâce au sceau donné par Achillas. Cléopâtre, qui faisait ses adieux à la vie est donc délivrée. Ptolémée, à deux doigts de violer Cornélie est quant à lui tué par Sextus. Seule Lagide encore vivante, Cléopâtre est couronnée par César et tous deux chantent leur amour, et, avec les autres personnages (oui, même Ptolémée et Achillas ressuscitent pour l'occasion), la paix enfin revenue.

L'action se tient dans le magasin d'un musée égypto-romain, sans doute à Alexandrie (qui se trouve être le lieu de l'action antique), avec des bustes, des caisses, des étagères, des tableaux, des tapis, des tiroirs, des vitrines. Le décor est prétexte à un jeu de regards entre personnages et représentations d'eux (César sur une caisse et une statue de lui que l'on déballe, César regardant des tableaux pompieri de Cléopâtre) ou l'occasion d'un clin d'œil (le tableau de Händel qui fait tiquer Nireus) mais surtout offre un cadre banalisant, voire indolent, à une histoire qui se situe dans les plus hautes sphères de la fin du premier siècle avant notre ère. Ce décor, en mouvement quasi-constant est aussi le fruit d'aller-retour chronologiques, avec par exemple des lames rangées dans des tiroirs ou des caisses qui resservent à nouveau dans les mains des personnages mais que les magasiniers doivent à nouveau ranger par la suite, à leur grand étonnement. La mise en scène joue très abilement de ces choses (la présentation de la tête de Pompée, sanglée en suspension sur son chariot élévateur) Le musée et l'action s'ignorent de manière générale cependant, sauf lors de quelques points d'achoppement (Ptolémée qui bloque un chariot) ou quand les magasiniers deviennent soldats, comploteurs, voyeurs ou défunts. Le XVIIIe siècle fait quelques petites apparitions, lors du numéro de charme de Cléopâtre (avec un petit orchestre sur scène), avec les courtisanes et des tabourets caractéristiques. Les fêtes de Cythère mais plus au sud en somme.

Pour ce qui est des personnages, la vision augustéenne des Egyptiens est très présente dans la version du XVIIIe : Les Egyptiens sont clairement décadents. Cléopâtre, grâce au latex doté de voiles plus que suggestifs, Ptolémée est assez direct dans ses intentions et la mise en scène laisse peu de place à l'interprétation. Etrangement, Cornélie, modèle de vertu romaine (fidélité, pitié, sentiment maternel, vengeance, esprit de suicide) est elle aussi dotée de ses voiles légers et affriolants et qui attirent et Ptolémée et Achilles (son maquillage au blanc de céruse est lui aussi très aristocratique). Les autres personnages sont plus dans l'attendu : César est en armure terne, Curion en toge, Nerinus en costume égyptien, Achilles en costume guerrier simili-égyptien, Sextus en tunique bleue pour un Ptolémée royal, paré de lamelles bleutées.

Vocalement, César (contre-ténor) a été égal de bout en bout, très tonique, précis dans ses ornements et surtout monstrueusement présent sur scène. Très vraisemblable pour tout dire, au-delà de la similitude physique (mais très loin du décalque). Cléopâtre (soprano) a démarré en douceur avant de donner sa pleine mesure dans les airs en solo (un début de troisième acte magnifique). Le rôle, avec ses pointes d'espégleries et de comique, est réellement habité par N. Dessay, toujours charmante. Si Ptolémée (contre-ténor), gollumesque à souhait dans le premier acte, a eu des problèmes de précision au début de l'opéra, il a été tout à fait au point dans la suite (il y a du y avoir des soupirs quand il s'est retrouvé torse nu). Cornélie (mezzo-soprano) était dans le ton, sans vraiment ressortir si ce n'est lors des duos avec Sextus (dans la scène 3 du premier acte, très poignant et superbement exécuté), un Sextus (Isabel Leonard, mezzo-soprano) qui a été très bon, entre affliction, ardeur vengeresse et incompréhension du bonheur de sa mère. Voilà quelqu'un à revoir. Nireus avait surtout un registre comique, avec peu de relief, tandis que Curion chante très très peu. Le chœur n'intervient que deux fois, en tout début et en toute fin. Musicalement, le Concert d'Astrée a eu beaucoup de personnalité et de la vigueur, donnant beaucoup d'entrain mais toujours avec finesse (des cors de toute beauté).

Cette production de Garnier a eu tout pour plaire : une distribution de très haut niveau, une mise en scène inventive sans être ridicule et une sensibilité musicale de tout premier ordre. Autant dire que les plus de trois heures que dure la représentation passent très agréablement et bien vite !

(étrange alternance de répétitions dans le chanté et cette rapide succession de récitatifs dans le final. Tout se résout si vite ! 8)

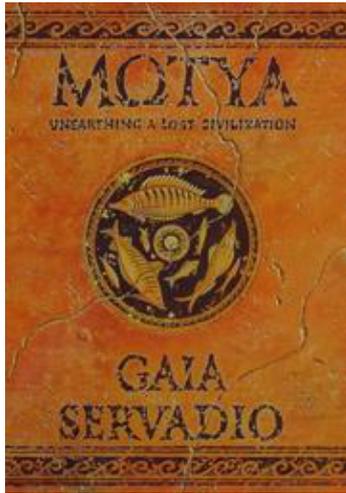
par [spurinna](#) @ 09.02.11 - 00:48:23

<http://casalibri.blog.fr/2011/02/08/giulio-cesare-10547406/>

Motya

Unearthing A Lost Civilization.

Récit de voyage et description du site de Motya ainsi que de ses fouilleurs par Gaia Servadio.



L'île de Mozia, l'antique Motya (Motyé en français), est l'une des colonies puniques de la Sicile et la plus occidentale de celles-ci. À l'extrémité de la pointe sicilienne, celle qui regarde vers l'Espagne, Motya est fondée vers 780. Détruite (malgré l'intervention de la flotte de sa protectrice Carthage) en 397 par Denys de Syracuse, ses habitants survivants sont transférés à Lilybée. Puis le site tombe dans l'oubli jusqu'à ce que Joseph Whitaker, un anglais producteur de vin de Marsala et parmi les individus les plus riches de Sicile, n'entame des fouilles dans le dernier tiers du XIXe siècle. Plus persévérant qu'Heinrich Schliemann (qui y passe quelques semaines en 1875), J. Whitaker participe à l'essor des études phéniciennes et puniques. Si des archéologues sont mandatés par la Surintendance archéologique après la mort de J. Whitaker en 1936, sa fille Délia continue de financer des fouilles (la propriété de l'île est passée de la famille Whitaker à une fondation qui porte son nom) jusqu'à sa mort dans les années 1970.

Motya bénéficie de conditions de conservation particulières. Détruite, elle n'est pas réoccupée et n'est utilisée que comme carrière (quand elle appartient aux Jésuites par exemple) ou pour une agriculture peu destructrice des sous-sols. De plus, aucune ville n'est rebâtie sur son sol (au contraire de Carthage par exemple). Et comme c'est une île entourée d'un lagon, elle est peu sujette aux passages destructeurs. Enfin une île une route construite par les Puniqes relie l'île à la côte sicilienne (avec des aires d'attente de chaque côté pour les chariots). Elle a été détruite lors de l'attaque des Syracusains par les défenseurs de la colonie et se trouve maintenant sous le niveau de la mer. Et quand on sait que certains bâtiments pouvaient atteindre les six étages, dans une ville rassemblant jusqu'à 15 000 habitants (Puniqes et Grecs mêlés), on commence à se faire une idée plus précise de la Motya antique, ville remarquable s'il en est.

Le livre commence avec la relation par l'auteur de sa dernière visite à Motya puis de sa première visite en 1966. Puis G. Servadio considère la magie de la ville et comment elle a enfiévré ses chercheurs, et au premier rang desquels J. Whitaker. Puis l'auteur passe à des sujets plus historiques en décrivant qui furent les Phéniciens et les Puniqes, avant de traiter de l'emblématique sujet de la religion, des sacrifices humains et de la navigation. Le dixième chapitre est lui consacré à Joseph Whitaker, avant que l'on passe à l'origine de sa fortune et à la Fondation Whitaker. Les directeurs de fouilles qui ont pris la suite de J. Whitaker sont aussi abordés (B. Isserlin et V. Tusa) avant d'arriver à la découverte la plus connue ayant eu lieu à Motya, à savoir son kouros.

La fin du volume est plus sombre, évoquant les difficultés du site avec la Surintendance archéologique, le personnel politique local et la mafia. La Motya de la fin du XXe siècle est aussi décrite avant que l'auteur ne nous livre ses pensées lors d'une promenade en barque dans le lagon. Une chronologie, un glossaire, des

illustrations hors texte et une carte agrémentent ce livre, en plus des notes, d'une bibliographie et d'un index.

Des fois il vaut mieux ne pas s'aventurer dans les récits non-fictionnel quand on vient du roman. Un style très lisible, pour tout dire sympathique et rythmé avec goût dans sa forme de récit de voyage, ne sauve pas des voies d'eau. Et le bateau en question a bien frotté contre les rochers. Oh, pas qu'il n'y ait rien de bon dans la bibliographie, mais l'auteur est aveuglée par ses préjugés et par quelques délires de persécution, tentant on ne sait quel parallèle entre Motya et Auschwitz (p. 223, eh oui). La liste des bêtises est très longue

Florilège : une sacrée série de préjugés sur les Phéniciens (p. 67 et suivantes), l'Odyssée écrite deux générations après l'Iliade (p. 71), le temple de Salomon daté 5 siècles avant (p. 74) tout comme le double port artificiel de Carthage (p. 88). Si à cela on rajoute des élucubrations sur la prostitution sacrée (p. 90), une Inquisition qui sacrifie (oui, le terme est employé, p. 99), l'échec de la comparaison religieuse (p. 100-104) et le grand n'importe quoi sur les merveilles du monde (p. 124), cela commence à faire beaucoup. Trop avec sa méconnaissance des marines antiques, son biais antireligieux (principalement anticatholique) ou qui punicise tout en la matière.

Le dernier chapitre est le feu d'artifice final, un festival d'âneries envoyées en escadrilles serrées. On y apprend que les Sémites ont été volontairement « oubliés », dans un grand méli-mélo qui mélange la vie de l'auteur (p. 222) et le statut victimaire des Phéniciens (c'est là que l'on voit le parallèle avec Auschwitz).

Le lecteur achève donc la lecture de ce livre dans un état de confusion. A la fois, indéniablement, il y a des apports. Motya n'est pas un site très connu et il gagne à être plus largement connu et les informations sont nombreuses dans ce livre sur ce point et sur son historiographie. Mais en même temps, il y a tellement d'informations périphériques (pour ce livre) qui sont fausses, que cela jette un doute très profond sur tout le texte. Passons sur l'ascientificité affichée de G. Servadio et attribuons-la à sa passion pour Motya et à ses émotions. Mais il y a vraiment trop de données fausses ou d'affirmations gratuites que ne peuvent passer sous silence les paysages et les personnages bien croqués de G. Servadio.

(étrange aussi cette comparaison entre ancienne et nouvelle mafia, cette dernière étant plus sympa que la nouvelle ... 5,5)

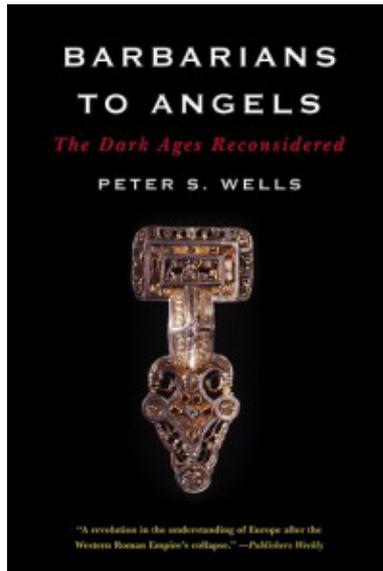
par [spurinna](#) @ 19.02.11 - 01:43:34

<http://casalibri.blog.fr/2011/02/19/motya-10629095/>

Barbarians to Angels

The Dark Ages Reconsidered.

Essai introductif d'histoire médiévale de Peter S. Wells.



Entre la fin de l'Empire romain (410 ou 476 ap. J.C. selon l'option retenue) et l'avènement de Charlemagne (Noël 800), il est une sorte de période que l'on a longtemps considéré comme les Âges Sombres. Il est vrai que l'image de Rome, la ville de marbre et celle des empereurs, est présente dans de nombreux plans de notre existence d'occidentaux et que Charlemagne, fondateur lui-aussi d'un empire et auréolé d'une réputation flatteuse, personnifie très bien ce que l'on a appelé la Renaissance carolingienne. Une relative rareté des sources écrites sur la période rajoute une couche dans cette méconnaissance. Mais l'archéologie est venue, après les premiers intérêts scientifiques pour le sujet, aider les spécialistes. Ce petit livre (200 pages) fait le point sur la question.

Pour ce faire, l'auteur démarre avec la classique question de la fin de l'Antiquité et du « déclin » de l'Empire romain. Puis il passe en revue les peuples européens, en contact avec l'Empire et qui s'y installent. Rapidement, P. Wells évoque le roi Childéric, dont la tombe est l'objet de ce qui est peut-être la première publication archéologique sérieuse au monde, en 1655. Le devenir des villes romaines est le sujet du cinquième chapitre, avant de se concentrer sur Londres/Londinium/Lundenwic et les autres grands centres de l'Europe du Nord. Le monde rural et son économie suivent avant une description des mécanismes du commerce, entre bijoux de bronze et navigation au long-cours. Enfin l'auteur achève son exposé avec le monde des idées, premièrement avec la question de la religion et de l'implantation progressive du christianisme puis dans un dernier chapitre, avec un tableau des arts, de l'éducation et des sujets d'études du temps.

L'objectif de ce livre est, et c'est explicitement dit, de combattre l'idée qu'il y eut en Europe, un ou des Âges Sombres, barbares et sans civilisation. Pour ce qui est des historiens, les choses sont déjà claires depuis des décennies, mais il est vrai que pour le grand public, il n'est pas dit qu'il reste des traces de cette pensée historique très ancienne. De plus, l'auteur intègre à son discours des données archéologiques assez récentes qui sont un apport de poids. Le tout donne quelque chose de très didactique, léger (sans notes, mais la bibliographie donne quelques pistes) et très accessible. Les diverses cartes sont très utiles, de même que les illustrations dans le texte. L'initié trouvera aussi des choses intéressantes (sur les artisans itinérants, p. 145-147, ou l'importance du peigne par exemple).

Cet ouvrage de qualité n'est pas exempt d'imprécisions (sur Colomban et ses fondations de monastères p. 196) ou d'erreurs vénielles (mais néanmoins étranges pour un auteur avec de telles lettres de créances). Cette

chance d avoir une source écrite sur un petit orfèvre, Eloi/Eligius, n est-ce pas parce qu il fut conseiller royal et argentier, en plus d être canonisé (p. 142) ? Constantin n est pas non plus celui qui fait du christianisme la religion officielle de l Empire (si, bien sûr, il fut jamais chrétien lui-même, p. 171). Enfin, on peut ne pas être convaincu sur la persistance de l usage du tour de potier après le Ve siècle (p. 161).

Peter Wells, qui est professeur d anthropologie (archéologie ?) à l Université du Minnesota et spécialiste de la question, signe donc ici un ouvrage très plaisant et rafraichissant, sans pédanterie et plutôt solide. Il réussit bien à expliquer son titre. Ce sont ces barbares sanguinaires qui sont aussi les orfèvres qui émerveillent déjà les lettrés du IXe siècle par la richesse et la finesse de leurs uvres. Et en plus c est bien écrit, alors

(on aurait pu aller plus loin sur l idée de la romanité avant l an 800 mais c était vraiment pas le sujet du livre 7)

par spurinna @ 28.02.11 - 01:01:08

<http://casalibri.blog.fr/2011/02/28/barbarians-to-angels-10713793/>

Götterdämmerung

Livret et musique de Richard Wagner.
Production de l'Opéra National du Rhin.

Et voilà, c'est la fin. La fin d'une histoire et aussi celui d'une production qui s'est étalée sur cinq années, avec une équipe technique inchangée. On a donc pu apprécier la constance dans la mise en scène, dans les décors et les costumes en plus de la qualité des interprètes.

On reprend donc l'histoire là où on l'a laissée, après le prologue (Rheingold) et les deux premières journées de la Tétralogie. Le prologue du Crépuscule sert d'ailleurs à rappeler au spectateur, au travers du chant des trois Nornes, le déroulement de l'histoire (l'avancement vers le combat final des dieux). Mais la corde tressée par les Nornes se rompt (un signe de la fin des temps, comme le fait d'avoir fait abattre le frêne universel Yggdrasil). Sur le rocher, Brünnhilde l'ex-Walkyrie et Siegfried se réveillent

Ailleurs, sur le bord du Rhin, Gunther, Gutrune et Hagen (les Gibichungen) se concertent pour accroître leur pouvoir. Hagen fait remarquer au seigneur Gunther qu'il n'a pas pris femme et que Gutrune n'est l'épouse de personne. Hagen propose que Gutrune prenne Siegfried pour époux et que Gunther épouse Brünnhilde. Pour ce faire, il faut faire boire un philtre à Siegfried que l'on convaincra d'amener Brünnhilde. En parlant de Siegfried, justement le voilà qui paraît sur les terres des Gibichungen au cours de ses errances

Siegfried boit le philtre, est sous l'emprise de Gutrune et fait alliance avec les Gibichungen avant de partir avec Gunther pour chercher la Walkyrie. Tout roule pour Hagen qui a pour but de prendre possession de l'Anneau.

Entre temps, Brünnhilde reçoit la visite de sa sœur Waltraute qui l'implore de jeter l'Anneau qu'elle a reçu en gage d'amour dans le Rhin pour éviter la fin de Wotan et du monde. Brünnhilde refuse. Sous l'apparence de Gunther grâce au Heaume, Siegfried arrive au rocher, force Brünnhilde et s'empare de l'Anneau.

De son côté, Hagen attend le retour de Gunther, et dans son rêve, voit son père Alberich (le nain du Rheingold) lui faire jurer de récupérer l'Anneau. Arrivée chez les Gibichungen, Brünnhilde remarque que c'est Siegfried qui la vendue à Gunther, se met à le haïr et révèle à Hagen la vulnérabilité du dos du Héros. Les Gibichungen projettent donc de tuer Siegfried en faisant passer l'assassinat pour un accident de chasse le lendemain.

Le lendemain justement, au cours de la chasse, Siegfried rencontre les Filles du Rhin, à qui il refuse de donner l'Anneau. Elles lui prédisent sa mort le jour même. Les chasseurs se rejoignent alors. Siegfried, qui a but une potion qui lui fait retrouver la mémoire, raconte sa jeunesse et sa rencontre avec Brünnhilde. Alors que s'envolent les deux corbeaux de Wotan, Siegfried est frappé dans le dos. Il meurt en chantant Brünnhilde puis son corps est porté en procession.

Au palais des Gibichungen, l'arrivée du corps du héros sème la zizanie. Hagen tue Gunther pour avoir l'Anneau tandis que Brünnhilde déclame sa vengeance et annonce la fin des dieux. Ayant fait dresser un bûcher pour le corps de Siegfried, elle s'y jette avec le cheval Grane (propriété de la Walkyrie puis de Siegfried) et l'Anneau dont elle a hérité. Hagen, qui cherche encore à avoir l'Anneau, est tué par le Rhin en crue et les Filles du Rhin reprennent l'Anneau. Démarre alors la bataille finale des dieux.

Du point de vue des décors, on est bien dans la filiation des précédentes journées. Les effets spéciaux sont au rendez-vous, tout comme les éléments mouvants. Le petit élément dissonnant est produit par les Gibichungen, qui se retrouvent dans un environnement siamo-japonisant. Les gardes ont les deux sabres japonais (et se battent à coups de bo), Gunther et Gutrune sont habillés d'or et le trône est très matelassé. Tous les décors sont assez dépouillés, voir même absents. Du point de vue des costumes, Siegfried est habillé en aventurier,

Brünnhilde est en robe rouge et Hagen est en noir et armure.

La mise en scène nous a réservé quelques clins d'œil et surprises. La surprise avec par exemple la non-scénarisation de la marche funèbre et le rideau tombé pour mettre en valeur l'orchestre. Les clins-d'œil avec la rentrée dans le bûcher de l'arbre aux masques qui symbolisaient les dieux dans le Rheingold. Avec cela on a le retour des animaux en métal forgé (Grane, le butin des chasseurs) et un retour des élévations grâce aux deux corbeaux de Wotan. Cette unification a donné la tension nécessaire, faisant presque oublier certaines lenteurs de la partition et captivant le spectateur. Le côté barabare final est particulièrement bien sorti (très Conan somme toute).

Pour ce qui est des interprètes, tout était au niveau mais malheureusement peu de choses m'ont fait passer au stade du ravissement. Quelques chevrottements en trop du côté de Siegfried au début, mais soit ça a été rectifié, soit je m'y suis fait. Les seconds rôles ont apporté leur écot, tant les filles du Rhin que Waltraute.

De son côté l'orchestre a été présent (que d'endurance !), avec bien sûr des cuivres qui envoyaient du son. Il y eu cependant des attaques assez brouillonnes, dans ces mêmes cuivres. Dommage, c'était vraiment pas mal en dehors de ça.

On en ressort très content de ces 4h15 de musique entière, mais pas retourné hélas. Content de ce que l'on a vu avec ce Götterdämmerung, mais encore plus avec tout le cycle. Une pleine réussite sur la durée.

(mais quel naïf ce Siegfried ! c'est lui la filiation avec tous les petits fermiers devenus héros de la littérature fantastique ? 7)

par spurinna @ 04.03.11 - 23:50:25

<http://casalibri.blog.fr/2011/03/04/goetterdaemmerung-10760268/>

Instants décisifs

Mémoires politiques de George Walker Bush.

George W. Bush, le 43^e Président des Etats-Unis d'Amérique, n'a pas bénéficié d'une énorme cote d'amour en Europe occidentale. Ce qui a été perçu comme de l'unilatéralisme et comme une guerre injuste en Irak y est pour beaucoup. Ajoutez à cela un ou deux mots malheureux (la « vieille Europe » attentiste et « la nouvelle Europe » volontariste) et cela faisait peu pour contrebalancer la présentation qu'il était souvent fait de cet homme d'Etat, à savoir celle d'un inculte au mieux, un demeuré au pire (pour quelqu'un qui lit 96 livres par an tout de même, alors qu'il est président). Mais que le personnage, même avec des appuis (mais à ce niveau tout le monde en a), ait pu passer les sélections républicaines pour être gouverneur du Texas puis pour être candidat à la présidence et finalement être élu aurait dû à cette époque faire naître le doute chez les observateurs. Ah, qui a dit que l'on ne faisait plus de la propagande efficacement de nos jours ?

Et la lecture des mémoires confirme, s'il en était besoin, cette vision corrigée du fils du 41^e président. L'écriture du livre a démarré le lendemain de la passation de pouvoir avec Barack Obama, et s'étale sur 475 pages (et vingt pages d'illustrations hors-texte). Il est construit autour de chapitres qui reprennent chacun un « axe de décisions », ce qui donne une architecture mi-chronologique, mi-thématique. Bien évidemment, tout commence avec la famille et l'enfance de George, le tout autour de sa décision d'arrêter de boire de l'alcool, avant de passer à ses campagnes, à ses choix de personnes pour l'entourer et la question des cellules souches.

Trois chapitres concernent le 11 septembre 2001 et ses conséquences, avant que le lecteur soit entraîné sur le sujet de l'Irak. « Gouverner » est le titre du 9^e chapitre et rassemble une série de décisions prises (éducation, assurance maladie, campagne de 2004 etc). Ce 9^e chapitre marque aussi le début du second mandat, avec le cyclone Katrina, l'action des Etats-Unis dans la lutte contre le sida en Afrique (dont le slogan « ABC » avait été l'écume médiatique), le sursaut militaire de 2006 en Irak, le soutien aux mouvements démocratiques dans le monde (Géorgie, Ukraine, Iran, Corée mais aussi le conflit israélo-palestinien) et s'achève sur la crise financière qui débute en 2007.

Au-delà du but premier du livre qui est de défendre son action, G.W. Bush y fait un acte de sincérité, ce qui n'est pas sans parfois rechercher l'émotion (même si cela semble aussi un trait de personnalité). Cette sincérité le conduit parfois à livrer des jugements sans fard (comme en p. 315 sur la sénatrice louisianaise Landrieu ou p. 439 sur l'Arabie Saoudite) ou à des critiques en creux. Ces mémoires permettent aussi de rappeler ou d'apprendre au lecteur les actions en matière d'éducation ou de santé conduites par G.W. Bush. Qui se souvient de l'action présidentielle en matière de médicaments en Ouganda ?

Si seul le chapitre sur l'Irak semble être un plaidoyer pro domo, le livre mériterait encore quelques éclaircissements. On dénote une contradiction dans le fait de se comparer à Lincoln et à sa suspension de certaines libertés publiques (p. 164) et de quand même promulguer le Patriot Act (même si le nom lui déplaisait). L'auteur fait aussi part d'aveuglement sur la situation libanaise (p. 414-415), nous délivre l'habituel couplet sur les femmes afghanes comme raison de l'intervention (p. 208), effectue une pirouette sur la question du nombre de troupes en Afghanistan (p. 215) et le fait de déclarer l'hôpital militaire Walter Reed « si compétent » fait un peu tiquer. De manière pas forcément surprenante (les difficultés avant les opérations en Irak ?), le jugement de l'auteur sur l'OTAN est plutôt dur (p. 220).

Si bien entendu il faudrait encore vérifier de nombreux faits décrits dans ce livre, le point noir n'est pas du fait de l'auteur mais de l'éditeur. Pour une grande maison d'édition comme Plon, la traduction est vraiment défectueuse, oscillant entre l'aléatoire et le mauvais. Il aurait été bon, même s'il fallait aller vite pour publier au plus vite après la sortie de la version en langue anglaise, que l'équipe des trois traducteurs se soit renseigné un tout petit peu sur des termes militaires. Je ne résiste pas à un petit florilège : le fameux missile surface-air p. 272 ou les IED au bord des routes qui deviennent des « bombes navales » alors que la traduction

« bombes de fortunes » utilisée ici est d'une réelle justesse. Mais la palme revient aux coups de fusils tirés à Londres en honneur de l'auteur (p. 374) ... Quand on ne sait pas que le mot anglais « gun » peut désigner une arme qui va de l'arme de poing au canon de marine (d'où le terme « gunship »), il faut s'interroger sur ses choix professionnels. Et malheureusement ces erreurs ne concernent pas que les termes militaires, avec des choix incompréhensibles sur la traduction ou la non-traduction de divers mots.

Ce livre a donc le grand intérêt de donner une autre version ou de l'intérieur d'événements récents, une vision certes non-européenne mais c'est ce qui fait justement sa valeur. Pour ce qui est de donner un aperçu du fonctionnement gouvernemental, par un acteur de tout premier plan, je ne vois aucun équivalent récent en France.

Bien entendu, cela reste une source, à traiter comme telle mais qui au moins est dégagée des préjugés très forts qui en France affectent tout ce qui vient d'un membre du parti républicain étatsunien.

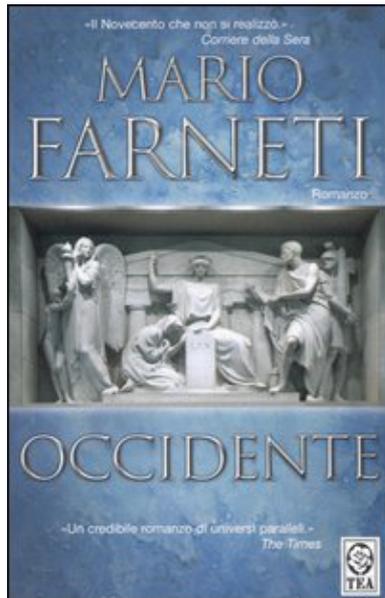
(ah, en p. 312 il aime pas trop les blogueurs politiques notre auteur ... 6,5/7)

par spurinna @ 10.03.11 - 17:51:32

<http://casalibri.blog.fr/2011/03/10/instants-decisifs-10802399/>

Occidente

Roman uchronique de Mario Farneti.
Pas encore traduit en français.



Mussolini est-il mort en 1945 ? Non. Berlin est une ville prise par l'Armée Rouge ? Pas plus. Avec Mario Farneti (journaliste, essayiste, documentariste et romancier italien), le monde a pris un autre tournant en 1940. Si Hitler est bien au pouvoir à partir de 1933, Mussolini ne s'allie pas avec lui, reste neutre et n'entre pas en guerre en 1939. Quand le complot de Stauffenberg réussit en 1944, la seconde guerre mondiale prend fin. Avant que la troisième ne démarre dans la foulée (à l'initiative des soviétiques), guerre dans laquelle l'Italie fasciste est d'un apport décisif. Moscou est prise par les Italiens en 1948.

Conséquemment, l'Italie établit en Ukraine et dans une bonne partie de la Russie des protectorats qui s'ajoutent aux possessions albanaises, illyriennes, cycladiques et africaines (formant l'Empire). L'Italie devient un acteur important dans la géopolitique mondiale, déploie des flottes jusqu'en Asie du Sud-Est et envoie des troupes aider les États-Uniens au Viêt-Nam. En 1969, l'Italie a envoyé un homme sur la Lune (p. 90). Mussolini a transmis le pouvoir au comte Ciano (sous l'autorité du roi Charles-Albert II) mais reste très présent politiquement.

C'est au Viêt-Nam que démarre le roman, avec le chef de manipule (lieutenant) de la Milice Romano Tebaldi. Ce dernier se bat contre les Viêts lors de l'offensive du Têt et ses actions d'éclat mais aussi ses écarts le font remarquer. Promu, il est rappelé en Italie où il intègre l'OVRA (les services secrets du parti fasciste). Il y est toujours, en tant que tribun, quand à l'octobre 1972 le fascisme va fêter ses 50 ans de pouvoir avec l'inauguration de la tour-fanal « Caput Mundi ». Dana DiMaggio, journaliste étatsunienne d'origine italienne, doit assister à cet événement mais son but personnel est de trouver les causes de l'explosion en vol d'un avion DC-8. Missile, collision ou autre chose ? Ses investigations la font remarquer par les autorités mais aussi par divers groupes qui ont des objectifs divers. Avant que Dana et Romano ne se croisent à grands renfort d'étincelles, des événements vieux de cinquante ans refont surface avec violence.

On peut venir à la lecture de ce roman de 300 pages avec réticence. Premièrement, il est entouré d'une réputation peu flatteuse de promotion du fascisme ([Le Monde Diplomatique](#) d'octobre 2001). Deuxièmement, une uchronie qui voit l'Italie comme puissance mondiale, victorieuse quasi à elle-seule d'un conflit mondial et dotée de forces armées surdimensionnées, touche quand même à la science fiction.

On n'est pas franchement rassuré avec le début du livre. Il faut dire que cela démarre poussivement, avec des

dialogues sans saveur et des affirmations pesantes sur la qualité du matériel de guerre italien, supérieur aux autres en tout. Mais le discours s'améliore à partir du moment où l'action se situe en Italie et que le lecteur est mis en présence de la complexité de l'appareil d'Etat fasciste. L'arrivée du personnage de Dana (avec le contraste persistant vieille Italie/jeune Amérique) permet aussi de sortir de champs lexicaux dominés par l'argot et les diminutifs et rend aussi la lecture plus facile pour l'italophone imparfait.

On peut aussi reprocher au roman quelques faiblesses scénaristiques (peut-être gommées dans les deux tomes restant dans la trilogie), avec quelques procédés classiques, comme l'utilisation de livres antiques qui ne nous sont pas parvenus ou l'utilisation de textes antiques (sur une stèle étrusque, celle d'Avele Feluske de Vetulonia, p. 138). On peut aussi ne pas goûter l'introduction d'éléments plus que vus dans l'histoire des livres de fantaisie (je ne m'étends pas ici pour ne pas spolier le lecteur de la surprise, mais à partir de la p. 154, c'est un festival). Ces éléments donnent une coloration fantastique au roman, qui n'est pas forcément mal gérée. Le spécialiste de la romanité peut parfois bondir (la confusion exécution/sacrifice p. 261) mais l'auteur a su se documenter de manière correcte, parfois même chez des auteurs très reconnus.

Cette uchronie n'est pas sans éléments comiques. Voir Giulio Andreotti, multiple Président du Conseil démocrate-chrétien dans la réalité (et plus que soupçonné de liens avec la mafia), devenu ici cardinal (p. 164), c'est plutôt savoureux, surtout de la part d'un vaticaniste.

Ce roman est-il une promotion du fascisme ? Rien ne permet de dire que l'auteur fait porter ses propres conceptions politiques par ses personnages (l'auteur s'en défend même). Certaines scènes ne sont même loin d'être mélioratives à l'encontre du fascisme. Si Tebaldi est un fasciste convaincu, Di Maggio apporte des arguments contraires pas moins percutants. C'est plus une exposition de deux modes de pensée au travers des différents personnages et un tableau assez complet de l'organisation fasciste qu'une charge convenue contre le fascisme. Et c'est peut-être ce qui a pu gêner certains commentateurs.

(le fascisme voit-il la fin des années 70 ? c'est ce qu'il faudrait vérifier dans Attacco all Occidente et Nuovo Impero d Occidente ... 6,5/7)

par spurinna @ 29.03.11 - 18:35:19

<http://casalibri.blog.fr/2011/03/29/occidente-10911385/>

Uglier Than a Monkey's Armpit

Glossaire de Robert Vandenplank.

Qu apprend-on le plus vite, une fois pris dans un bain de langue à l'étranger ? Assez souvent ce sont les insultes. Avec les malédictions, les interjections et les mots qui permettent de rabaisser, voilà le sujet de ce petit livre de 120 pages qui fait le tour du monde des paroles offensantes.

Autant dire que le panorama est assez complet. Des langues anciennes, on passe vite aux langues européennes, avec tout d'abord les langues de l'Europe occidentale, puis les différentes facettes de l'anglais, avant de passer à l'Europe centrale et orientale, y compris le yiddish. L'Europe du Nord n'est pas oubliée non plus, y compris le finnois. Quittant l'Europe, l'auteur (qui est directeur du Centre des Langues de l'Université d'Oxford) s'aventure au Moyen-Orient avant d'exposer quelques exemples provenant de langues africaines (afrikaans compris) puis enfin asiatiques ou du sous-continent indien. Un index, sans doute utile en cas de besoin urgent de répartition, clôt le livre.

Chaque chapitre est construit sur le même modèle, avec une introduction qui donne le ton général des insultes dans la zone géographique, puis l'auteur détaille entre quatre et une dizaine de mots ou expressions, voir même occasionnellement un geste (du genre à ne pas faire du tout en Grèce pour ne pas avoir de problèmes, par exemple). Des illustrations en aquarelles monochromes parsèment les pages, de même qu'elles explicitent les gestes d'insulte proposés.

Les entrées ne sont les seules expressions ou mots portés à la connaissance du lecteur mais sont souvent la porte ouverte vers d'autres expressions voisines ou des synonymes. Par contre, seules les entrées bénéficient d'une transcription phonétique.

Il va de soit que les choses apprises avec ce livre sont innombrables, bien que pas immédiatement utiles une fois à l'aéroport ... On peut regretter la faiblesse de la section française, bien en-deçà de certaines expressions fleuries et/ou très vulgaires que l'on peut retrouver dans d'autres chapitres. Les emprunts à d'autres idiomes sont par contre soulignés avec justesse, comme c'est aussi le cas avec les différents types d'utilisation (cercle familial, entre amis, dans l'espace public, selon l'âge ou le genre) et donc les conséquences d'emploi.

Court et efficace, ce livre nécessite néanmoins une très forte connaissance dans le parler blessant anglais. Sa méconnaissance assez approfondie est un véritable frein. Mais avec un bon dictionnaire en ligne ...

(à consulter avant de partir en voyage ... 7,5)

par [spurinna](#) @ 31.03.11 - 00:41:49

<http://casalibri.blog.fr/2011/03/30/uglier-than-a-monkey-s-armpit-10919004/>

City of the Sharp-Nosed Fish

Essai historique et papyrologique de Peter Parsons.
Traduit en français.

Jusqu'au XIXe siècle, la seule façon dont les textes antiques étaient parvenus à la connaissance des érudits était l'exhumation de vieux parchemins médiévaux, conséquence d'une chaîne de copistes. Puis il y eut la découverte de papyrus à Pompéi, conservés par l'action du feu. Les savants ont alors commencé à chercher de tels documents, puisque ceux-ci pouvaient être conservés dans des conditions particulières. Et où trouver des conditions de très faible pluviométrie et des sols secs dans le monde gréco-romain ? En Egypte, quasi uniquement. Après plusieurs tentatives ailleurs, deux savants, Bernard Grenfell et Arthur Hunt, commencent les excavations en 1896 à Oxyrhynchos (la cité du poisson au nez étroit, du nom de l'animal sacré local), cité de Haute-Egypte à 160 km au sud du Caire (actuellement El-Behneseh, sur la rive ouest du Nil et à proximité du Canal de Joseph).

La moisson se révèle proprement incroyable. Plus de 500 000 papyri sont retrouvés dans des remblais dont l'étude et l'édition sont toujours en cours (110 volumes prévus, plus de soixante-dix déjà publiés depuis 1898). Si parmi les premiers papyri retrouvés se trouve un extrait de l'Évangile de Thomas (un apocryphe longtemps appelé les Dits de Jésus), les textes retrouvés sont d'une très grande variété. De la poésie de Sappho à des listes de course en passant par des contrats de vente, des lettres privées, des pages de comédies perdues, des convocations judiciaires, des fiches de recensement, des amulettes avec des textes bibliques, des lettres de chantage, exprimant des craintes ou de consolation, des reçus fiscaux, des pages d'Homère (par centaines), des écrits gnostiques et des traces d'apprentissage laborieux de l'écriture, tous les types d'écrits sont présents.

De tels documents ne font pas que le bonheur des spécialistes de Ménandre ou des historiens de la médecine, mais renseignent aussi énormément sur la vie des Oxyrhynchites entre le IIIe siècle av. J.-C. et le VIIe siècle de notre ère. Et c'est là le sujet principal de ce livre si évocateur. Après une introduction consacrée aux difficultés de la papyrologie (les lacunes, l'écriture cursive, l'absence de ponctuation, les difficultés du sens) que connaît fort bien l'auteur puisqu'il est en charge de la publication des papyri pour le compte de la British Academy en plus d'être professeur à Oxford, l'ouvrage se poursuit avec un tableau très complet de la vie dans la cité et ses alentours, ses relations avec le Préfet à Alexandrie ou avec le reste du monde (et son empereur lointain), les quartiers de la ville, son administration, la vie économique, l'importance du Nil, la vie familiale, l'importance des lettres, l'éducation, la religion, la magie et l'arrivée du christianisme. En fin de volume, en plus de l'index, le lecteur trouvera une bibliographie solide et les notes (et retrouver ainsi les papyri, abondamment cités). Le tout pèse 215 pages de texte.

P. Parsons, avec passion et humour, parvient à faire sentir de manière vivante le quotidien de la cité et de ses habitants, en plus d'explications claires et toutes aussi passionnées sur les avancées qui ont été permises par les découvertes et les déchiffrements de milliers de papyri. De plus, une vingtaine d'illustrations couleurs hors texte appuient les dires de l'auteur et permettent d'appréhender directement la complexité de son travail. La lecture est aisée, pédagogique et bien rythmée avec des sous-chapitres courts. L'absence de jargon est un plus pour un lecteur néophyte en archéologie, égyptologie ou papyrologie (même si le passage sur la religion peut amener le lecteur à quelques recherches complémentaires).

Oxyrhynchos, après avoir été un toponyme au bord de l'oubli, ne perd pas son attrait quasi-merveilleux mais se retrouve précisé à la lecture de ce livre, ajoutant à la stimulation évocatrice du nom une description complète de la vie au jour le jour de ces gréco-romains en terre d'Egypte.

(la papyrologie, c'est quand même du travail d'Allemand gribouillis ou formules magiques ? 7,5)

par spurinna @ 07.04.11 - 10:44:16

<http://casalibri.blog.fr/2011/04/07/city-of-the-sharp-nosed-fish-10965532/>

L'Affaire Makropoulos

Livret et musique de Leos Janacek, d'après Karel Capek.

Coproduction de l'Opéra National du Rhin, du Teatro La Fenice et du Staatstheater Nürnberg.

A Prague en 1920, un procès dure depuis un siècle, opposant la famille Gregor à la noble famille Prus. Qui doit hériter des domaines de Josef Prus ? Sa famille, issue d'un cousin ou les descendants du fils illégitime que le baron a eu en 1816 avec la cantatrice Eliane McGregor. Dans le cabinet de l'avocat Kolenaty, Emilia Marty, la cantatrice qui éblouit actuellement les spectateurs, vient apporter des éléments dans cette affaire qui est près de sa résolution. Cette dernière indique à l'avocat où trouver le testament manquant chez Jaroslav Prus et il ne reste plus qu'à prouver le lien de parenté entre Josef Prus et les Gregor. Emilia les donnera à Albert Gregor s'il l'aide à trouver des vieux papiers.

Plus tard, après le spectacle dans sa loge, Emilia Marty est assiégée par les admirateurs (dont le fils du baron Prus, Janek, et sa fiancée Krista, chanteuse elle aussi). Janek Prus semble sous le charme de la cantatrice. Après s'être moqué de cantatrices du passé, elle se joue du comte Hauk-Sendorf, qui croit avoir reconnu Eugenia Montez, qu'il a aimé cinquante ans plus tôt en Espagne. Jaroslav Prus fait irruption, parle à Emilia Marty de Elina Makropoulos et de son rôle dans la naissance du fils illégitime de Josef Prus et d'une autre lettre cachetée qui était avec le testament. Pour obtenir la lettre, Emilia Marty accepte de passer la nuit avec le baron (après avoir tenté de corrompre le fils).

Le jour suivant est annoncée le suicide Janek Prus qui avait surpris le marché de son père avec Emilia Marty. L'avocat Kolenaty et ses clerks débarquent sur ces entrefaites et la vérité se fait jour sur l'identité d'Emilia Marty.

Le plateau du premier acte montre le cabinet de l'avocat, avec des rayonnages pour les dossiers et quelques chaises (au design corbusiesque ?). Rien d'excentrique, que du classique et du sage. Le second acte a lui pour décor une scène de théâtre, avec du toc chinois et un trône impérial qui devient celui d'Emilia Marty. Enfin le troisième acte montre une loge, ou plutôt un dégagement de scène avec son mur de briques. Les costumes suivent la ligne classique et années 20 de la décoration, avec costumes et fourrures.

La mise en scène était de tout premier ordre. Non pas que l'innovation était constante mais tout était juste, dès l'ouverture (qu'il faut voir en miroir du dernier acte et surtout de la scène finale). Ah ces changements de costume ! Un jeu juste, sans fioritures et qui a très bien mis en valeur le chant et le rythme de l'histoire (qui est ici particulièrement bien pensé, bien plus que dans Jenufa). La fin est très très réussie elle aussi, même si elle semble différer des didascalies de l'auteur. Ce froissement de feuilles, l'émiettement, cette avancée de l'héroïne vers la rampe en fond de scène. Une vraie réussite.

Et cette réussite, elle est mise au service du chant. Un chant particulier à L. Janacek et qui se caractérise en plus par une absence de chœurs et d'airs. Du coup, on dialogue plus que l'on ne récite. Emilia Marty (Cheryl Baker) a été très bonne tout du long et même exceptionnelle dans le dernier acte (son chant du départ). Albert Gregor était au point mais sans être transcendant, Hauk-Sendorf semblait plus en avant (avec un rôle qui le permettait plus aussi) tandis que Jaroslav Prus a eu ses bons moments. Mais il faut admettre que l'œuvre repose en grande majorité sur le rôle féminin principal.

L'orchestre a bien rendu une partition peu linéaire, avec des nuances plutôt réussies et quelques prises de pouvoir bien senties, dans une œuvre tonique et finalement assez courte.

On sort de cette version de l'Affaire Makropoulos avec grande satisfaction, où il n'y avait aucune malfaçon, et sûr d'avoir vu une interprétation digne de ce que pensais L. Janacek.

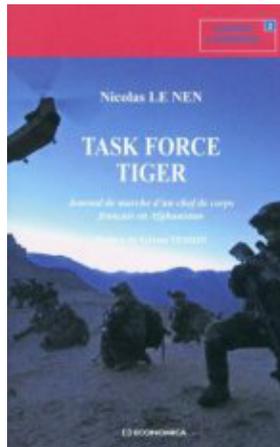
(Janacek a une telle obstination avec la mort ... 8)

par spurinna @ 08.04.11 - 19:59:35

<http://casalibri.blog.fr/2011/04/08/1-affaire-makropoulos-10973670/>

Task Force Tiger

Journal de marche d'un chef de corps français en Afghanistan.
Journal de la mission afghane du colonel Nicolas Le Nen.



Théoricien et pratiquant, le colonel Nicolas Le Nen est assurément les deux. Chef de corps du 27^e Bataillon de Chasseurs Alpins entre 2007 et 2009, le colonel est à la fois celui qui a commandé un groupe interarmes en Afghanistan (vallée de la Kapisa) en 2008-2009 et le co-auteur d'un manuel de combat en montagne et de principes de contre-insurrection.

C'est de l'aspect application sur le terrain qu'il est question dans ce journal qui démarre le 14 juillet 2008 pendant la préparation au départ et s'achève pile un an plus tard, le 14 juillet 2009, avec le retour en France et le défilé sur les Champs-Élysées. Cet ouvrage, plutôt court avec ses 114 pages, s'ouvre sur la partie consacrée à la préparation du bataillon dans les différents centres d'entraînement et la manière dont a été ressentie l'embuscade d'Uzbin par le bataillon et son chef.

La seconde partie traite des actions de la Task Force Tiger (le tigre est l'emblème du 27^e B.C.A.) en Afghanistan avant que la troisième partie ne relate les plus grosses opérations, principalement la reconquête de la vallée d'Alasay. Enfin, la dernière partie concerne les opérations civilo-militaires (distributions de vivres, de nourriture, travaux publics) et la fin de la mission de la Task Force Tiger (qui comportait aussi des artilleurs et des éléments du génie de la Légion Étrangère). Des cartes tactiques accompagnent le texte (même si on aurait préféré des choses bien plus détaillées, avec le dénivelé surtout).

Si l'auteur détaille les opérations et les dispositifs employés, il précise aussi sa manière de commander (qui l'a fait très apprécier de ses subordonnés) n'hésitant pas à rappeler plusieurs fois dans le livre où doit être un commandant, y compris devant la mort du caporal-chef Belda. Les différentes actions de contre-insurrections sont ici des exemples, de ceux qui serviront pour la théorisation (Principes de contre-insurrection, du même auteur avec les colonels Hervé de Courrèges et Emmanuel Germain).

L'auteur est sans pudeur quand il explique ses félicitations à un chasseur suite à la mort d'un taliban, ce qui est à souligner. On notera aussi un très beau discours fait au bataillon après l'embuscade d'Uzbin.

On reste néanmoins dubitatif sur l'efficacité réelle de certaines actions de guerre psychologique, tant le double langage des autorités locales est répandu. L'auteur donne son ressenti mais de ce qu'il en est en réalité, c'est-à-dire sur le long terme et sur le retour en terme de sécurité, difficile de le dire car l'auteur n'en rend pas compte (il est moins amène en ce qui concerne les officiels afghans du gouvernorat).

Du côté des points négatifs (en plus des cartes améliorables), de petites erreurs typographiques agressent l'il, surtout que ce sont vraiment des choses évitables. Le sous-titre (qui n'est sans doute pas de l'auteur) induit aussi le futur lecteur dans l'erreur, car c'est loin d'être un journal de marche. Un journal, sans nul doute, mais qui est très loin d'être quotidien et on reste sur sa faim quand aux occupations quotidiennes de

Tiger (comment se organisent les actions civilo-militaires au jour le jour ? quelles surveillances rapprochées ? comment se font les reconnaissances, sans forcément tout détailler ? comment communiquer avec le reste du monde ? quelles relations avec les américains, la couverture aérienne ? etc).

Le colonel nous parle des fortes amitiés qu'il a pu développer avec des officiers américains mais on aurait aimé en savoir bien plus sur les relations hiérarchiques et les collaborations. En résumé, trop d'ellipses.

On achève donc cette lecture avec une impression d'inachevé. Autant la conception du commandement du colonel Le Nen ressort bien, ainsi que les deux opérations majeures de son commandement, autant il manque beaucoup d'éléments du quotidien pour appeler ce livre un journal. Un tel livre existe-t-il déjà ?

(par contre quand on calcule la masse de métal qui vole lors des engagements, surtout avec appui aérien, on mesure la puissance de feu et surtout la grande concentration des feux devant le peu de victimes réellement civiles ... 6/6,5)

par spurinna @ 10.04.11 - 01:05:50

<http://casalibri.blog.fr/2011/04/10/task-force-tiger-10979085/>

Postwar

A History of Europe since 1945.

Manuel d'histoire européenne de Tony Judt.

Paru en français en 2007 sous le titre Après-guerre. Une histoire de l'Europe depuis 1945. Existe même en version poche.

Nous avons affaire avec ce livre à une somme sur l'histoire de l'Europe entre 1945 et 2005, une performance de tout premier plan dans la synthèse, de la part d'un historien qui peut se prévaloir d'avoir été observateur immergé ainsi que d'avoir enseigné hors d'Europe, avec une vision plus lointaine. Né en 1948 à Londres de parents d'ascendance belge, russe et lituanienne, l'auteur a fait ses études à Cambridge avant d'aller à Paris (pour y étudier le rapport entre le marxisme et la gauche française). Après avoir été parmi les kibboutzim et l'armée israélienne en 1967, il s'est engagé pour la création d'un Etat binational en Terre Sainte. Il a enseigné à Cambridge, à l'Université de Californie, à Oxford et en fin à l'Université de Columbia à New-York. Il est mort en août 2010.

Et autant dire qu'avec 830 pages de texte, 53 pages de suggestions bibliographiques (oui, juste les suggestions) et des illustrations hors texte, le discours approche d'une certaine idée de l'exhaustivité. Il n'y a géographiquement aucune nouveauté. L'Europe que décrit T. Judt est celle comprise entre l'Atlantique et la frontière russe. Ce qui ne signifie nullement que les influences extérieures ne sont pas traitées. On peut difficilement faire une histoire de l'Europe après 1945 sans parler de Moscou, de Washington et même d'Ankara ! Enfin, plusieurs cartes agrémentent la lecture et sont d'un grand intérêt pédagogique.

Passé l'introduction qui explique les raisons de l'auteur, l'ouvrage se découpe en quatre parties où les bornes chronologiques sont 1945, 1953, 1971, 1989 et 2005. Chaque partie est divisée en chapitres, entre cinq et sept par parties, chacun introduit par de courtes citations représentatives de la période. La première partie, intitulée « l'après-guerre », traite entre 1945 et 1953 de l'héritage de la guerre, des épurations, de la reconstruction, de l'impossible retour en arrière, des débuts de la Guerre Froide et de l'installation des régimes communistes ainsi que des premières oppositions culturelles et idéologiques entre les blocs naissants. La première partie s'achève sur une coda ayant pour thème la fin de l'Europe d'avant-guerre (voir même d'avant 1914).

La seconde partie a pour thème la prospérité et les mécontents qu'elle produit en 1953 et 1971. Démarrant sur les politiques de stabilisations, cette partie se poursuit avec les illusions perdues (entre guerres coloniales et Budapest), la croissance économique, la démocratie sociale, le spectre de la révolution et la répression du réformisme à l'Est. Poursuivant la progression chronologie, la troisième partie est centrée sur la récession, entre 1971 et 1989, avec une diminution des espérances, des changements politiques, la transition économique, l'émergence d'un nouveau réalisme, l'émergence de la contestation dans le monde communiste et la fin dudit bloc.

Enfin, la quatrième partie s'occupe de la période 1989-2005 (quand s'achève la rédaction du livre, avec lucidité mais aussi peu de distance pour être un travail réellement historique) avec la fragmentation du continent, l'épuration postcommuniste, la nouvelle et l'ancienne Europe, la pluralité de l'Europe et l'Europe comme art de vivre. L'épilogue est lui un essai sur la mémoire dans l'Europe contemporaine, thème que l'auteur a pu explorer dans d'autres ouvrages.

Ce détail du contenu a un seul désavantage. Il ne rend pas compte du niveau réel du livre. Car il ne faut pas ici se méprendre, ce livre n'est pas un ouvrage de vulgarisation, lisible en une soirée, sur l'histoire de l'Europe. Fruit d'un travail intense et très large (pas uniquement porté sur l'histoire politique mais aussi très documentée sur l'histoire culturelle), ce livre s'adresse à des lecteurs ayant déjà une connaissance solide de l'histoire de l'Europe et pas uniquement de la période ici considérée. On peut donc dire que c'est un manuel

universitaire, destiné plutôt à la troisième année universitaire en cursus d'histoire ou en sciences politiques. Et les avis parfois tranchés et personnels (voir à but presque humoristique comme p. 383 sur les fabricants italiens de voiture et p. 583 sur le niveau de vie est-allemand et un passage très drôle sur l'Eurovision p. 482-483) que laisse apercevoir l'auteur, après en avoir préalablement averti le lecteur en introduction, ne font pas changer ce positionnement. Ces mêmes avis sont d'ailleurs moins présents que ce à quoi on pouvait s'attendre. Ce niveau demandé, il rencontre le niveau proposé après tout, avec une très haute qualité formelle du discours et ses transitions millimétrées, en plus de remises en perspective sur un temps long très appréciables (p. 449 par exemple).

Au rayon des vues inhabituelles, le lecteur est souvent servi copieusement. Sa description de la relation URSS/Démocraties Populaires comme une relation coloniale inversée (p. 171) avec une métropole qui fournit les matières premières et des colonies qui manufacturent des biens finis, voilà quelque chose de plutôt inhabituelle.

L'auteur, de manière plus rare, est aussi un fin connaisseur du cinéma et du football (p. 784 sur Beckham) en plus d'être, comme on l'a déjà dit, de la France. Cette connaissance lui permet de belles piques : Attali est étrillé p. 640 en note, Valéry Giscard d'Estaing est la cible de missiles en p. 729, F. Mitterrand en prend pour son grade p. 655 (et p. 551 avec la comparaison de l'affiche électorale de 1981 avec celles de Pétain), les nouveaux philosophes sont l'objet d'ironie p. 562 et J. Halliday est bien moqué p. 349. Cette connaissance de la France n'est pas inaccessible à la critique quand il juge finie la carrière d'A. Juppé (p. 747) ou quand il avance que le conflit israélo-palestinien est devenu un problème intérieur français.

T. Judt est très critique sur le fonctionnement de l'Union Européenne (p. 728-729) mais pas sans souligner les apports de l'Union et son rôle d'aïeule dans le processus de sortie du communisme et de ses immenses succès aussi. De même, il n'est pas très ami avec le postmodernisme (p. 479-480).

Hélas, il y a des moins bien, ce qui arrive parfois quand on écrit 830 pages écrites petit. Si T. Judt est peu clair sur les élections anglaises (p. 532-539) même s'il est très très bon sur le thatchérisme et ses successeurs blairistes (p. 540-547), il se fourvoie sur le cas Pie XII et ses supposées sympathies nazies (p. 48, 374 et 380), fruit du travail du dramaturge Hochhut aidé par le KGB. Le passage sur l'Algérie est lui aussi améliorable (un travers anglo-saxon ?), entre l'imprécision sur les statuts du Maroc et de la Tunisie avant 1956 (p. 286), un Massu qui n'est que colonel au moment de la bataille d'Alger (p. 286) et peu fiable en tant que général. Le passage IVe/Ve République est très imprécis (p. 286-290). Son idée de la croissance européenne sur le dos du Tiers-Monde (p. 326) peut aussi être contestée, comme a déjà pu le montrer J. Marseille dans sa thèse.

Lors de la conclusion, T. Judt rappelle l'importance de l'Etat comme point d'ancrage, loin de ce que la pensée politique avançait comme décrépitude annoncée quinze ans auparavant au profit des transnationales (p. 796-800) quand ces mêmes observateurs oublièrent que les gens vivaient dans des communautés et non des marchés (« Quand votre maison est bombardée, vous appelez un bureaucrate ? » p. 797).

L'épilogue est à lire comme séparé du reste de l'ouvrage. Il a pour thème la mémoire dans l'Europe entre les souvenirs des oppressions nazie et communiste, avec les conséquences sur le droit de propriété et les dédommagements. S'élevant contre le travers victimiste et la commémorite (p. 828-829), l'auteur rappelle que « faire un monument, c'est se décharger sur les autres ».

Après cette lecture, quelle peut être l'apport premier et que l'on retiendra ?

Sans conteste, c'est le fait que pour être européen il faut avant tout reconnaître le fait génocidaire où qu'il fut (p. 803-804, d'où le problème turc), un cap passé par la Pologne et la Roumanie il n'y a pas si longtemps que ça. L'auteur a aussi comme volonté de faire sortir le lecteur d'un schéma binaire, où les choses auraient été radicalement différentes dans leurs évolutions ou dans les attentes des peuples, selon que l'on fut à l'est ou à l'ouest du rideau de fer.

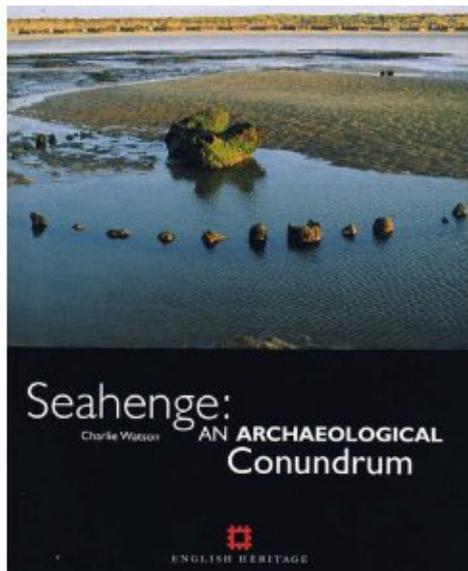
(l'auteur est bien optimiste pour la Belgique p. 708-713 ... un très bon 8,5)

par spurinna @ 22.04.11 - 18:06:30

<http://casalibri.blog.fr/2011/04/22/postwar-11043012/>

Seahenge : An Archeological Conundrum

Monographie archéologique vulgarisatrice de Charlie Watson.



L'archéologie de l'Âge du Bronze européen vit sous l'ombre plus qu'imposante de Stonehenge, icône internationalement connue. Bien évidemment (et même heureusement !), Stonehenge n'est pas le seul site de l'Âge du Bronze qui a été étudié, même si le fait d'être en grande partie hors sol et sur un terrain qui ne risque pas de disparaître a beaucoup aidé à son étude (et au renouveau druidique ...). Et en terme de terrain difficile, il est un site qui est sans doute très très proche du pompon et ce site c'est Holme I sur la commune de Holme-next-the-sea.

Comme son nom l'indique, Holme est une commune côtière, à l'ouest du Norfolk. Sur la plage, jusqu'en octobre 1998, on ne voyait que l'épave d'un bateau marchand de l'époque victorienne et les oiseaux de la réserve naturelle. Puis un pêcheur à pied a découvert que quelque chose émergeait de la plage, entouré de ce qui semblait être des marques en forme de cercle. Comme le même habitué de la plage avait trouvé non loin de là un fer de hache en bronze, il appelle l'équipe archéologique du comté. Bien lui en pris ! Il venait de découvrir le plus ancien cercle de poteaux intacts (c'est-à-dire pas uniquement visibles au travers d'un fantôme).

Malheureusement, la mer menaçait de disloquer le tout tandis que l'air allait faire pourrir tout ce qui allait être découvert à marée basse. Il fallait agir au plus vite. Les fouilles démarrent donc au printemps 1999. Est alors mis au jour un cercle de 55 poteaux de chêne avec au centre de celui-ci, une souche de chêne renversée sans aucun dépôt en dessous. Le tout fait un peu moins de sept mètres de diamètre, en forme d'ellipse.

La fouille, qui a été suivie par la presse nationale anglaise (c'est cette dernière qui surnommé le site Seahenge, en contradiction avec l'étymologie, mais assurant instantanément sa promotion), a créé un remous qui n'a pas été que scientifique. Des opposants à la fouille, qu'ils soient écologistes, partisans du druidisme ou encore soucieux du tourisme local, étaient tous les jours sur place, entraînant des problèmes de sécurité et poussant le English Heritage, l'agence gouvernementale du patrimoine britannique, à engager une action en justice pour interdire la plage aux plus bouillants des activistes. Finalement, les opérations de fouille et de sauvetage en vue d'une préservation sont menées à bien permettant un début de compréhension du site.

Dans un site marécageux et peu doté en arbres, Seahenge a été construit en 2049 av. J.-C. (d'après les analyses dendrochronologiques). Les arbres ont été abattus la même année et ce travail a pu rassembler entre 50 et 80 personnes. Un programme d'archéologie expérimentale, à l'instigation et filmée par la chaîne de télévision Channel Four, a pu démontrer la faisabilité de la chose, en plus de l'efficacité des haches en bronzes qui ont été utilisées.

L'interprétation de la construction reste ouverte : structure permettant d'exposer un corps à la putréfaction et aux oiseaux, lieu de culte utilisant la symbolique du renversement d'un symbole de vie comme l'arbre ou encore acte d'offrande visant à sauver les arbres restants ?

Si la fonction symbolique non-funéraire semble la plus probable pour les fouilleurs, le site a pu démontrer aussi que les haches de bronze étaient plus répandues que ce que l'on pouvait penser auparavant, devant la vingtaine de haches différentes qui ont touché les poteaux et la souche, tant pour abattre les arbres que pour façonner la palissade. La fouille a aussi permis de retrouver un morceau de corde en chèvrefeuille, une première là encore (dont la reconstruction du site à l'identique et selon les techniques de l'époque a pu démontrer l'efficacité). Cette corde a été utilisée pour déplacer et mettre en place la souche. Coincée sous la souche, elle est donc restée en place.

Toutes les découvertes sont maintenant conservées au musée de King's Lynn.

Le livre est plutôt court avec ses 90 pages mais est très richement illustré. Il décrit la découverte du site, le cheminement administratif et scientifique qui mène à la décision de fouiller, les fouilles (chaque matin, il faut écopper et éviter de se faire pincer par les crabes pendant les opérations), les analyses et enfin la question de la préservation. Intercalées à plusieurs reprises dans le texte, plusieurs pages donnent des informations efficaces sur l'Âge du Bronze, la reproduction de site par Channel Four ou les techniques de datation utilisées. Les vues d'artiste sur des doubles pages donnent une idée de l'aspect du site (même si la qualité est inégale) et les lecteurs initiés seront contents de trouver des dessins et des photographies un peu plus techniques. Si l'index est de peu d'utilité, le glossaire et les références bibliographiques seront utiles au lecteur curieux et au néophyte.

Une plongée dans l'Âge du Bronze européen qui vaut le coup, tant pour l'exceptionnelle découverte de ce cercle que pour les réactions qu'elle a suscitées (inhabituelles en Grande-Bretagne mais plus communes pour des sites à signification rituelle en Australie ou aux États-Unis).

(Et dire qu'à 100 mètres de là, il y a le site de Holme II daté 2300-2030 a.C. qui n'est pas fouillé et qui subit les dégâts de la mer ... 7,5)



par [spurinna](#) @ 27.04.11 - 23:16:27

<http://casalibri.blog.fr/2011/04/27/seahenge-an-archeological-conundrum-11066314/>

Rétroaction pour l'article "Seahenge : An Archeological Conundrum"

Stéphane Mantoux [Visiteur]
<http://historicoblog3.blogspot.com/>

28.04.11 @ 07:21

Je ne connaissais pas ce site.

Merci pour cette fiche de lecture.

Cordialement.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

29.04.11 @ 13:08

L'Âge du Bronze n'est pas la spécialité archéologique qui déplace le plus les foules et il faut donc déjà un intérêt pour connaître le site (au delà même du fait de savoir que Stonehenge date du Bronze, bien sûr). Moi-même je n'ai appris son existence qu'avec le catalogue dans lequel j'ai découvert ce livre.



Les Immortels I, Les Mages de Sumer

Roman fantastique de Michel Pagel.

Il existe une version fantastique du XVIII^e siècle (ici) pourquoi ne pourrait-il pas exister une version tout autant fantastique du XXXIII^e siècle avant J.-C. ? C'est dans cette aventure que s'est lancé Michel Pagel avec Les Mages de Sumer. Ayant déjà été publié à seize ans et plusieurs fois primé, M. Pagel a traduit M. Moorcock, D. Koontz et N. Gaiman en plus d'aventures d'Indiana Jones.

Comme son nom l'indique, le roman prend place en Mésopotamie, quand l'écriture prend son essor. Deux frères, Eneresh et Alad-gineresh, les fils de deux lits d'un grand général de la cité d'Uruk, sont tous deux prêtres. Tukulgal, le roi-prêtre d'Uruk cherche à asseoir son pouvoir sur tout le pays. Pour ce faire, il a besoin de l'immortalité, que sont sensés lui apporter les deux frères. Ayant retrouvé Zisudra, l'homme devenu immortel qui a survécu au déluge, les deux frères reçoivent le don d'immortalité, qu'ils pourront transmettre au prix d'un vieillissement de six années. Pensant avoir éliminé Alad, Eneresh va entamer, fort du soutien de la déesse Inanna, une longue ascension vers le pouvoir personnel, tant dans le domaine magique que politique. Alors qu'Eneresh est tout prêt du but, dans le Nord apparaît Sargon d'Akkad, le grand conquérant. Mais ce dernier n'est pas le seul obstacle, même si au moins, lui, il est humain ...

Dès le début du roman, l'auteur montre qu'avoir derrière soi une vingtaine de romans fait gagner en maîtrise. Le rythme y est plaisant, les dialogues bien bâtis, jusqu'au mordant, et le scénario est plutôt bien trouvé, sans avoir à forcer, en jouant sur l'antagonisme classique Nature/Civilisation (les renversements n'altèrent pas, au contraire, cette opposition). La lecture est très aisée, et même prenante, pour un livre somme toute pas très long avec ses 370 pages en format poche.

Evoluant dans un monde sombre et très violent, les héros, bien qu'immortels, sont loin d'être des surhommes et les seconds rôles sont aussi fouillés que les premiers. L'entrée dans le fantastique se fait plutôt progressivement, inversement à l'exposition du monde (et ses mots en sumérien, dont on a pu craindre de manière finalement l'averse désordonnée au début du livre). La partie historique est correctement rendue (sans entrer dans les détails, mais avec toujours une forte présence du chiffre soixante) et ne tombe que peu (voir pas du tout !) dans le piège de l'anachronisme, ce qui est très appréciable. Bon certes, l'auteur parle d'ânes à la place d'onagres ... La tendance bureaucratissime d'Uruk est peut-être exagérée mais c'est pour la beauté du trait. Et enfin, pour le plaisir encore et en appeler à la première épopée écrite connue, il est fait référence à Gilgamesh.

La suite s'intitule Les Mages du Nil. Le dépaysement semble donc continuer dans un second et dernier tome vers lequel on peut se diriger sans crainte au vu de la très grande qualité du premier.

(je l'imaginai plutôt ainsi Sargon d'Akkad ...8)

par spurinna @ 01.05.11 - 23:45:39

<http://casalibri.blog.fr/2011/05/01/les-immortels-i-les-mages-de-sumer-11085445/>

De la guerre

Essai théorique sur la guerre de Carl von Clausewitz.

Le conquérant est toujours pacifique (comme Napoléon le déclara constamment) : il préfère s'emparer du pays sans combat. p. 278

Et ce qui devait arriver finit par arriver. Après avoir lu la version courte, pour les enfants, intitulée Principes fondamentaux de stratégie militaire, est venu à mes yeux du même auteur le grand classique et bien plus connu De la Guerre. Le moins que l'on puisse dire est que l'ouvrage a fait date, ne serait-ce que grâce à la célèbre citation sur la guerre et la politique. Ce livre, qui est sans doute le plus grand classique de la stratégie, a été publié par la femme de l'auteur de manière posthume entre 1832 et 1837.

C. von Clausewitz, fils d'un officier silésien devenu percepteur, a été un observateur attentif des guerres de la Révolution et de l'Empire. Cadet dans l'armée prussienne en 1792, il reçoit son baptême du feu en 1793 avant d'intégrer l'académie militaire en 1801. Diplômé en 1804, il est l'aide de camp du Prince Auguste de Prusse. En 1806, il participe aux campagnes contre la France, où il est prisonnier après la bataille d'Auerstädt. Libéré en 1808, il retourne auprès de son protecteur Scharnhorst à l'académie militaire où il est nommé enseignant en 1810. Il est alors en charge de l'éducation militaire du prince héritier de Prusse. Puis en 1812, il rejoint l'armée russe mais réintègre l'année suivante l'armée prussienne pour participer à la fin des guerres napoléoniennes. En 1818, et jusqu'en 1830, il est directeur administratif de l'académie militaire, ce qui lui laisse du temps pour l'étude qu'il lui est interdit de délivrer. Revenu en état-major en 1830, le major-général von Clausewitz meurt du choléra en 1831.

Le livre est articulée en huit livres, eux même constitués de nombreux chapitres aux longueurs variables. Tellement variables que sur les huit livres, un n'a pas été écrit (ou pas publié car il doit rester des notes sans doute) et un livre est à peine ébauché. Le monument s'ouvre sur la nature de la guerre, avant de poursuivre sur la théorie de la guerre et la stratégie en général. Le quatrième livre traite de l'engagement et les parties suivantes se consacrent à la défensive, à l'offensive et au plan de guerre. Le livre devant parler des forces militaires n'a jamais été écrit et le livre sur l'offensive est squelettique.

Un tel livre ne se lit pas comme un roman, de loin pas. La première partie est très philosophique, même si l'auteur s'en défend (p. 26 par exemple). La seconde partie sur la théorie l'est moins et se veut une boîte à outils conceptuels en plus d'une explication méthodologique de ce qui suit (avec une ébauche de caractères jungiens, p. 87, ou une intéressante théorie sur l'art jusqu'à l'artisanat des condottieri p. 134-135 ou encore l'inscription de la guerre dans la sphère de la vie en société et non pas des arts ou des sciences, p. 135). La formation du général est aussi abordée dans cette partie p. 130-131) et la nécessité du travail qui doit compléter le génie naturel (mais surtout pas une instruction trop poussée).

La troisième partie parle, parmi d'autres sujets, d'objectifs, des facteurs moraux, du surnombre, de la hardiesse, de la surprise ou encore de la réserve stratégique. Le livre sur l'engagement se subdivise en chapitres sur l'emploi de la bataille ou l'exploitation de la victoire. Les contenus des livres sur la défensive et l'offensive se devinent assez bien (même si, comme on l'a dit, l'offensive est peu traitée). La défensive est l'occasion pour l'auteur de nombreuses piques envers les théoriciens qui l'ont précédé ou de son époque. Il moque leur incapacité à voir dans la défense quelque chose de complexe et d'actif qui intègre des moments d'offensive (p. 166 par exemple, quand il pointe le mésusage d'exemples historiques) mais aussi la guerre zéro morts (p. 249). De manière générale, l'auteur n'est pas avare de critiques, même sans les nommer, à

l' rencontre de généraux victorieux (contre von Bülow p. 269 par exemple ou Henri IV p. 95).

C'est aussi l'occasion pour l'auteur, dans la défensive, de traiter du peuple en arme, un phénomène assez novateur au début du XIXe siècle (l'Espagne en est bien sûr le cas le plus emblématique). S'il ne parle pas de ce type de guerre en milieu urbain, la lucidité de l'auteur est très impressionnante (p. 305). Enfin, le livre s'achève, avec dans la dernière partie, des chapitres sur la guerre absolue et la guerre réelle ou sur l'influence des desseins politiques sur les objectifs militaires. C'est aussi dans cette partie que C. v. Clausewitz analyse la campagne de Russie (celle de 1812) où il soutient que les options prises par Napoléon étaient les meilleures possibles en l'état (ch. 9, p. 418-421).

Si le contenu de l'ouvrage est de la plus haute tenue, et bien entendu très stimulant dans de nombreux domaines (on peut ne pas être d'accord sur des choix de l'auteur, comme par exemple avec l'armée du Rhin en p. 153), on peut être plus critique envers la forme. L'édition Tempus de chez Perrin que j'ai eue en main s'est avérée être abrégée. Certes, certaines coupures sont indiquées (une dizaine), la principale ne l'est pas. En effet, pas moins de dix-sept chapitres sont oubliés dans le livre VI, sans indiquer ni la coupure ni de fait, le contenu sommaire de ces chapitres. Si l'on ajoute à ça une table des matières ridicule, l'absence de schémas ce qui aurait été un réel plus, quelques bizarreries typographiques (ces siècles en exposant ...) et une syntaxe parfois aléatoire (une phrase très bizarre p. 202) ne rendent pas justice à une traduction plutôt bien faite par Laurent Murawiec et une introduction très honorable. Honorable introduction mais loin d'être parfaite avec une erreur dès la première page ... Les précisions lexicographiques, comme par exemple p. 249, sont très utiles.

Pour un ouvrage écrit au début du XIXe siècle et qui cherche de nombreux exemples dans la Guerre de Sept Ans, certains aspects peuvent sembler datés. Mais au regard des points encore sujets actuellement à controverse et de ses conclusions aujourd'hui incontestées (la prééminence du politique sur le militaire par exemple, livre VIII chap. 6b, ou encore la nécessité pour le politique de connaître le militaire et de bien articuler l'interaction, ce dont on pourrait discuter longuement pour le cas français contemporain), c'est tellement négligeable ...

Après une telle lecture se fait jour aussi le besoin d'un commentaire ou encore d'une seconde lecture critique. Certains concepts, peut-être familiers des tacticiens du XVIIIe siècle mais plus nébuleux pour un lecteur du XXIe siècle, méritent des explications. Mais au vu du culte dont bénéficiait la bataille décisive au début du XXe siècle, y compris au niveau naval, le lecteur du XXIe siècle n'est peut-être pas le seul à avoir mal compris certaines choses dans cette œuvre. Mais lui a l'avantage de voir ce que peut avoir comme conséquences une lecture un peu rapide.

(pour lecteur accroché tout de même, car il y a des passages qui font tomber le livre des mains. Mais son esquisse sur l'évolution de la guerre entre la fin du Moyen-Âge et la Révolution se dévore ...8)

par [spurinna](#) @ 08.05.11 - 23:57:53

<http://casalibri.blog.fr/2011/05/08/de-la-guerre-11121083/>

Rétroaction pour l'article "De la guerre"



[manowarfr](#) [Membre]

09.05.11 @ 00:42

Un exemple de ces passages qui font tomber le livre des mains ?

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

09.05.11 @ 15:26

Oh par exemple un passage dans le Livre V, les chapitre 27 et 28 traitant de la défense du théâtre d'opération. J'ai du relire certains paragraphes plusieurs fois et j'ai toujours pas compris cette histoire de centre de gravité. Le petit aspect catalogue n'aide pas en fin de chapitre 28. Mais c'est pour ça qu'il existe des cours sur la question j'imagine.

Extrait : "Le centre de gravité se situe toujours là où la masse est la plus concentrée. le coup le plus efficace est celui qui est porté sur le centre de gravité d'un corps; le coup le plus puissant est celui qui est porté avec le centre de gravité. Il en est de même à la guerre. Les forces de chaque belligérant, Etat ou coalition, ont une certaine unité, une certaine cohésion. Dès qu'il y a cohésion, l'analogie du centre de gravité entre en jeu. ces armées auront certains centres de gravité, dont le mouvement et la direction régiront les autres. Ces centres de gravités sont là où se trouve la plus grande concentration de forces. A la guerre comme dans le monde inanimé, l'action exercée sur un centre de gravité est déterminée et limitée par la cohésion des parties, le coup porté peut excéder leur résistance : dépense de forces inutile, il portera en l'air." (p. 315)

Plusieurs pages de ce tonneau et le lecteur est bien calmé.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[manowarfr](#) [Membre]

09.05.11 @ 22:00

Ah ben moi je le trouve assez lisible. Eventuellement y a des répétitions, sans doute que l'auteur voulait marteler ces vérités pour ne pas perdre le lecteur... C'est vrai que ça a un peu l'effet inverse, mais je n'irai pas dire que c'est difficilement lisible ou compréhensible ?

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

09.05.11 @ 22:44

Quand je l'ai reproduit, je l'ai trouvé plus lisible que la première fois. Mais c'est au milieu des deux chapitres et c'est sans doute l'accumulation qui m'a donné cet effet de pesanteur (du moins dans mes souvenirs). Mais je le répète, c'est pas une lutte permanente que la lecture de ce livre.



Die Entführung aus dem Serail

Opéra en trois actes sur un livret de Gottlieb Stephanie et une musique de Wolfgang Mozart.
Production de l'Opéra National du Rhin.

Quand on pense exotisme, surtout si c'est pour critiquer quelque chose de bien européen, en plus de penser chinoiserie, on pense turquerie. W.G. Mozart n'ayant pas fait dans la chinoiserie, restait la turquerie. Mais une turquerie à la Mozart.

L'Enlèvement au Sérail prend place au palais du Pacha Selim. Sont prisonniers de ce potentat dans son harem les jeunes Constance et Blonde. Pedrillo, le valet et le fiancé de Blonde, est lui aussi esclave du pacha mais éloigné du sérail qui est sous la responsabilité d'Osmin. Quand arrive Belmonte (le maître de Pedrillo), qui a pour but de délivrer Constance, les deux jeunes hommes se fixent pour but de s'échapper avec celles qu'ils aiment. Mais auparavant Belmonte avait rencontré Osmin au jardin, où ce dernier avait refusé de répondre à ses questions sur Pedrillo.

Arrive le pacha Selim avec ses janissaires. Il annonce à Constance que sa patience est à bout mais lui donne néanmoins encore un délai. Belmont est présenté au pacha comme architecte. Osmin qui barrait l'accès du palais à Belmont et Pedrillo est maîtrisé.

Puis l'action se transporte dans le sérail où Blonde repousse l'insistant Osmin. Ce dernier sort furieux et entre une Constance éplorée qui s'attache à consoler Blonde, lui disant que le sauvetage est proche. Blonde part quand approche le pacha qui donne un ultimatum à Constance. Il menace d'utiliser de la force si le lendemain elle continue de se refuser à lui. Constance persiste dans son refus. Pendant ce temps, Pedrillo annonce à Blonde que Belmont est venu pour sauver Constance. Pour neutraliser Osmin, Pedrillo l'entraîne à boire du vin mélangé à un somnifère.

Ceci fait, les deux couples se retrouvent. Mais Belmont et Pedrillo s'interrogent sur la fidélité de leurs fiancées. L'indignation des femmes les rassure et ils obtiennent le pardon pour ces questions.

Au début de l'acte final, Belmont et Pedrillo sont dans le jardin, prêts à monter aux échelles menant aux chambres. Après quelques hésitations, ils montent et rentrent dans le sérail. Mais Osmin se réveille et donne l'alerte. Arrive le pacha. Constance l'implore et Belmont révèle qu'il est le fils de l'ennemi juré du pacha, le gouverneur d'Oran. Refusant l'idée d'une rançon, Selim se réjouit de la prise et de la possibilité de tuer Belmont.

Laissés seuls par le départ de Selim qui a des ordres à donner pour que leur mort soit lente, Belmont et Constance se disent adieu. Finalement, Selim décide d'être généreux et, au grand désespoir d'Osmin, rend leur liberté aux deux couples. Les anciens prisonniers chantent la gloire de la bonté humaine puis les janissaires reviennent pour glorifier le pacha.

Bien que l'on ait pu entendre dans le public que la décoration était minimaliste, il n'en était rien. Certes, le décorateur n'a pas eu à refaire l'intérieur d'un harem mais il s'est beaucoup inspiré des moulures de porte et des murs du second XVIIIe siècle pour faire des cadres tournant sur leur axe (créant, fermant et ouvrant des espaces). Les lits utilisés étaient à baldaquins avec fortes mousselines (quatre dans la scène en triple miroir de l'ouverture et le premier acte, un seul dans la scène finale). Tranchant par rapport au reste, les fenêtres des chambres du sérail de l'acte III sont elles plus proche d'un style ottoman. Le mur du fond servait à illustrer par son éclairage la tournure d'esprit des protagonistes.

Des costumes il est peu de choses à dire. Les femmes sont en simili-lingerie (ben oui, c'est un harem comme il est fantasmé au XVIIIe siècle déjà), les hommes en costumes simples du temps, chacun selon sa nationalité (même si Selim est très européenisé nonobstant son long manteau). La mise en scène s'est révélée sobre, malgré le côté presque mièvre lors de l'ouverture. On peut saluer le très subtil dosage entre émotions, action et moments comiques (on sourit de bon cœur à plusieurs reprises, ce qui participe aussi au rythme) au quel est arrivé le metteur en scène. De bonnes idées donc, sans faire dans l'extraordinaire pour le plaisir d'en faire.

Du côté de la musique, l'orchestre a été au point. On peut juste lui reprocher un manque de puissance dans l'ouverture. Les rôles féminins étaient excellents, et lors des duos avec les rôles masculins, elles tirent très clairement le niveau vers le haut (excellent quatuor à la fin du second acte). Belmont me semblait en retrait par contre, bien trop plat et Pedrillo était un peu mieux (bon duo avec Osmin quand il s'agit de leur faire boire). Du chant de Selim on ne dira rien, car c'est un rôle uniquement parlé, sans même un récitatif. Toutes les parties parlées ont été dites de très bonne manière, avec un allemand plus qu'acceptable de la part des interprètes dont ce n'est pas langue maternelle (sans deux d'entre eux).

Osmin, dans son registre de basse a assuré le spectacle dans les graves, avec en plus une présence réussie en tant qu'acteur (le côté terrible du gardien du sérail en a un peu pâti cependant).

Cette production, si elle ne fera pas date au niveau mondial, est une vraie réussite. Pas de longueurs, des moments qui électrisent, tout ce que l'on demande à de l'opéra !

(et ce duo Blonde-Osmin, truculent ! On oublie presque que l'on est presque au viol dans cette scène ...7,5)

par [spurinna](#) @ 15.05.11 - 16:54:16

<http://casalibri.blog.fr/2011/05/15/die-entfuhrung-aus-dem-serail-11158706/>

Lords of the Sea

The Epic Story of the Athenian Navy and the Birth of Democracy.
Essai d'histoire de la marine et du fait naval athénien par John R. Hale.

Qu'est-ce qui fait 36 mètres de long, 2,15 mètres de haut, 5 mètres de large, et est tout en bois et en cordes ? Tout simplement une trirème, le navire de guerre le plus répandu à l'époque classique et principal instrument de la puissance d'Athènes en Méditerranée orientale. Manœuvrés par deux mats et 170 rameurs, ce sont ces navires qui ont battus les flottes perses au Cap Artemision (ou du moins pas perdu près de la côte eubéenne) et à Salamine ou ont défait la flotte spartiate entre les îles de Naxos et de Paros, et ont permis à Athènes de présider aux destinées de deux alliances aux Ve et IVe siècles avant notre ère.

Pourtant, au VIe siècle Athènes n'a pas grand chose de la puissance maritime. Certes, elle a quelques navires, des lourdes pentecontères principalement. Mais c'est surtout, grâce à son grand territoire et à sa population nombreuse, une puissance terrestre mais inférieure à celle de sa grande rivale Sparte. C'est d'ailleurs avec ses hoplites que Athènes (et la petite mais très valeureuse cité de Platées en Béotie) a pu repousser le débarquement perse en 490 av. J.-C. à Marathon.

Le tournant, pour la puissance d'Athènes et non sa seule renommée, s'effectue en 483. Themistocle, qui a déjà été archonte et stratège (deux importantes fonctions de la démocratie athénienne), propose que la riche veine d'argent qui vient d'être découverte dans les mines du Laurion soit affectée à la construction d'une flotte de guerre. L'assemblée suit l'avis de Themistocle. Au lieu de répartir l'argent extrait parmi tous les citoyens, ces citoyens recevront l'argent au travers de la construction, de l'entretien des navires et des paies des rameurs. Le camp démocratique, par cette décision, prend l'avantage pour presque un siècle à Athènes. Ce lien entre une large marine (200 trirèmes en 480) et la démocratie est d'ailleurs déjà analysé par les savants athéniens de l'Antiquité, et pas en odeur de sainteté dans leurs écrits.

Themistocle fait de plus démarrer la construction des Longs Murs entre Athènes et son port du Pirée qu'il fortifie. Athènes est dès ce moment là une île, imprenable tant qu'elle maîtrise les mers. Les conflits continuent cependant, contre l'Empire perse, mais aussi contre Sparte, Syracuse et la Macédoine. C'est cette dernière qui met fin à la thalassocratie athénienne en même temps qu'à l'indépendance grecque en 322 avant J.-C.

John R. Hale est plutôt bien placé pour parler de la marine athénienne entre 483 et 322 avant l'ère commune. Directeur d'études à l'Université de Louisville, archéologue, il a publié sur les bateaux de l'Âge du Bronze scandinave, l'amiral Phormion et la technique de rame antique. Comme d'autres spécialistes des navires de l'Antiquité, c'est aussi un pratiquant de l'aviron.

Son livre poursuit une trame très largement chronologique. Démarrant avec Themistocle et la loi qu'il propose, le récit se poursuit avec la construction de la flotte et les combats navals contre la flotte des Perses. La seconde partie est consacrée à la Ligue dite de Délos qui fait suite à la défaite perse et aux ambitions athéniennes. L'auteur fait aussi une analyse des marins au milieu du Ve siècle. Puis vient le tour, dans une troisième partie, de la marine athénienne durant la Guerre du Péloponnèse qui oppose Athènes à Sparte (et leurs alliances respectives). Une période qui s'achève en 413 avec l'échec retentissant de l'expédition de Sicile et l'imposition d'une oligarchie à Athènes.

La quatrième partie du livre se concentre sur l'action du fantasque Alcibiade à la fin du Ve siècle mais aussi à la tendance athénienne à mal récompenser ses généraux et ses amiraux (jusqu'à condamner à mort des stratèges vainqueurs après la victoire des Arginuses ou forcer les meilleurs tacticiens à l'exil). La période s'achève sur le désastre de Aegis Potami en 405, qui conduit à une nouvelle période oligarchique à Athènes.

Mais cette victoire spartiate ne mène pas à la fin de la marine athénienne. Dans un souci d'équilibre des forces, la Perse favorise un renouveau de l'indépendance athénienne, accompagné rapidement par une nouvelle alliance maritime plus équilibrée. Là encore, marine puissante signifie démocratie, au point que le mythe de l'Atlantide est créé pour combattre cette idée qui va à l'encontre de la tradition agraire. Enfin, dans une dernière partie, J. Hale traite du IV^e siècle, avec l'apparition de nouveaux types de navires, la fin des puissances spartiates et thébaines et la montée de la Macédoine de Philippe. Puis viennent les conquêtes d'Alexandre que la marine athénienne est bien obligée de soutenir.

Au-delà de l'extrême clarté de l'exposition des faits dans ce livre, il faut avant tout souligner la très grande qualité d'écriture de l'auteur. Le lecteur a dans les mains un excellent ouvrage de vulgarisation, très solidement documenté (une bibliographie par chapitre est disponible en fin d'ouvrage avec un index, une chronologie et un glossaire) et surtout nanti d'illustrations et de nombreuses cartes, très claires et donnant souvent des explications tactiques. Pour rendre cette vulgarisation efficace, l'auteur fait clairement des choix, ce que l'on ne pourrait dans le cas présent lui reprocher. On peut, comme toujours, regretter ces notes « lâches » en fin d'ouvrage. Le spécialiste pourra aussi regretter certaines imprécisions dans l'organisation des bancs de nage (chapitre 2 ou p. 304-306) ou une petite erreur sur Carthage (p. 277). L'erreur sur l'exposition de Philippe II aux blessures est un peu moins excusable (le roi se doit d'être au cœur du combat en Grèce, et donc recevoir des coups, sinon il ne mérite pas sa couronne, p. 287).

Il reste que l'on apprend des quantités de choses, par exemple sur l'influence dans la langue athénienne des techniques navales (y compris dans les domaines les plus intimes), mais aussi dans le théâtre. Sophocle lui-même a commandé une flotte, pour le récompenser de ses pièces ! Et puis c'est un rappel utile pour tout le reste, et pas uniquement concernant la marine athénienne (la place de la famille des Alcéméonides à Athènes par exemple, ou encore la courte carrière navale de Périclès fils de Périclès). Il reste que l'apport principal de ce livre est sans doute la mise à bas de l'idée persistante de bataille navale confuse et sans tactique dans l'Antiquité où chacun se rentre dedans sans ordre puis se bat avec ses troupes embarquées comme si elles étaient à terre.

En 318 pages, et sans conclusion, l'auteur nous fait bien voyager dans ce livre tout en nous avertissant des dangers mortels pour le rameur de ne pas prendre soin de sa santé et de son fessier au cours des longues traversées en mer Egée.

(dans un fragment comique anonyme, l'arsenal est placé avant le Parthénon dans la liste des merveilles athéniennes. Révélateur ... 7,5/8)

par [spurinna](#) @ 21.05.11 - 00:58:01

<http://casalibri.blog.fr/2011/05/20/lords-of-the-sea-11186948/>

After the Pyramides

The Valley of the Kings and beyond.

Manuel d'archéologie funéraire égyptienne de Aidan Dodson.

Cher lecteur, tu as pu le remarquer, l'Égypte, celle des pharaons et de Horus, n'est pas très présente sur ce blog. Jusqu'à présent du moins. Avec ce livre, nous espérons contenter tous ceux, qui, jusqu'à présent, trépignaient d'impatience devant ce vide. Enfin contenter ... nous ne pourrions en un seul ouvrage rattraper trois millénaires d'histoire et deux siècles de science, mais c'est déjà un début.

Aidan Dodson, chercheur à l'Université de Bristol, est un spécialiste de prosopographie égyptienne. Dans ce court livre (170 pages de texte avec de très nombreuses illustrations, tant photographiques que des plans), A. Dodson peint un tableau très complet des sépultures royales à partir de la XVIII^e dynastie (les débuts de la période du Nouvel Empire, en 1549 av. J.-C.) et jusqu'à Alexandre III Le Grand (qui meurt en 322 av. J.-C.).

Le premier chapitre paie un tribut aux exemples les plus visibles de l'art funéraire égyptien, les pyramides de Saqqarah et de Gizeh (IV^e dynastie) avant de passer au Nouvel Empire dans le second chapitre avec l'essai de pyramide d'Amosis (le premier roi de la XVIII^e dynastie, mille ans après la IV^e dynastie). Le troisième chapitre a pour thème les premières tombes de la Vallée des Rois (et des vallées adjacentes), sur la rive occidentale du Nil à Thèbes. Le chapitre suivant considère les changements qu'apporte la crise amarnienne (Akhenaton et la mise en avant du disque solaire Aton, ainsi que la fondation de la nouvelle capitale à Amarna). Des tombes royales sont creusées à proximité de la nouvelle ville en Moyenne Égypte, avant que la dynastie soit obligée de revenir à Thèbes avec Toutankhaton qui change de nom pour Toutankhamon (et de continuer d'y construire des tombes).

Le cinquième chapitre se concentre sur les Ramessides, la dynastie qui a construit les tombes parmi les plus grandes de la Vallée des Rois (XIX^e et XX^e dynasties) avant, dans le chapitre suivant, de mettre en lumière les dernières constructions de la Vallée des Rois (celles par exemple des potentats qui règnent depuis Thèbes dans une Égypte morcelée). Enfin, dans un septième et dernier chapitre, A. Dodson remonte plus au nord, dans le delta du Nil pour parler des dynasties de Tanis et de Sais et de leurs tombes dans les sanctuaires, puis de la sépulture des derniers pharaons notamment en Nubie, Alexandre y compris (sans bien sûr apporter de réponse à la vieille question de la localisation de la tombe). L'épilogue discute des dernières tombes royales égyptiennes au Caire, celles des khédives et des rois d'avant la république, avant que le lecteur ne trouve une chronologie fort utile et un récapitulatif des différentes nécropoles royales.

Pour balayer 1200 ans de tombes et donc de pratiques funéraires, ce livre est une excellente base de départ. On passe par tout : les tombes qui se percutent dans la Vallée des Rois, des momies qui sont regroupées dans des endroits plus sûrs par un lointain successeur, des tombes occupées par d'autres ou abandonnées en cours de construction, la réutilisation de sarcophages à des centaines d'années d'écart ou encore la persistance de vases canopes devenus inutiles alors que les viscères embaumés sont replacés dans le corps. Les plans des tombes sont tous à disposition du lecteur, avec de nombreuses illustrations (plans, photographies) d'une qualité fort honorable. Par contre, il faut venir avec un bagage minimum en égyptologie pour apprécier le livre sans trop aller à la pêche aux informations, car l'auteur explicite très peu les termes spécifiques qu'il emploie et il n'y a pas de glossaire à la fin du volume.

Le texte est assez aride, mais sans devoir lutter pour garder le livre en main. Mais par moments, quelques passages plus passionnés font avancer le lecteur bien plus vite et donnent ainsi un rythme qui n'est pas inintéressant. Bien évidemment pour un spécialiste de la question, le texte est très documenté et abondamment référencé. Il présente parfois plusieurs avis divergents. Le lecteur peut aussi avoir le droit de ne pas être d'accord avec l'auteur sur la vision monothéiste de la période amarnienne et la mise en avant par Akhenaton du dieu solaire Aton (p. 67).

Ce livre est donc d'un grand intérêt pour apprécier les changements qui prennent place durant plus d'un millénaire dans la relation entre le roi et la mort en Egypte. C'est un très bon manuel pour l'égyptologue amateur, qui au travers de la question des sépultures et du matériel qu'elles contenaient, permet aussi un éclairage sur les temples funéraires ou encore l'entourage du roi sans tomber dans le descriptif fastidieux.

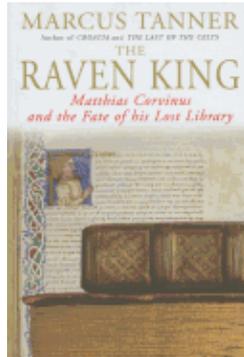
(mine de rien, il y a eu quatre pharaons femme dans l'histoire de l'Egypte indépendante, et Hatchepsout n'a pas été la dernière à faire le ménage à la manière d'une Irène à Constantinople ...7)

par spurinna @ 27.05.11 - 00:39:10

<http://casalibri.blog.fr/2011/05/26/after-the-pyramides-11221525/>

The Raven King

Matthias Corvinus and the Fate of his Lost Library.
Essai historique de Marcus Tanner.



En regardant aujourd'hui une carte de l'Europe, on a un peu de mal à voir la Hongrie comme une ancienne puissance de tout premier plan en Europe centrale. Pourtant, avec un royaume de Hongrie allant de la Slovaquie à la Transylvanie et de Breslau à la Croatie, la Hongrie est un acteur géopolitique d'importance à la toute fin du Moyen-Âge et le principal obstacle à la conquête ottomane. Ce royaume de Hongrie, c'est celui de Matthias Corvin. Fils du voïvode de Hongrie Jean Hunyadi, né 1443 en Transylvanie (à Klausenburg, l'actuelle ville de Cluj) mais élevé dans les villes de Hunyadi (Hunedoara) et de Timisoara, il devient roi de Hongrie après avoir échappé de peu à la mort (son frère Jean n'a pas cette chance).

Devenu roi en 1458, Matthias est l'introducteur de la Renaissance dans l'espace magyar, du fait des connections italiennes qu'il a acquises avec son père (principal acteur des combats contre les Turcs et proche du pape en plus d'avoir exercé comme condottiere en Italie) mais aussi grâce à son mariage avec Béatrice, une princesse de Naples.

Les conquêtes et la réorganisation administrative qu'il effectue permettent à Matthias le Corbeau d'aligner une armée mercenaire redoutée (conquête d'une partie de l'Autriche, de la Bohême, de la Croatie, de Bosnie, de Belgrade) mais aussi de construire des forteresses et des résidences, en faisant appel à des architectes italiens.

Cette politique de mécénat se matérialise aussi par la constitution d'une bibliothèque qui va contenir jusqu'à 5000 volumes, ce qui en fait la plus grande collection du moment, et par la venue de savants en Hongrie ainsi que la dédicace d'ouvrages dans le but de s'y faire inviter. Pour acquérir ces textes, Matthias envoie en mission des intellectuels et des ecclésiastiques pour rechercher des textes et les faire copier, principalement à Florence.

Cette copie comprend souvent l'enluminure et la reliure. Les livres destinés à la bibliothèque de Buda sont souvent décorés des armes des Hunyadi avec son fameux corbeau avec des ferrures en argent. Mais la bibliothèque assemblée à grand prix n'est pas vraiment la tasse de thé du successeur de Matthias, Ladislas II Jagellon, car Matthias n'a pas réussi à sécuriser le trône pour son fils illégitime Jean. Comme elle est très mal gérée, les livres commencent à s'en échapper, à être revendus même, jusqu'à que la prise de Buda par les Ottomans en 1526 où ce qui reste de la bibliothèque est amené à Constantinople où au cours des siècles suivants d'autres volumes sont revendus avant que le peu qui reste soit rendu à l'empereur François-Joseph en 1869 et 1877 qui les donne à la bibliothèque nationale hongroise. Au final, une centaine de livres ont survécu aux événements qui ont affecté l'Europe en cinq siècles.

On peut séparer les chapitres de ce livre en trois parties. Du premier chapitre au sixième, M. Tanner fait le tableau de l'émergence de Matthias sur la scène européenne avec en parallèle les personnalités intellectuelles qui seront ses précepteurs, ses envoyés et ses fournisseurs (Pannonius, Vitez, etc). La seconde partie, que l'on peut faire aller des chapitres sept à neuf, se concentre sur l'organisation de la bibliothèque et sa constitution, jusqu'à sa disparition. Enfin les deux derniers chapitres traitent des tentatives des bibliophiles pour retrouver

la bibliothèque ainsi que l'importance de celle-ci dans le nationalisme hongrois du XIXe siècle. L'épilogue enfin approfondit l'idée d'Âge d'Or associé au règne de Matthias, encore présent dans le folklore magyar au XXe siècle, y compris hors d'une Hongrie réduite au tiers par le Traité de Trianon en 1921.

Marcus Tanner, journaliste spécialiste des Balkans mais formé à l'histoire et à la théologie à York et Cambridge, signe ici un livre très solide, très bon compromis entre lisibilité et érudition. Avec ses nombreuses notes, fruit de lectures en plusieurs langues, il fournit au lecteur curieux des pistes pour aller plus loin et son recensement par lieu de conservation des livres de l'ex bibliothèque sont un plus pour ceux qui sont encore plus curieux. La carte en début de livre permet de se remémorer une géographie pas forcément familière mais on peut regretter la non traduction de quelques titres de livres en latin du XVe siècle.

Le style est plein d'allant, à la limite du prenant, pour un peu plus de 200 pages de texte et quelques illustrations hors texte (certaines avec un petit manque de qualité). Le mariage entre le récit de voyage de l'auteur (source aussi de la perception contemporaine de Matthias selon les lieux visités) qui démarre souvent les chapitres et l'agencement pertinent des informations dans la suite du chapitre est aussi une réussite.

Si l'auteur n'en parle pas, voir Matthias Corvin comme un proto-Napoléon ne semble pas si incongru au vu de son action militaire, administrative et intellectuelle ... Et comme lui une action météoritique qui a juste duré un peu plus longtemps.

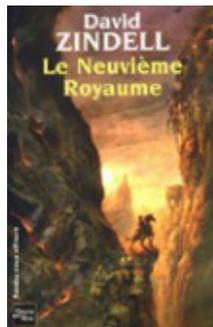
(l'Armée Rouge à Budapest en 1956 a eu le plaisir de renouveler la haine des Hongrois à l'encontre des Russes née de la répression de 1849 ... 7,5)

par [spurinna](#) @ 06.06.11 - 10:24:13

<http://casalibri.blog.fr/2011/06/06/the-raven-king-11272058/>

Le Cycle d'Ea I : Le Neuvième Royaume

Roman fantastique de David Zindell.



Ayant vu sur un site bien connu traitant de fantasy, Elbakin, ce roman et la note qui lui était attribuée, je me suis dit qu'il serait une excellente chose de le lire. Le dernier roman avec la note suprême que j'avais lu étant La Horde du Contrevent ([ici](#)), autant dire que je m'attendais à quelque chose de pas mal ! Bon certes, après quelques pages on constate que la quatrième de couverture ment un peu (ou alors prend de l'avance, au choix) mais bon, on n'allait pas se laisser disperser à cause de ça.

Au début donc, on accompagne Valashu Elahad, le septième fils du roi de Mesh, dans une chasse avec son grand frère Asaru et son ami Maram. Dans un contexte diplomatique tendu avec le royaume d'Ishka plus au nord, la tentative d'assassinat sur les deux princes et leur ami (prince lui aussi mais du royaume de Délu) fait naître quelques interrogations. Mais la nature même de la tentative et surtout l'auteur, désignent un autre protagoniste de haut niveau comme commanditaire. Morjin, l'ange déchu qui règne sur une bonne partie du continent d'Ea, sait que les temps prophétiques arrivent et veut mettre la main sur la Pierre de Lumière, artefact qui le rendra maître de toutes choses sur Ea en délivrant son Maître Angra Manyu. Le roi Kiritan du royaume d'Alonie, qui a recueilli la prophétie, lance donc la quête. Même si peu de gens croient cette quête possible (la Pierre de Lumière ayant disparue on ne sait où il y a très longtemps, il est possible qu'elle ait été détruite), Valashu Elahad, de loin pas le meilleur bretteur du continent, s'y lance. Maram l'accompagne jusqu'au rendez-vous chez le roi Kiritan, de même que Maître Juwain, un moine lettré. Enfin, si Valashu Elahad n'est pas assassiné en route.

Avec un tel début, on sent affleurer le classicisme, le coup de la quête avec un groupe de jeunes hommes tous amis. Des originalités dans ce roman, il y en a cependant. Premièrement, Valashu est un pacifiste dans un monde qui n'est pas que de finesses (son peuple, les Valari, est connu pour les duels) mais surtout il est hyper-empathique. Il ressent les émotions des autres, y compris les animaux mais en plus il ressent comme siennes les blessures qu'il inflige ou que ses ennemis reçoivent. Secundo, Valashu, ni aucun de ses compagnons dans la quête ne sont des perdreaux de l'année partis dans un processus initiatique qui doit faire d'eux des adultes et/ou un roi.

On obtient donc un héros très loin du surhomme, voir même pas très doué.

Malgré ses 770 pages, cette première partie du Cycle d'Ea se lit avec une très grande facilité. Le style est léger, plaisant, avec des phrases toniques. Chose assez rare dans le fantastique, il est écrit à la première personne, du point de vue de Valashu Elahad. Le style a souvent des côtés naturalistes, tant dans ses descriptions que dans les objets des descriptions (on sait tout de l'écologie de chaque contrée traversée). Du côté des influences, les légendes arthuriennes et le Japon médiéval pour certaines choses (comme une partie de l'héraldique par exemple) ne sont pas cachées voir même mises en avant.

Malheureusement, cette clarté du style n'aide pas le lecteur à se sortir d'une certaine confusion. Le monde présenté par l'auteur m'est apparu assez confus, pas aidé en cela par les souvenirs qui reviennent au narrateur par chapelets (sur les gelstei, les pierres magiques, par exemple, ce qui peut énerver). Cette confusion est-elle voulue ? Je n'ai pas pu me décider sur ce point. Autre défaut du livre, ces opportunités que

l'auteur referme très vite, voir beaucoup trop vite. A vouloir aller vite, on peut avoir l'impression que la troupe grille les étapes et D. Zindell avec. Ces facilités scénaristiques sont donc le point qui fait que je ne peux suivre l'auteur de la critique d'Elbakin dans son enthousiasme.

La traduction a fait des choix contestables, surtout dans la non-traduction de termes. "Manslayer" et "lord" ont des traductions utilisables facilement, sans dénaturer aucun sens. Dommage ...

Dans les tomes suivants Valashu Elahad penchera-t-il plus vers l'héroïsme, c'est-à-dire en allant contre le destin, ou l'accompagnera-t-il ce même destin comme on peut en avoir l'impression dans certains passages ?

(petite déception donc ... trop d'attentes pour ce qui est tout de même un bon livre pas très éloigné des œuvres les plus efficaces des époux Eddings même si on sait qu'ici on ne va pas visiter tous les pays de la carte ... 6,5/7)

par spurinna @ 10.06.11 - 17:13:49

<http://casalibri.blog.fr/2011/06/10/le-cycle-d-ea-i-le-neuvieme-royaume-11295727/>

Vikings in the West

Actes du symposium de Chicago en 1982 édité par Eleanor Guralnick.



Alors que la Saga des Groenlandais et celle d Eric le Rouge sont éditées pour un prix très très abordable, il était intéressant de s'intéresser plus avant aux voyages des Norrois vers l'Ouest. Tandis que les Suédois remontaient les fleuves jusqu'à Constantinople et que les Danois faisaient la conquête de la Sicile et de l'Angleterre (plusieurs fois, si l'on peut dire), les Norvégiens faisaient leurs la haute mer. Après les Shetlands, les Orcades et les Féroés, l'Islande était colonisée, avant qu'Eric Leifsson, banni suite à un double meurtre en Islande, ne débarque au Groenland et colonise ensuite trois endroits de la côte. A partir du Groenland, les Norrois (dont le fils de Eric, Leif) rayonnèrent vers le Nord (le long de la côte Ouest du Groenland, où l'arrivée des Eskimos se fait vers 1300 ap. J.-C.) mais aussi vers l'Ouest vers l'Helluland, le Markland et le fameux Vinland dont parlent les annales de Hambourg (début XIIe siècle).

Mais de ces voyages, jusqu'en 1960, il n'y en avait que des traces écrites, qui plus est peu claires. Puis on découvrit l'Anse aux Meadows à Terre-Neuve, qui malgré un mobilier peu abondant apportait la preuve de l'établissement de Norrois en Amérique du Nord. Un établissement d'une durée très courte cependant mais qui ne signifie pas pour autant que ces contacts ont été de la même durée. Ils se sont sûrement poursuivis, tant le manque de bois au Groenland mais aussi en Islande obligeait les Norrois à en trouver ailleurs (avec d'autres biens, comme des peaux, déjà).

Ce petit livre de 80 pages fait donc rapidement le point sur l'avancée de la science 20 ans après la découverte de l'Anse aux Meadows. Les six articles rassemblés ici portent sur les sources littéraires des voyages vers l'Ouest, sur la colonisation du Groenland, sur ce qui a amené à la découverte de l'Anse aux Meadows, sur le site en lui-même (ces deux derniers articles étant écrits par les fouilleurs), les relations entre les Norrois et les Eskimos dans l'Arctique canadien et finalement les faux archéologiques liés aux Norrois en Amérique du Nord.

Si la partie purement historique est assez courte, et pour tout dire pas d'un intérêt fulgurant, l'article sur la colonisation du Groenland est plutôt bien fait tout comme celui sur le site de l'Anse aux Meadows (l'article sur la recherche du site aurait pu être une petite partie de l'article que l'on peut dire principal). Si l'article sur les relations Norrois-Eskimos/Skraelings est bien fait, celui qui est le mieux écrit (avec des morceaux d'ironie anthropologiques) est à notre sens le dernier qui traite des faux archéologiques. Et dans le Minnesota, ces faux ont été plus nombreux qu'ailleurs.

Peuplé par de nombreux immigrants scandinaves, cet Etat a vu apparaître des pierres runiques et des hallebardes qu'un « érudit » local n'a jamais cessé d'interpréter comme scandinaves et médiévaux et qu'il a publié à grand renfort d'articles. Comme les paysans qui ont émigré aux Etats-Unis pratiquaient encore les runes pour une bonne partie tout en écrivant en langue contemporaine, pas mal de choses apparurent pour essayer de faire croire à une expédition norroise perdue dans le Minnesota. Les hallebardes, pas utilisées en Scandinavie avant le XVIe siècle, se révélèrent être destinées à la coupe du tabac au XIXe ... Autant dire que dans le Minnesota des émigrés qui ont le mal du pays, on savait utiliser sainement son temps libre (en plus d'imports de véritables armes norroises) ! Tous ces faux, l'auteur de l'article les démontent avec une grande maîtrise et un style très plaisant.

Après chaque article, une courte bibliographie (fatalement datée maintenant) permet au lecteur de se lancer lui aussi à la poursuite de ces explorateurs précolombiens qui n'avaient pas froid aux yeux (mais peut-être un peu aux mains).

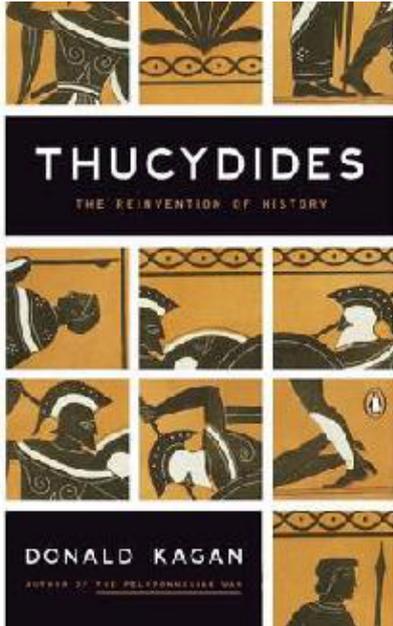
(les Groenlandais ont refusé de vivre autrement qu'en éleveurs et ont donc pliés bagages après 500 ans sur place. La culture a laissé place libre au retour de la glaciation ... 7,5)

par spurinna @ 13.06.11 - 12:48:58

<http://casalibri.blog.fr/2011/06/13/vikings-in-the-west-11309067/>

Thucydides

Essai historique et historiographique de Donald Kagan.



Parmi les pères de l'histoire, il y a deux noms qui viennent en premier à l'esprit, Hérodote et Thucydide. Pour ce qui est d'Hérodote, on en a déjà vu ici tout le bien qu'il fallait en penser. Il nous reste donc l'autre inventeur de l'histoire, l'athénien Thucydide.

Auteur de la très célèbre Histoire de la Guerre du Péloponnèse, Thucydide a été un témoin privilégié de ce conflit puisqu'il y a participé en temps que stratège athénien en 424 av. J.-C. avant d'être exilé (suite à son échec dans la conservation dans l'orbite athénienne de la cité d'Amphipolis face aux forces du général spartiate Brasidas). Il a donc connu Périclès, ses successeurs Nicias, Cléon, Démosthène et Alcibiade à la tête de l'Etat athénien, entendu les discours devant l'Assemblée avant de suivre de loin les dernières années de la guerre, la désastreuse expédition de Sicile (415-413 av. J.-C.) et la fin de la démocratie à Athènes (en 411 et en 404) suite à sa défaite face à la Ligue péloponnésienne. Acteur et témoin, Thucydide a pu interroger de nombreux témoins, dont très sûrement d'autres exilés, pour produire un récit, hélas inachevé, de cette guerre.

Mais Thucydide n'est pas qu'un esprit éthéré, qui ne saurait être sujet à aucune passion. Son récit laisse donc paraître son avis sur la conduite de la guerre, tant par les stratèges que par le donneur d'ordre, les Athéniens dans leur ensemble. Et c'est là l'objet de ce livre. Donald Kagan entend donc au travers de quelques épisodes de la Guerre du Péloponnèse de dégager du texte la pensée profonde de l'auteur, tant admiré par les Modernes. L'auteur de ce livre n'est pas un perdreau de l'année, puisqu'il réutilise ici un travail monumental qui a mené à la publication d'une histoire de la guerre du Péloponnèse en quatre volumes entre 1969 et 1987 (une version grand public est sortie en 2003). Quelqu'un qui connaît et bien le sujet et bien l'auteur donc et enseigne encore à Yale (et a donné des idées à d'autres, comme ici).

En 235 pages, D. Kagan présente tout d'abord Thucydide, qualifié de révisionniste, c'est-à-dire ayant pour but de combattre les idées communément admises (la base du travail d'historien), avant de s'attaquer aux vues du même Thucydide sur les débuts du conflit entre le décret sur les Mégariens et l'intervention à Corcyre, entre conflit évitable ou inévitable. Dans le quatrième chapitre, D. Kagan passe à la stratégie de Périclès avant de faire un petit excursus dans le chapitre suivant pour rappeler au lecteur que l'Athènes sous Périclès était bel et bien une démocratie, malgré l'avis nuancé de Thucydide. Si le sixième chapitre traite du tournant de Pylos/Sphactérie, le chapitre suivant concerne justement l'épisode d'Amphipolis qui voit la mort de Cléon mais surtout auparavant Thucydide lui-même.

Enfin les deux derniers chapitres s'attaquent à l'expédition de Sicile, avec la décision de partir contre Syracuse alors que les opérations contre les Péloponnésiens ne sont pas arrêtées puis la question des responsabilités dans le désastre (perte de 200 navires et de 50 000 hommes).

Même s'il est bien sûr préférable de connaître un bon bout d'histoire grecque avant d'entamer la lecture de ce livre, ce dernier ne manque pas de pédagogie et devrait permettre au néophyte (je n'ose dire au Béotien ...) de s'y retrouver. Les cartes qui accompagnent le texte sont bien faites et utiles et les sources sont souvent citées en longueur, en plus de notes nombreuses. Le moment le plus exaltant du livre (mais on sait l'auteur très attaché à la Liberté) est quand dans le cinquième chapitre la démonstration est faite du caractère extrêmement démocratique d'Athènes au milieu du Ve siècle au travers d'une présentation constitutionnelle très claire et d'un contexte admirablement planté. D. Kagan parvient donc avec brio à démonter la présentation thucydéenne d'une quasi-monarchie péricléenne (même s'il n'en était pas besoin pour les connaisseurs ou ceux qui n'ont pas lu que Thucydide pour se faire une idée de l'histoire grecque à l'époque classique).

Avec un tel auteur, autant dire que les erreurs facilement repérables sont très très peu nombreuses. A part un petit oubli des Etrusques pour la bataille navale d'Alalia (p. 28) ou une petite erreur sur qui choisit le mari d'Hélène (future de Sparte, p.26), il faut chercher de manière très poussée pour prendre D. Kagan en défaut.

On a donc avec ce livre une analyse très fine de la pensée de Thucydide et qui ne chasse pas dans le registre de la biographie (on ne connaît d'ailleurs ni la date de naissance ni la date de décès, peut-être un assassinat, du premier historien politique). Court, tonique et d'un niveau de langue abordable, ce livre est à conseiller à tout fanatique d'histoire grecque.

(on a mal au cœur pour les Athéniens avec ce qui se passe en Sicile, entre actions à contretemps et un général malgré-lui que ne comprend pas l'Assemblée ... 8)

par [spurinna](#) @ 23.06.11 - 01:22:38

<http://casalibri.blog.fr/2011/06/23/thucydides-11360623/>

The Return of Ulysses

A Cultural History of Homer's Odyssey.
Essai d'histoire culturelle par Edith Hall.

Quel héros est plus connu que Ulysse ? Heraklès même, lui qui est le héros civilisateur par excellence, opposé aux dieux, voyageur et fondateur de cités, est moins connu que Ulysse. Car Ulysse n'a pas cessé son voyage avec son retour à Ithaque et son brutal retour auprès de sa famille. Il a continué à voyager dans le temps (au-delà de son nouveau départ que lui a annoncé Tirésias quand il lui a parlé aux Enfers) et encore bien plus à partir de la fin du Moyen-Âge quand ses aventures sont traduites en langages vernaculaires. La littérature, le théâtre et l'opéra ont repris son périple pour en donner un nombre infini de lectures dans des contextes tout aussi nombreux. Puis vint l'âge du cinéma (G. Méliès est l'un des premiers cinéastes à mettre en images un épisode de l'Odyssée) et enfin la télévision qui fit beaucoup là encore pour renouveler le public ayant connaissance de ces histoires. La série animée franco-japonaise Ulysse 31 a enthousiasmé beaucoup d'enfants dans les années 80 avec seulement 26 épisodes (le Japon avait déjà été touché par l'Odyssée au XVIe siècle via les missionnaires pour donner naissance à une histoire très proche autour d'un héros dénommé Yuriwaka).

La postérité de l'Odyssée voilà donc ce qui intéresse Edith Hall, spécialiste du théâtre antique et enseignante à l'Université de Londres. Pour ce faire, en trois parties égales, E. Hall peint un tableau d'une ampleur ahurissante. Ces trois parties (mutations du genre, monde et société et pensée et psyché), sont elles-mêmes découpées en cinq chapitres. Dans des enchaînements fort bien réalisés, l'auteur traite en premier lieu de la transmission du texte, de parallèles hors du monde occidental, de la traduction, du changement de forme (du texte comme dans le texte), de l'acte de raconter des histoires et de mentir puis pour clore la première partie, du chant. La seconde partie quant à elle s'ouvre avec la notion de frontière et d'inconnue (l'Odyssée comme grand-père de la science-fiction, à travers Lucien de Samosate) avant de glisser vers le conflit colonial (Polyphème vu comme colonisé, ce que l'auteur nuance beaucoup p.97, voir même combat en dénonçant le victimisme et surtout les conclusions précédant les analyses). E. Hall aborde aussi l'Odyssée comme rite de passage (avec une intéressante comparaison avec Superman et Batman) ou comme questionnement du genre (avec des traductions féministes de l'œuvre par exemple). La seconde partie s'achève avec l'Odyssée vue comme lutte des classes (où l'on croise O Brother, Where Art Thou ? des frères Coen).

La troisième partie, qui complète ce livre de 215 pages, démarre sur les chapeaux de roues avec Ulysse comme philosophe avant de creuser la question de l'exil (avec comme thème principal de ce chapitre les auteurs modernes qui ont subi l'exil). Plus centré sur la psychologie, le chapitre suivant se concentre sur le bain de sang de la fin de l'Odyssée quand Ulysse dévoile son identité en tendant la corde de son arc et en tuant tous les soupirants de Pénélope ainsi que les esclaves qui ont fauté avec ces derniers (une brutalité qui reste attrayante et fascinante malgré la propension actuelle à préférer les héros plus cérébraux). Le quatorzième chapitre se focalise sur le sexe et la sexualité dans l'Odyssée, entre le questionnement sur Pénélope et ses désirs, les versions victoriennes nettoyées et des reformulations homoérotiques avant que, dans un quinzième et dernier chapitre, Eros rejoigne Thanatos avec le thème du dialogue avec les morts (que pratique Ulysse après son passage chez Circée). L'Odyssée rencontre ici Dante et les morts de la Première Guerre Mondiale.

Avec une masse d'informations aussi bien arrangées, E. Hall a réussi un tour de force pour présenter la postérité de l'Odyssée jusqu'en 2008 de manière aussi lisible. Bien sûr, l'auteur sait qu'elle ne pourra pas arriver à l'exhaustivité, tant Homère a de disciples et elle le dit explicitement. On aurait néanmoins aimé voir une partie sur la musique plus importante encore (l'épique étant un genre assez souvent rencontré dans le métal, avec de nombreuses chansons ayant été inspirées par Homère, comme Odysey par le groupe étatsunien Symphony X).

Le style est très vivant, parfois même malicieux, avec beaucoup de rythme (les chapitres sont plutôt courts) ce qui donne une lecture très agréable, pleine d'appétit. Étrangement pourtant, elle n'a écrit ni introduction ni conclusion, même si le début du premier chapitre et la fin du quinzième ont ces fonctions. Mais peut-être que le lecteur francophone est trop attaché à la formalité ... Les illustrations hors textes auraient pu être plus variées elles aussi.

On n'a pu découvrir qu'une seule erreur, portant sur le général laconien Gylippos, présenté comme sicilien (p. 187). Autant dire rien tant le travail nécessaire à l'écriture d'un tel livre, dans des champs aussi divers, pas toujours aisément accessibles et dans de nombreuses langues, est énorme.

On savait l'Odyssée une œuvre séminale mais à ce point, c'est une réelle découverte. Plus de 27 siècles après sa fixation, l'œuvre d'Homère a irrigué toute la culture occidentale avant de se diffuser sur tous les continents grâce à ses traductions ou les œuvres qui ont été inspirées par ce monument. Nul besoin d'avoir lu l'Odyssée ni d'être spécialiste en littérature contemporaine pour apprécier ce livre où chacun y trouvera quelque chose de stimulant.

(où l'on voit que les scénaristes de Star Trek ne se sont pas trop foulés ... 8,5)

par spurinna @ 29.06.11 - 18:36:41

<http://casalibri.blog.fr/2011/06/29/the-return-of-ulysses-11394375/>

Don Pasquale

Livret de Giovanni Ruffini et Gaetano Donizetti sur une musique de Gaetano Donizetti.
Production de l'Opéra Studio.

Ces grands classiques des livrets d'opéra où un vieillard est fiancé ou marié à une jeune femme avaient à l'origine une résonance propre, puisque la situation se présentait souvent dans une société qui n'accordait que très très peu d'importance à l'amour dans le mariage. Du fait d'une mortalité plus forte (maladies mais aussi décès en couches), le mariage était souvent dissous par la mort d'un des époux et l'on se remariait donc. Le jeu des alliances interfamiliales faisaient donc cohabiter les époux ayant parfois une grande différence d'âge (un peu comme Hugh Hefner si l'on veut). Et c'est le cas dans Don Pasquale, un vieil homme de cinquante ans (même pour un opéra écrit au XIXe siècle, c'est un peu forcé, mais le thème est plus ancien), qui veut se marier.

Ce mariage a pour but de faire avoir des héritiers à Don Pasquale da Corneto (au-delà du jeu de mot faisable Corneto/cornuto, qui a des cornes, Corneto se trouve être une très vieille ville au nord de Rome, l'ancienne Tarquinies étrusque, ce qui rajoute à l'âge du personnage), alors que sa pingrerie lui a fait amasser une grande fortune, en plus de déshériter son neveu Ernesto qui a refusé le mariage arrangé par son oncle au motif qu'il aime une fille sans dot, Norina. Le docteur Malatesta (tout un programme déjà, même s'il ne vient peut-être pas de Rimini) propose la main de sa sœur Sofronia, qui sort du couvent. Cependant, comme le docteur est un ami d'Ernesto, ce mariage n'a pour but que de donner une leçon à Don Pasquale, puisque c'est Norina qui tiendra le rôle de la future femme. Don Pasquale, après avoir annoncé l'intention de se marier, chasse Ernesto. Puis le docteur vient présenter Sofronia/Norina, grimée et jouant la fille simple.

Conquis, ce dernier demande la mariage immédiatement, devant notaire. Comme il manque un témoin, Ernesto, venu faire ses adieux est requis tout en étant tout près de tout faire capoter. Finalement, Ernesto comprend la manoeuvre. Sitôt le mariage célébré Sofronia se transforme en maîtresse femme, régissant tout et dépensant sans compter. Don Pasquale ne sait plus où il en est.

Le plan du docteur continue d'être mis en œuvre. Norina, partant pour le théâtre malgré l'avis contraire de son mari, laisse tomber à dessein une fausse lettre d'amour. Pour surprendre sa femme dans le jardin et mettre fin au mariage, Don Pasquale fait appel au docteur Malatesta. Par un dernier subterfuge, le docteur marie Ernesto et Norina tout en obligeant Don Pasquale à leur donner une rente. Finalement, Don Pasquale pardonne tandis que Norina chante la morale de l'histoire.

Pour cette comédie enjouée, le plateau bénéficie d'un décor unique composé d'un cube lui-même divisé en trois appartements et un escalier. Ce cube, sur un disque qui tourne sur son axe, est habillé de panneaux colorés mais translucides qui peuvent s'ouvrir. L'ambiance est plutôt contemporaine, malgré des robes de chambres et des boas roses. Les trois domestiques sont eux habillés en marins, avec des coiffures genre « 12 beauforts » ou rock des années 80.

Côté musique et chant, l'ensemble de la distribution était correcte sans aller au sublime. Malgré le fait que trop souvent l'orchestre couvrait le chant (avec des attaques parfois approximatives et une mise en route poussive), on a tout de même eu droit à des moments d'une grande beauté tant dans des solos (Ernesto) ou dans des airs à plusieurs. Don Pasquale manquait de coffre (mais était pas mal dans le récitatif), Malatesta chantait juste mais sans couleur, Ernesto était un peu falot et Norina aurait pu avoir plus de sensibilité. Cependant, au niveau comédie, avec une mise en scène légère, toute la distribution était au rendez-vous (avec un bémol pour les domestiques maniérés à l'extrême). Cette même mise en scène aurait cependant pu nous épargner les inutilités de l'ouverture. Ce n'était peut-être pas hilarant mais le sourire était présent et on a senti que les chanteurs étaient contents d'être sur le plateau.

Cette production de Don Pasquale ne fera sans doute pas date. On est loin de la réussite, dans le même genre, de La Belle Hélène (voir ici). Mais on a passé un bon moment, ramassé certes (deux heures avec l'entracte) mais il ne faut pas ici bouder son plaisir.

(On s'est fait plaisir avec les lingots dans cette production à coup de dominos et de châteaux. Un élément kitch parmi d'autres pour un bon 7)

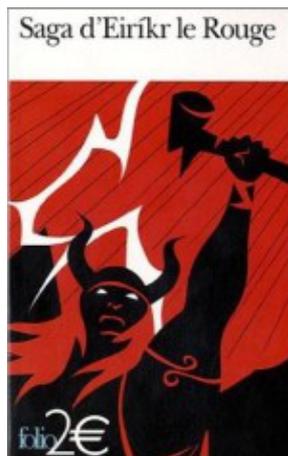
par spurinna @ 06.07.11 - 01:12:05

<http://casalibri.blog.fr/2011/07/06/don-pasquale-11431585/>

Saga d'Eirikr le Rouge

Suivie de la Saga des Groenlandais.

Sagas anonymes éditées et annotées par Regis Boyer.



Les anciens Scandinaves avaient la passion de la mer et ont tenté de la faire partager avec peu de réussites à leurs voisins du sud (en remontant les fleuves, pillant des richesses, en faisant peur à des moines et même s'installant pour planter des pommiers). Comme on le sait, ils sont allés jusque de l'autre côté de l'Atlantique, y restant plusieurs années et donnant des noms aux particularités géographiques qu'ils rencontraient. Bjarney, Helluland, Markland et Vinland furent les noms de ces lieux et qu'ils répétèrent aux autres navigateurs. En famille, les descendants des explorateurs continuèrent de raconter les exploits anciens avant que ceux-ci ne soient fixés par écrit à partir du XIIe siècle, soit deux siècles après. Dans l'histoire de la colonisation du Groenland par les Islandais (il n'y a encore aucun Eskimo à ce moment là au Groenland) et de la tentative d'établissement en Amérique du Nord, les deux sagas rassemblées dans ce petit livre (elles se recoupent en partie) sont fondamentales et leur étude a fait rêver puis s'interroger de nombreux amoureux des Norrois.

Suite à un double meurtre vers 970, Eirikr (Eric) le Rouge se voit contraint de partir de l'île principale d'Islande (alors qu'avec son père il avait du quitter la Norvège pour la même raison). Ayant entendu parler de rochers par Gunnbjorn le navigateur, il décide d'aller voir par lui-même. Ayant trouvé le Groenland, il revient en Islande pour lancer un plan de colonisation. Dès le début, deux établissements principaux sont fondés sur la côte Groenlandaise et Eirikr s'installe à Brattahlid. Les fermes sont éloignées les unes des autres, chaque chef de famille prenant souvent possession de territoires vastes comme des fjords.

Mais dans le sang de la famille d'Eric coule la bougeotte. Son fils Leifr (Leif) apprend lui aussi l'existence de terres inexplorées. Après une tentative infructueuse, il atteint les rives du Canada et y fonde une ferme qu'il abandonne après quelques années. C'est cette même ferme (prêtée, pas donnée spécifiquement la saga) que réutilisent Thorvaldr et Thosteinn Karlsefni dans leurs voyages vers l'ouest. Mais ces entreprises sont confrontées à l'hostilité des Skraelings (les Indiens du coin, sur des kayaks) ou à la dissension interne (sur laquelle s'étend plus la Saga des Groenlandais en mettant en relief la cruauté et le vice de Freydis, la sœur de Leif, qui participe aussi à la dernière tentative de colonisation).

Au tout début du XIe siècle, les aventures norroises au-delà du Groenland prennent fin dans les sources écrites. Le christianisme, déjà présent dès le milieu du Xe siècle (grâce aussi à l'Irlande) se reprend dans les terres norroises.

Ce petit livre (110 pages format poche avec une impression aérée) est parvenu à ma connaissance par l'intermédiaire d'[Historicoblog](#). Il constitue une très bonne première approche de la littérature norroise qui a ses spécificités. Mi historiques mi fantastiques (on y est attaqué par des Unipèdes ...), les deux sagas ont aussi en commun un style qui n'accepte pas les fioritures en plus du goût pour la citation scaldique (et ses

périphrases alambiquées) donnant une lecture très plaisante. Si cela est aisé, cela contrebalance les généalogies dans lesquelles il faut pouvoir naviguer, avec des personnages qui ont des noms très proches, voir identiques (ce dont semble aussi jouer l'auteur anonyme de la Saga des Groenlandais dans le chapitre VI avec les deux couples appelés à l'identique Thorsteinn et Gudrir). L'appareil critique est bien fait, même si il fait des choix d'interprétations dont on aimerait une discussion plus poussée (mais interdite par le format dudit livre en Folio2) voir discutés par les spécialistes.

Malheureusement, manquent non seulement des tableaux généalogiques (quel est le lien de parenté entre des gens que l'on perd de vue d'un chapitre sur l'autre ?) mais surtout il manque une carte de l'Islande, du Groenland et des Terres de l'Ouest. Elle aurait été d'une grande utilité. Il n'y a plus qu'à espérer des choses plus complètes dans l'édition Pléiade qui a servi de base à ce livre.

Sorti du fantastique et de son aspect aventure, ce livre est aussi une mine d'informations sur la vie des Vikings, sur leurs conceptions de l'hospitalité, les fortunes de mer ou de terre, la conception de l'honneur ou leurs croyances dans cet entre-deux paganisme/christianisme, les buts de la colonisation et des voyages au sud (des éleveurs qui cherchent de bonnes terres) et les conséquences épiques et héroïques des serments sur plusieurs générations.

(une femme appelée Thorbjörn Poitrine-de-knörr, voilà ce qui s'appelle faire dans l'évocatif pour captiver les auditoires ... 7,5)

par spurinna @ 07.07.11 - 14:16:46

<http://casalibri.blog.fr/2011/07/07/saga-d-eirikr-le-rouge-11439087/>

Rétroaction pour l'article "Saga d'Eirikr le Rouge"

Stéphane Mantoux [Visiteur]
<http://historicoblog3.blogspot.com/>
07.07.11 @ 14:54
Merci pour la citation !

Cordialement.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



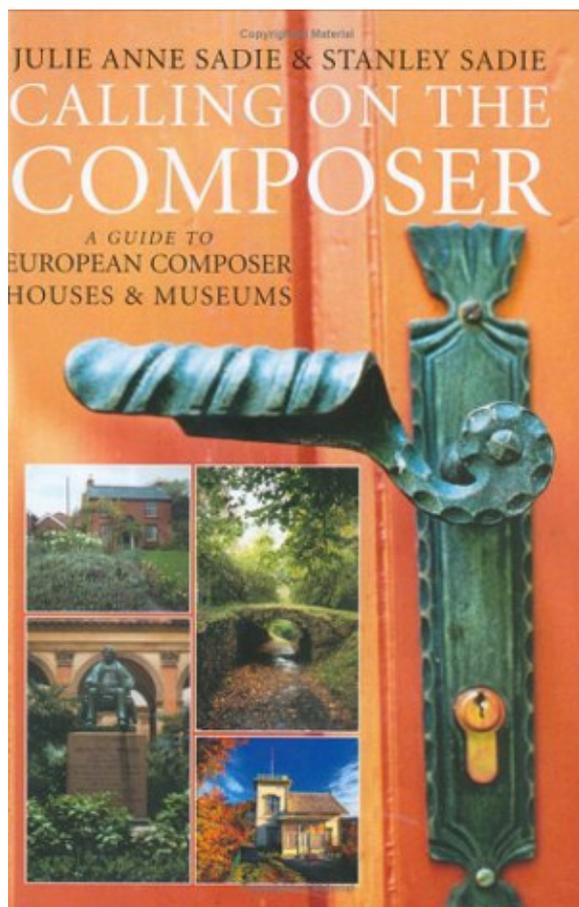
[spurinna](#) [Membre]
07.07.11 @ 15:06

De rien ! Merci d'être dans la blogroll de Historicoblog !



Calling on the Composer

Guide sur les musées et les maisons de compositeurs européens par Julie Anne et Stanley Sadie.



Le compositeur est très souvent un voyageur. Artisan jusqu'au XIXe siècle, artiste après cela, il voyage pour changer de protecteur ou parce qu'il est aussi instrumentiste ou chef d'orchestre. Comme il voyage, il a donc un lieu où il se pose. Le premier d'entre eux, souvent le lieu même de sa naissance, il ne le choisit pas mais pourtant il peut, sur une longue durée même, influencer son écriture. Puis le compositeur grandit, achève sa formation dans la grande ville voisine ou la capitale de son pays ou encore est contraint à l'exil. Le voilà qui déménage et qui aménage son lieu de travail. Qui un galetas miteux, qui une hutte au bord d'un lac norvégien, qui dans une vaste résidence au milieu de ses terres ou dans une cossue maison en ville ...

Puis à sa mort, ses admirateurs ou sa famille gardent diverses choses qui lui ont appartenues et qui viennent alimenter des musées (eux même fruits de vœux testamentaires ou d'initiatives municipales) qui peuvent intégrer un lieu de vie du compositeur ou un lieu peu éloigné (si les destructions n'ont pas épargné l'habitation par exemple). Et après, il reste à rendre les lieux accessibles ...

Ce sont ces deux types de lieux, maisons et musées, combinés ou non, qui sont le sujet de ce vaste guide couvrant toute l'Europe (sauf de rares pays comme l'Albanie). A chaque fois, il est fait l'histoire du lieu, avec force photographies. Les compositeurs ne bénéficient pas à proprement parler de biographies mais de nombreux éléments permettent cependant de se faire une idée de leur vie. Chronologiquement, si bien sûr les XIXe et XXe siècles sont les plus représentés, on part de Guido d'Arezzo (l'inventeur des notes au début du XIe siècle qui a un musée à Talla près d'Arezzo) et Hildegarde von Bingen (la mystique du XIIe siècle) aux compositeurs principaux des Beatles, Paul McCartney et John Lennon qui avaient leurs maisons à Liverpool comme chacun sait (au tout début de leur carrière s'entend). Bien sûr, il est peu de choses sur Guido comparativement aux monstres que sont les Mozart père et fils et L. van Beethoven dont les nombreux

voyages et la gloire de son vivant ont amené à la conservation de nombreuses habitations et à la pose de quantités de plaques commémoratives (qui concurrencent dit-on en nombre celles des lieux de repos d'Elizabeth Ière en Angleterre).

Le guide s'intéresse aussi dans ses 400 pages à des compositeurs moins connus, comme Enesco, Berg, Golovanov, Osterc ou Grétry, mais qui gagnent à être connus des apprentis mélomanes. Le tout est accompagné d'une introduction générale sur le sujet mais aussi de cartes. A la fin de chaque notice, on trouve des coordonnées complètes et même les horaires d'ouvertures (dont on sait la grande plasticité dans certains pays).

Ecrit par deux musicologues très engagés dans la conservation (et en premier lieu la maison de Händel à Londres), ce guide est un très bon point de départ et une mine d'informations pour ceux qui, en Europe centrale par exemple où la densité de lieux commémoratifs est très grande, veulent sortir des itinéraires trop touristiques pour voir quel environnement, champêtre comme citadin, a conduit à la création de tant d'œuvres de l'esprit qui aujourd'hui encore irriguent la culture européenne et mondiale.

(une petite connaissance biographique des compositeurs est appréciable mais on ne peut pas connaître toutes les entrées ... 6,5/7)

par [spurinna](#) @ 14.07.11 - 02:33:33

<http://casalibri.blog.fr/2011/07/14/calling-on-the-composer-11477832/>

De l'arbre au labyrinthe

Recueil d'articles sur la philosophie, l'histoire de la philosophie et la sémiotique de Umberto Eco.

Le Nom de la Rose, le Pendule de Foucauld, voilà pourquoi est célèbre U. Eco. Ces romans, aux qualités reconnues ont été pensé comme des supports pour un enseignement et à ce titre cherchent à illustrer les thèses que l'auteur a pu dégager de ses recherches depuis les années 60. C'est de recherche qu'il est ici question avec divers articles retravaillés pour le format et traitant de philosophie, d'histoire de la philosophie et de sémiotique. Cette dernière est l'étude du signe, c'est-à-dire quelque chose de sensible qui sert à faire venir à l'esprit quelque chose de différent, selon la définition qu'en fait Saint Augustin (p. 323).

Le médiéviste qu'est U. Eco laisse bien sûr une grande place à sa période favorite mais ne dédaigne pas pour autant livrer ici quelques réflexions sur ses autres sujets d'intérêt en dix-huit chapitres et 630 pages de texte. On passe ainsi de la question du dictionnaire et de l'encyclopédie ou comment classer, pour aller visiter la compréhension d'Aristote au Moyen-Âge, les métaphores ou encore comment étaient considérés les langages des animaux au Moyen-Âge. Un chapitre est consacré aux langues parfaites et/ou d'origine. U. Eco parle ensuite de la falsification et comment a évolué la notion d'authenticité au cours de l'époque médiévale. Dans plusieurs articles, notre sémioticien bolonais s'intéresse à Béatus de Liebana, Dante, Lulle et sa machine à syllogismes (quasi informatique et « plus sûre que la logique », p.442), Pic de la Mirandole, Kant (avec son rapport à l'ornithorynque), Peirce, Croce et Manzoni (à partir de son Promessi Sposi) soit pour en déterminer leurs rapports aux signes, soit pour mettre en lumière les échanges d'idées entre courants et auteurs. Le livre finit sur un plaidoyer pro domo parfois très acerbe qui a pour but d'expliquer le concept de « pensée faible » mais qui est aussi d'un grand intérêt dans sa discussion du rapport entre le monde matériel et celui des idées.

Il est assez étonnant qu'une maison comme Grasset publie un tel livre, qui est très éloigné de la production romanesque de U. Eco et surtout qui demande une concentration très forte lors de la lecture. Alors oui c'est très bien écrit, souvent humoristique, et plus encore les conclusions des articles (p. 346 par exemple). Mais il est des passages incompréhensibles pour le lecteur peu au fait des choses de la sémiotique comme c'est le cas au début du neuvième chapitre. On est presque contraint de passer lesdits passages, tant les concepts s'enchaînent à grande vitesse. Comme en plus ces mêmes concepts sont souvent exprimés par un seul mot et puis le lecteur est confronté à un problème d'une autre nature qui peut être assez handicapante : les passages en latin ne sont pas traduits et il faut un niveau en latin médiéval conséquent pour se repérer dans des citations parfois longues (même si en p. 156 on a l'heur de retrouver les paroles d'un morceau du groupe électronique allemand QNTAL).

Cependant, s'il est des difficultés passagères, elles sont en nombre moins important que les apports. U. Eco est lumineux sur la question monde matériel/monde des idées du dernier chapitre mais c'est aussi le cas du chapitre sur la falsification et ses aspects théoriques (à partir de la page 253) ou encore du chapitre sur les langues parfaites. L'apport que peut faire ce livre au lecteur curieux est donc considérable, le tout accompagné de flamboyances ou encore de violences contre des détracteurs (p. 337). Le plaisir d'écrire de U. Eco est très palpable même si ce sont des articles scientifiques et on sent bien qu'il aime à éclairer un chemin tout en n'y allant pas (p. 328).

Il est quelques imperfections, de formes comme de fond se cachent dans ce texte fort dense. Il est quelques choix de traduction contestables qui ne sont pas du fait de l'auteur (p. 261 par exemple avec Ludovic pour Louis) mais il est des choses imputables aussi à U. Eco. Il développe sur le commerce maritime antique sans connaître ses particularités (p. 88) ou qualifie Alexandre le Grand de condottiere. Si c'est minime sur Alexandre, cela amoindrit de beaucoup le passage sur les pirates comme fournisseurs.

Mais qu'est-ce que tout cela face à l'immense stimulation intellectuelle qu'est ce livre ?

(l anecdote sur le député texan qui affirme à la fin du XIXe siècle que comme l anglais a suffit à Jésus, il n est donc pas besoin d apprendre des langues étrangères est tellement savoureuse 7,5/8)

par spurinna @ 27.07.11 - 08:57:53

<http://casalibri.blog.fr/2011/07/27/de-l-arbre-au-labyrinthe-11552161/>

La guerre de l'ombre des Français en Afghanistan

1979-2011

Essai historique de Jean-Christophe Notin.

L'Afghanistan est un pays souvent affublé d'épithètes surdimensionnées, comme par exemple celui de « cimetière des empires ». Outre les empires, l'Afghanistan attire aussi d'autres pays. L'Allemagne est ainsi en contact très suivi avec ce pays depuis les années 20 et dont elle forme la police sous la monarchie. La France quant à elle y a moins d'antériorité, puisque ce pays ne fait ni partie de son ancien empire colonial ni de ses priorités stratégiques dans les années 70 (mais tout en ayant ouvert un lycée français Estiqlal en 1922 et une école pour filles en 1921 qui devient le lycée Malalai en 1942).

Tout ceci change avec l'intervention soviétique en 1979, qui a pour but de venir en aide à un régime communiste en difficulté à cause de la guerre civile dont les racines sont la société tribale et multiethnique elle-même mais plus récemment le renversement du roi Mohammad Zahir Shah en 1973. Les récits et les images de populations manquant de tout font naître chez des particuliers français la volonté d'aider ce pays. Rassemblés en associations, avec peu d'expérience si ce n'est les catastrophes africaines récentes comme le Biafra, ces particuliers, professions de santé ou aventuriers amoureux du pays, vont investir le pays avec des moyens réduits et une exposition médiatique faible.

Mais cette couverture médiatique change, de même que les ONG se professionnalisent, agissent dans un nombre croissant de provinces et nouent des contacts avec les chefs : Kaboul est cependant évitée, pour ne pas aider les Soviétiques. De plus, elles s'afghanisent en employant des gens du cru et en en formant d'autres. Cette présence française conduit au maintien sur place d'une représentation diplomatique au travers d'un charge d'affaires, charge justement d'assister les humanitaires ou les journalistes qui auraient des problèmes sans pour autant reconnaître le régime (il y a déjà des enlèvements dans les années 80).

Des envoyés officieux font suite aux humanitaires. Ces agents des services n'ont au début qu'une antenne auprès des Pakistanais à Islamabad avant de se rapprocher à Peshawar, puis en Afghanistan même, à Kaboul comme auprès du plus célèbre des moudjahidin (du moins pour le grand public français), Ahmad Shah Massoud. De là, les agents des services secrets pourront être aux premières loges des actions des services étrangers (pakistanaïes et américains bien sûr, mais aussi indiens, saoudiens, chinois, allemands, ...) en Afghanistan, des volontaires arabes salafistes et djihadistes, mais aussi de l'émergence des Talibans, ces élèves de madrasas et créatures des services pakistanaïes qui phagocytent bien vite leurs maîtres.

La dernière catégorie de français à venir en Afghanistan entre 1979 et 2011 sont les militaires. Ils sont présents au travers des forces spéciales dès octobre 2001 et leur nombre ne cesse d'augmenter, faisant participer toutes les armées à l'effort, alors que la guerre civile reprend de la vigueur après 2003. Cette présence armée, qui était destinée à être très courte et facilement retirable se transforme en des opérations plus ambitieuses par la force des choses, mais qui sont aussi sources de pertes. C'est avec ces pertes et les enlèvements que l'Afghanistan revient au premier plan des préoccupations en France.

En plus de 830 pages de texte, J.-C. Notin fait un remarquable travail. Non seulement il consulte les archives mais en plus il a mené autour de 250 entretiens, souvent avec des sources anonymées puisque membres de la DGSE. Cette masse documentaire, que l'on retrouve bien entendu dans la bibliographie, est bien mise en valeur dans 17 chapitres, qui sont autant chronologiquement que thématiquement agencés.

Le tout est très bien écrit, avec des jugements balancés et apportant très souvent plusieurs points de vue, même si l'auteur laisse parfois percer son avis (sur l'embuscade d'Ouzbine p. 804-805 ou sur les différences entre l'Afghanistan et l'Algérie p. 809 par exemple). Plusieurs cartes parsèment le livre, ce qui renforce la compréhension.

Quelques passages cependant pourraient être plus sourcés (par exemple la Kapisa, p. 812), surtout que certains épisodes ne sont pas du domaine du secret. Il n'y a que la conclusion que l'on peut trouver un ton en dessous, à la limite du robinet d'eau tiède et l'on peut avoir quelques reproches à faire aux translittérations à l'américaine (Korichkin devrait être écrit Korichkine p. 216). Par moment certaines explications ou rappels pourraient être faits, puisque l'on ne se souvient pas forcément de tel ou tel acronyme après 300 pages.

Il est aussi quelques approximations historiques, comme par exemple sur le fait que les Perses ont été expulsés d'Afghanistan (p. 609 et p. 813, c'est Alexandre qui s'en charge en conquérant le pays même s'il garde le satrape) ou l'évocation d'un conflit cypro-grec (p. 423, au Ve siècle av. J.-C. peut être, et encore). On lit aussi une erreur classique, qui est celle d'appeler seconde guerre du Golfe l'invasion étatsunienne de l'Irak, alors que c'est déjà la troisième (p. 814). Par contre, les approximations géographiques sont rares (le Sahara au centre de l'Afrique, p. 788).

Un très bon livre, quasi un manuel, sur l'Afghanistan et les Français. Et comme c'est un sujet d'actualité, on peut s'attendre à des éditions réactualisées dans peu de temps. Les forces spéciales qui n'étaient pas sensées être en Afghanistan (p. 790) y étaient quand même

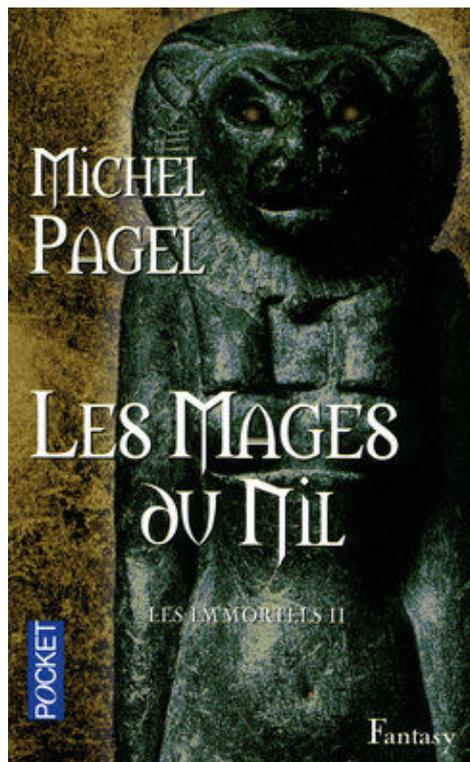
(et avec pleins de morceaux entiers de révélations à l'intérieur 8,5)

par [spurinna](#) @ 05.08.11 - 09:17:30

<http://casalibri.blog.fr/2011/08/05/la-guerre-de-l-ombre-des-francais-en-afghanistan-11611900/>

Les Immortels II, Les Mages du Nil

Roman fantastique de Michel Pagel.



Comme promis, après la Mésopotamie, l'Égypte, à la fin du III^e millénaire avant notre ère. On retrouve les mêmes protagonistes qu'à la fin du premier volume : les deux frères ennemis et immortels Alad et Eneresh, la princesse Ershemma, le garde du corps Gurunkash, la jeune Nadua, Pirig le soldat et Asilmyne la fille des bois. Eneresh et Ershemma ont dû fuir Sumer devant la victoire inattendue des Akkadiens et partent chercher assistance au royaume d'Égypte en traversant la péninsule arabique. Mais s'ils étaient à la manœuvre à Uruk, Eneresh et Ershemma arrivent dans un panier de crabes en pleine effervescence.

En effet, la VI^e dynastie des souverains d'Égypte n'est pas au mieux de sa forme. Merenrê I^{er} est mort il y a peu et son fils Meremrê II lui a succédé. Mais c'est un souverain très faible, qui doit faire face au pouvoir grandissant des gouverneurs, seulement appuyé par son vizir Amenmosé. Au premier rang des possibles usurpateurs figure Sahoumaât, le gouverneur de Boubastis, le frère de sa femme, l'effacée Nitocris. Chacun joue sa partie. Mais le panier ne saurait être complet sans la secte des hommes-chats, des dévots violents de la déesse Bastet, dont le sanctuaire principal se trouve justement à Boubastis et qui semblent aussi avoir un agenda.

Eneresh et Ershemma, accompagnés par Gurunkash, prennent contact avec le roi, tandis que Alad, Pirig, Asilmyne et Nadua continuent de pister les fuyards, guettant l'occasion de mettre fin à la chasse. Mais eux aussi finissent par tremper dans la politique égyptienne, au moment où montent les eaux du Nil et que les pièces de senet vont bouger. A ce moment là, les deux mages vont se rencontrer à nouveau. Mais sont-ils les seuls immortels à courir la terre d'Égypte ? Les non-humains, quels qu'ils soient, auront-ils leur mot à dire dans cette confrontation ?

Comme on ne change pas une équipe, gagnante ou du moins qui essaie, on retrouve dans le désert oriental notre groupe de bras cassés, ce qui a l'avantage néanmoins de ne pas avoir des surhommes en guise de héros. Le groupe des « méchants » est moins affecté par les faiblesses, du moins initialement. Est-ce pour cela que le redémarrage est bien poussif (jusqu'aux alentours de la p. 40) ? L'aspect politique est correctement rendu, avec de nouveau un bel effort de l'auteur en ce qui concerne l'insertion de son récit dans la période qu'il a

choisi (que des avancées scientifiques récentes, sur lesquelles M. Pagel semble s'appuyer, ont rendu encore plus claire, notamment sur le rôle de Nitocris).

Il reste quelques facilités scénaristiques, dont certaines sont dues à la volonté de l'auteur de titiller le lecteur mais qui, faute d'un curseur mal placé lui font découvrir la suite. On peut aussi regretter un léger moment de délayage vers les deux tiers du livre. Le style reste rapide, faiblement descriptif, facile à lire, narré du point de vue des personnages et très cru (il ne faut pas être hémato-phobique entre autres choses). On continue d'épaissir les personnages et de complexifier leurs relations (voir faire s'énerver le lecteur devant leurs choix aberrants). M. Pagel se permet même une petite allusion à Highlander (p. 97) en guise de bonbon.

La thématique Nature/Culture subsiste de manière sous-jacente, sans que l'on observe de renversement, mais plus une sorte de « résolution » à la fin du roman.

On est donc dans la lignée du premier tome, avec un format identique, autour de 370 pages en version poche.

La fin laisse ouverte la possibilité d'une suite, avec la même césure qu'au moment du don d'immortalité dans le premier tome. La corde n'est pas si mal tressée, mais il faudrait faire attention à ne pas trop tirer dessus tout de même.

(faudrait pas nous faire un remake du Champion Eternel mais que de violence, moins dans ce tome le fait de l'Etat que de particuliers 7)

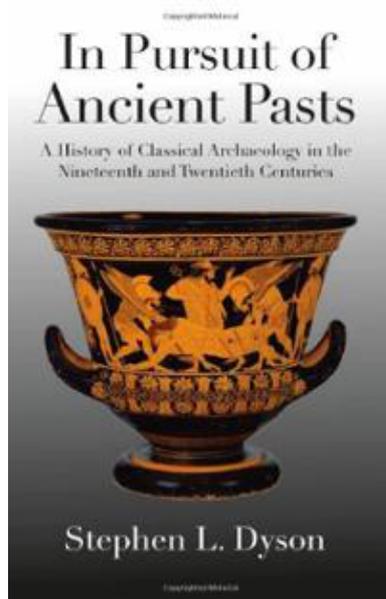
par spurinna @ 09.08.11 - 14:16:29

<http://casalibri.blog.fr/2011/08/09/les-immortels-ii-les-mages-du-nil-11637278/>

In Pursuit of Ancient Pasts

A History of Classical Archaeology in the Nineteenth and Twentieth Centuries

Essai historiographique de Stephen L. Dyson.



L'étude de l'Antiquité n'a pas démarré au XIXe siècle, loin de là. Dès la fin de l'Antiquité, on s'intéresse à l'Antiquité ! Mais c'est une étude avant tout philologique, centrée sur des textes transmis par la tradition, qui sont de plus en plus questionnés, jusqu'à arriver à la remise en question même du texte. Mais l'intérêt pour la matérialité antique vient plus tard. On s'intéresse d'abord aux objets nobles, comme la statuaire et les pierres précieuses taillées, à partir de la fin du Moyen-Âge. Puis le champ de l'étude s'élargit, surtout au XVIIIe siècle, avec la prise en compte des produits des premières « fouilles », ou plutôt mines d'artefacts, à Pompéi ou en Toscane.

L'Archéologie naît alors, avec pour but l'étude scientifique des objets du passé, et en premier lieu celui du passé gréco-romain qui est à la fois le plus accessible aux Européens et le plus proche culturellement. C'est l'époque des fondateurs de la discipline : A. Kircher auprès du Pape à Rome, J. Winckelmann à Dresde et Rome, ou encore le comte A.C.P. de Caylus qui a en charge le Cabinet du roi à Paris. C'est à ce moment là qu'intervient le livre de S. Dyson, quand l'archéologie sort de l'ère des collectionneurs privés pour entrer dans celle des musées (c'est-à-dire l'ère des nationalismes, le XIXe siècle de 1789 à 1914), sous l'impulsion première du Musée Napoléon et du British Museum.

Comme on peut légitimement s'y attendre, S. Dyson, une figure d'importance dans l'organisation archéologique étatsunienne (il a fait ses études à Oxford et Yale et qu'en plus d'enseigner à Buffalo, il est président de l'Archaeological Institute of America), a ordonné son ouvrage selon une progression chronologique. Après un petit rappel sur la période moderne dans un premier chapitre intitulé avec malice « Protohistoire de l'archéologie classique », l'auteur continue avec la fondation de l'archéologie classique avant dans un troisième temps de décrire les changements qu'ont apporté l'indépendance grecque et son ouverture aux savants. S. Dyson passe ensuite à la description du paysage archéologique classique avant 1914 avec ses traditions nationales et l'implication grandissante des Etats, parallèle à la montée en puissance des grands musées en Europe comme aux Etats-Unis. La rareté de la femme archéologue est évoquée.

Le sixième chapitre est quant à lui consacré aux idéologies qui traversent l'archéologie classique dans l'Entre-deux-guerres, entre racisme, totalitarismes et colonialismes. Enfin, un dernier chapitre, peut-être un brin trop court, traite de l'après 1945, avec les courants structuralistes, marxistes, la poursuite de la carrières d'archéologues engagés dans les régimes vaincus, la question du marché illégal des antiquités (p. 224-228

plus spécifiquement et voir aussi ici) et la professionnalisation grandissante des archéologues. La conclusion porte un regard peu joyeux mais sans doute lucide sur l'état de l'archéologie classique aux Etats-Unis.

A travers une définition large de l'archéologie classique qui englobe non seulement la Grèce et l'Italie mais aussi les archéologies dites provinciales et, comme de juste, l'étruscologie, S. Dyson fait un très beau tableau de deux siècles d'archéologie classique, sans tomber dans le piège de la pédanterie et dans un récit très bien articulé et très plaisant à lire. Que de chemin parcouru entre l'esthétisme élitiste et volontiers excluant de J. Winckelmann (on ne retient ici que les travers qui seront dénoncés par ses successeurs et pas ses immenses apports) et les lectures colonialistes de l'archéologie libyenne sous Mussolini ou encore entre l'interdiction des fouilles étrangères en Italie après le Risorgimento et l'organisation des fouilles d'urgence par l'UNESCO à Carthage ! Le discours, d'environ 250 pages, est de plus agrémenté de nombreuses illustrations qui ont la bonne idée d'être peu reproduites ailleurs. Est à noter de plus un fort intérêt de l'auteur pour les femmes archéologues (un sujet plus largement abordé dans un livre précédent du même auteur, comme c'est aussi le cas pour le rapport entre archéologie et idéologie), même si les travaux d'Agatha Christie ne sont pas mentionnés (voir ici). De manière plus succincte mais à plusieurs reprises et de manière éclairante, S. Dyson fait des points méthodologiques qui ne sont pas sans intérêt, comme par exemple p. 167 sur la place de la peinture sur céramique et son utilisation en regard de la peinture antique.

Dans ce sujet, comme pour beaucoup d'autres, ce livre apporte beaucoup. Qui avait fait le lien entre la glyptothèque Ny Carlsberg et la brasserie du même nom (p. 149) ? Qui sait que plus de 1000 peintres de vases différents ont été identifiés (p. 166, dont beaucoup par J. Beazley) ? On voit aussi passer une tripotée de grands noms, de ceux qui bercent (ou horripilent) les étudiants durant leurs études, et dont certains ont du faire profil bas après 1945 (l'étruscologue O. von Vacano avait la carte du NSDAP et pas que pour garder son poste, p. 210) et on apprend encore que c'est la reconnaissance aérienne militaire de la Seconde Guerre Mondiale et le manque d'argent qui a lancé la tradition britannique de l'archéologie du territoire en Italie (p. 233).

Seule réserve pour un livre aussi plaisant, les petits pays européens ne sont quasiment pas abordés, voir pas abordés du tout. La Belgique a pourtant aussi produit des antiquisants, tout comme le Danemark, même si l'Autriche est sur la photo et le cas de l'URSS évoqué. L'auteur a aussi un problème récurrent avec les noms propres, surtout allemands (la Sprey coule-t-elle vraiment à Berlin ? p. 145), tout comme avec les usages du nom noble dans cette même langue (avec Humboldt, p. 53). En définitive, peu de choses, surtout que l'auteur, à la différence de nombreux autres, ne se trompe pas dans les nombreux statuts au sein de l'Empire colonial français. .

Avec cet ouvrage, évidemment plus apprécié avec des connaissances archéologiques mais sans pour autant être difficile d'accès, on touche du doigt l'historiographie dans les deux sens du terme. A la fois c'est un essai historiographique mais c'est aussi un thermomètre, avec son regard sur la question du genre et sa volonté de porter un regard plus critique sur les grandes figures de l'archéologie (ce qui, historiographiquement justement, peut se discuter).

(si l'archéologie subaquatique sort des artefacts de l'eau, Lord Hamilton a réussi lui à en remettre quand le navire qui transportait une partie de sa collection a coulé en 1798 8)

par spurinna @ 17.08.11 - 15:25:12

<http://casalibri.blog.fr/2011/08/17/in-pursuit-of-ancient-pasts-11683468/>

Rétroaction pour l'article "In Pursuit of Ancient Pasts"



[manowarfr](#) [Membre]

17.08.11 @ 23:10

Intéressante auto-critique sur l'archéologie sans doutes. Mais pour ma part je suis trop peu connaisseur pour en être arrivé là. Il faut sans doutes déjà bien connaître le sujet pour apprécier ce livre...

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

18.08.11 @ 08:28

Je pense que l'on peut apprécier ce livre à plusieurs niveaux. Comme une histoire intéressante d'une discipline ou plus profondément comme un bref cours d'historiographie sur une spécialité dans cette discipline. Mais il n'y a pas de blagues pour initiés ou des choses de ce genre là, et l'auteur pense aussi à ceux qui n'ont pas fait cela toute leur vie.

Après, je ne pense pas que l'on puisse parler d'autocritique non plus. Pas de flagellation, juste l'envie pour l'auteur de montrer que, comme dans d'autres domaines, l'épuration d'après 1945 a été limitée, voir arbitraire.



Après Dune I, Les Chasseurs de Dune

Roman de science-fiction de Brian Herbert et Kevin J. Anderson.

La saga Dune continue, avec toujours les mêmes comparses aux manettes, le fils du maître et l'auteur de romans dans l'univers de Star Wars. Mais après avoir voulu faire connaître en deux étapes ce qui se passait avant Dune I (l'arrivée des Atréides sur Dune, la seule planète productrice de l'Épice qui permet voyage intersidéral et prescience et qui est un piège tendu par les ennemis de cette Maison au sein de l'Empire), les voici qui ont pour ambition de terminer le cycle initial, celui que Frank Herbert n'avait pu achever pour cause de maladie puis de décès. Après donc L'Avant Dune et la Genèse de Dune ([ici](#), [ici](#) et [ici](#)), c'est donc Après Dune qui se présente aux yeux méfiants du lecteur (mais aussi du fan, il faut bien le dire). Les auteurs, qui se sont basés sur les notes de F. Herbert pour écrire ce « Dune VI », continuent leurs collaborations dont eux-mêmes disent qu'elle était le but initial mais aussi ultime de leur travail commun avec une parution française en deux tomes dont voici le premier intitulé Les Chasseurs de Dune (titre par ailleurs trompeur mais qui doit faire raccord avec les précédents livres).

L'intrigue démarre immédiatement à la suite de La Maison des Mères, dont on avait bien vu la conclusion un peu bâclée (plusieurs rappels sont faits, ce qui aide pas mal si la lecture de ce tome remonte un peu). Presque cinq mille ans après la mort de l'Empereur-Dieu, qui avait réussi à être la symbiose entre un ver des sables et un humain, et après la Dispersion qui avait fait éclater les cadres de l'Empire pour disséminer l'humanité dans tout l'Univers, un Ennemi d'Ailleurs pousse devant soit les Honorées Matriarches. Seule puissance encore stable dans l'Empire, le Bene Gesserit, cette ancienne institution elle aussi dominée par des femmes, se dresse contre les envahisseuses ultra-violentes mais ne peut empêcher la vitrification de Dune, parmi d'autres planètes. Quelques rares vers des sables sont sauvés, pour être transplantés ailleurs. Finalement, le Bene Gesserit réussit à fusionner avec les Matriarches après une terrible bataille en un Ordre Nouveau. Mais cette fusion crée des scissions dans les deux anciens camps. Des gholas, ces répliques créées à partir de cellules d'êtres humains et qui peuvent retrouver les souvenirs de leur ancienne vie, quittent ainsi l'Ordre Nouveau avec des Bene Gesserit dissidentes dont la chef de file Sheeana, native de Dune, commande aux vers des sables. Ces gholas ne sont pas exactement n'importe qui. Il y a là Duncan Idaho, qui a servi les Atréides de diverses manières pendant plus de 3000 ans, et Miles Teg, un Atréides lui aussi et général du Bene Gesserit.

Dans Ithaque, le gigantesque vaisseau indétectable qui transporte les fuyards, figure aussi au rôle des passagers Scytale, le dernier Maître vivant du Bene Tleilax, experts en génétique, des créatures humano-félines, des réfugiés juifs et des vers des sables dans la gigantesque soute remplie de sable. Les fuyards ont la possibilité de se faire aider de héros du passé, mais cette possibilité est aussi envisagée par les autres forces en présence comme les Danseurs-Visages, anciens esclaves du Bene Tleilax, ou les Honorées Matriarches restantes. Un couple de mystérieux vieux cherche à capturer Ithaque à l'aide d'un formidable filet aussi d'Ailleurs, l'Ennemi qui a provoqué la fuite folle des Matriarches fourbit ses armes à effet de masse

Bien bien bien bien bien Nous revoici donc avec nos deux joyeux drilles et bien malheureusement on se demande très vite (et comme à chaque fois) ce qu'aurait fait Frank Herbert avec son propre matériel et subséquemment quelle est la part des deux auteurs. Bon tout n'est pas non plus de leur faute, surtout que F. Herbert n'a pas toujours été hyper cohérent (pour cela, les auteurs sont dans la même veine en décrivant un Baron Harkonnen gras quand il est jeune p. 405 ou encore avec la planète Ix). L'éditeur a laissé passer certaines choses aussi, avec des erreurs de nom p. 54, du remplissage (p. 69) ou de la bidouille scénaristique. Mais où donc est passé le mysticisme dunien ?

Cependant, ce qui est le plus frappant dans ce volume, ce sont les constantes références à la Terre, qui pourtant a été vitrifiée plus de 15 000 ans auparavant. Et souvent cela arrive comme un parpaing dans la soupe, comme à la p.77 ou avec des livres d'art du XXe siècle qui n'auraient pas disparues (p. 255-256 et la

citation d Homère p. 629, suivie d un vide abyssal sur deux pages p.631-632). Et que dire des Walkyries, ce criant manque d imagination (p. 270). In fine, cela affecte la crédibilité du monde, même s il faut admettre que le coup de la peluche ver des sables était sympa (p. 299).

Du monde de des Chasseurs de Dune parlons en. Par rapport au tout premier volume de la série, on observe un renversement : d un monde figé qui craint l arrivée d un surhomme (qui a eu raison de le craindre) on est ici dans un monde mouvant mais où les personnages ayant des capacités spéciales sont en nette augmentation. Enfin mouvant Pas toujours. Après 15 000 ans ce sont toujours exactement les mêmes planètes qui sont productrices de technologie, avec une technologie statique. La génétique a pris un tournant très stalinien avec des gènes qui font tout (une haine sur 15 000 ans aussi). Tout ceci a pour but de mettre en place une eschatologie, avec une bataille finale appelée Kralizec, où là encore on ne peut que spéculer sur les intentions de F. Herbert.

Le style reste identique aux autres productions du duo Herbert-Anderson, avec une part prépondérante accordée à l action. Pour rendre l impression de tourment et de fuite, les chapitres sont courts et font alterner les scènes. A cette écriture efficace et aisée (passé le désert des Tartares du début dans le vaisseau Ithaque), on peut ajouter des surprises pas déplaisantes (p. 514-515 par exemple) même s il est vrai que certains rebondissements sont trop annoncés. Les exergues en tête de chapitres ne sont pas toutes d une immense qualité, mais peut être que sur ce point la nostalgie herbertienne m aveugle.

Il nous faut maintenant nous atteler au second volume de cette partie finale qui fait comme celui-ci plus de 650 pages. Qui sait qu elles sont les surprises que nous réserve la famille des Atréides et la plume d Herbert et Anderson !

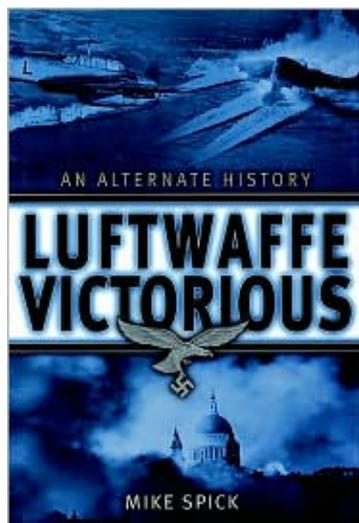
(c est quand même la foire aux gholas dans ce roman 6,5/7)

par spurinna @ 24.08.11 - 10:13:30

<http://casalibri.blog.fr/2011/08/24/apres-dune-i-les-chasseurs-de-dune-11719209/>

Luftwaffe Victorious

Essai d'histoire contrafactuelle de la Seconde Guerre Mondiale de Mike Spick.



« *La supériorité aérienne ultime, c'est un tank sur une piste de décollage.* »
p. 246

Ne dit-on pas qu'avec des « si » on pourrait mettre Paris en bouteille ? Avec M. Spick on a encore plus d'ambition puisque l'auteur tente de faire rentrer dans une bouteille une très grande partie du théâtre européen de la Seconde Guerre Mondiale. Oh il est loin d'être le seul à s'adonner à ce genre d'occupations, mais il bénéficie d'une sorte d'antériorité, puisque cet ouvrage a été publié en 2005 (avec un titre très proche de la série de Peter Tsouras sur les victoires du Japon, du III^e Reich et des Sudistes, mais pas chez le même éditeur et au moins un an plus tard).

M. Spick part d'un postulat simple : Hermann Goering, pour le prestige, participe en juin 1940 à un raid de bombardement sur Londres à bord d'un des bombardier. Mais malgré les mesures de protection, l'avion est touché et s'abîme en mer au retour. Le commandant en chef de la Luftwaffe meurt et son corps n'est pas retrouvé. Comme son corps n'est pas retrouvé et que les Anglais ne clament pas l'avoir comme prisonnier, Hitler se rend à l'évidence et procède à son remplacement à la tête de l'armée de l'air allemande. Lui succèdent alors différents généraux jusqu'en 1945, quand prend fin le scénario de Mike Spick. Entre-temps, des choix différents, moins liés aux souvenirs de la Première Guerre Mondiale et plus avec une vision technique, changent le cours de la guerre aérienne et modifient donc un peu le cours des opérations tout court. Comme un bombardier stratégique est développé, il permet d'attaquer les convois dans l'Atlantique (dans la réalité, le général Wever, le promoteur de ce type d'avion, étant mort en 1936, ce projet n'a jamais dépassé le stade du prototype) comme l'auteur se plaît aussi à imaginer une collaboration plus suivie entre la Kriegsmarine et la Luftwaffe. En changeant le haut commandement à partir de 1936 et plus radicalement encore en 1940, M. Spick dessine un autre conflit mondial tout en gardant des déterminants forts par ailleurs. Un conflit avec plus d'avions à réaction par exemple, avec une défense aérienne plus efficace et des généraux qui refusent le pont aérien pour Stalingrad et ainsi font se désengager Paulus pour ainsi conserver les champs pétrolifères du Caucase. Bref, on s'éloigne à grande vitesse de la réalité en quatre années.

En 250 pages, M. Spick, un anglais auteur d'une trentaine de livres sur l'aviation militaire, livre ici des réflexions sur une histoire alternative dont il connaît lui-même les limites, puisque c'est l'objet de sa préface mais aussi de sa conclusion, (où il explicite plus avant ses choix alors que les notes servent souvent à montrer le décalage avec la réalité). Puis, à travers de courts chapitres, l'auteur explore plusieurs voies de divergences possibles en essayant de déterminer les conséquences, parfois en minimisant par choix les réactions alliées. Le

prologue est ainsi consacré à la mort de H. Göring, puis il décrit sa vision de la course à la guerre, l'état de la Luftwaffe en 1939, les premiers mois de la guerre, le Blitz, la collaboration avions/sous-marins dans l'Atlantique, les avions à réaction, les groupes aéronavals, le front Est et la défense aérienne de nuit. Après ces longs prémisses, et toujours dans des chapitres peu longs, l'auteur se concentre sur les années 1942 et 1943 avant, dans son scénario toujours, de se poser la question d'une négociation allemande avant le printemps 1944. La question des armes miracles, la fin du scénario (dont on peut discuter la pertinence stratégique par ailleurs) et les explications des choix chapitre par chapitre concluent avec une bibliographie cet ouvrage (avec certains titres inventés pour l'occasion).

Avec un style pas toujours avare de piques acérées (contre G. Douhet le théoricien italien de l'aviation stratégique p. 24, plus facilement contre Mein Kampf en lui déniait la qualité de livre p. 24 ou les connaissances techniques de Göring comparées à celle d'une plante verte p. 60), il faut dire que ce livre se lit bien aisément. L'auteur est non seulement conscient de ses choix mais aussi de l'interdépendance des milieux (p. 13) mais on peut trouver aussi que le prédicat premier de l'auteur, qui est que quelqu'un eut pu s'opposer à Hitler (ici en remplaçant Göring), invalide tout son ouvrage par son très très peu de vraisemblance (on a tout de même très vite affaire avec la Gestapo dans ces années-là, pour un rien). A partir de ce moment on peut faire le choix de tout arrêter, mais ce serait se priver de questions tout de même intéressantes.

Le second reproche que l'on pourrait faire, mais qui quelque part sert la facilité de lecture et l'immersion dans le livre, c'est la difficulté pour le lecteur de séparer la fiction de la réalité. Il faut alors se référer aux notes, ce qui n'est pas forcément le plus facile, surtout si l'on ne connaît rien aux événements. De ce fait, le livre se coupe de la frange du lectorat la moins spécialiste du conflit et pourrait involontairement conduire à des incompréhensions majeures. Les mêmes incompréhensions dont pourrait être victime le lecteur pressé

Par contre l'auteur connaît son sujet, et à fond. De plus, il agrmente son récit de photos, de cartes explicatives et de données techniques. On est bien en peine de trouver des erreurs (aller, il y a bien ce problème avec la frontière polonaise mal placée dans la carte de la p. 226) tant les données de base sont maîtrisées. Il faut dire que le côté alternatif donne pas mal de libertés, ce qui amoindrit la prise aux critiques scientifiques *de facto*.

La lecture achevée, on ressort avec certes encore des questions sur la conduite de la guerre aérienne, tant alliée que du côté des forces de l'Axe, mais aussi avec pas mal de réponses. Objectif rempli donc pour ce livre, qui allie plaisir de la lecture questionnements pertinents. Néanmoins, il est très conseillé d'avoir de bonnes bases historiques sur ce conflit, au risque de beaucoup moins apprécier la lecture.

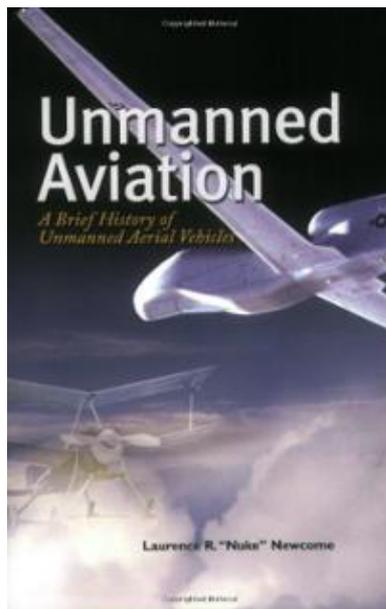
(ah les fameux porte-avions allemands qui n'ont même pas vus l'année 1943 dans le chantier naval 8)

par [spurinna](#) @ 29.08.11 - 15:32:04

<http://casalibri.blog.fr/2011/08/29/luftwaffe-victorious-11744746/>

Unmanned Aviation

A Brief History of Unmanned Aerial Vehicles.
Essai historique sur les drones de Laurence R. Newcome.



Les drones ont acquis une présence médiatique avec les guerres d'Irak et d'Afghanistan qu'ils n'avaient pas lors des opérations au-dessus du Kosovo en 1999. De temps à autres, un drone parvient à neutraliser un terroriste dans une voiture ou chez lui (au Pakistan en Afghanistan ou ailleurs) grâce à l'emport de missiles et à une longue permanence en vol qui permet d'agir au moment voulu. Pourtant, ces engins volants sans pilote à bord (UAV selon l'acronyme anglais, drones en français) qui évoluent sans cesse (voir [ici](#) la fameuse « Bête de Kandahar » qui avait agité le landerneau en 2007) existent depuis plus longtemps que les avions pilotés depuis leur bord. Ils sont utilisés pour différentes tâches, de la surveillance géophysique aux travaux agricoles en passant par la surveillance et les opérations militaires depuis plus de 90 ans. Leur éventail de dimensions et de poids est des plus variés, de quelques grammes à 15 tonnes, et allant de quelques centimètres à 75m d'envergure. Pour ce qui est des moyens de propulsion, les drones ont fait ou font encore appel à des moyens thermiques, solaires, à des fusées ou des réacteurs. Leurs formes même ne se limitent pas à celle d'un avion puisque les gyrodrones sont parmi les plus nombreux pour les applications civiles.

C'est cette extraordinaire diversité, cette antériorité insoupçonnée et l'histoire des recherches dans le domaine du vol inhabité atmosphérique que relate ce court livre de Laurence Newcome (170 pages avec les illustrations dans le texte, des planches, une chronologie, des biographies de personnages importants, une bibliographie et un index). Ancien pilote de B-52, L. Newcome est un expert des drones auprès du Pentagone où il a participé à divers programmes des années 90 avant de passer de l'autre côté de la barrière pour être directeur d'une société de services pour utilisateurs de drones.

Le plan du livre est principalement mixte, chronologique et géographique. Il démarre cependant sur des explications lexicographiques très utiles et qui ont des incidences sur l'interprétation des traités internationaux (les drones sont-ils contraints par les limitations d'armes balistiques par exemple). Puis l'auteur parle de la naissance du concept avec l'apport primordial du savant serbe Nicolas Tesla à la fin du XIXe siècle, avant dans le troisième chapitre que le concept prenne l'air. Les deux chapitres suivants sont consacrés aux problèmes techniques et aux premières applications aux Etats-Unis à partir de 1917. Par un petit détour géographique, L. Newcome passe en revue les travaux sur les drones en Angleterre, Allemagne, France, Russie, Italie et Japon, toujours au début du XXe siècle. Retournant aux Etats-Unis, le lecteur poursuit sa progression dans le temps avec les années 30, la Seconde Guerre Mondiale et les premières missions de guerre des drones dans le Pacifique, la Guerre Froide et ses besoins en renseignements y compris dans des

environnements nucléaires (et aussi pour éviter un autre Gary Powers) et le Viêt-Nam.

Le cas israélien passe ensuite sous la loupe de l'auteur, pour décrire la naissance d'un acteur majeur dans le domaine contemporain des drones. Dans les chapitres finaux, L. Newcome dresse tout d'abord un tableau de l'évolution vers plus d'endurance des drones et l'arrivée de l'énergie solaire, avant de faire l'état en 2002, année de la publication, de la répartition des drones dans le monde et de dresser quelques perspectives d'avenir. Et neuf ans après, il s'avère qu'il a pas mal mis dans le mille (mais pas uniquement).

Puissamment aidé par une liberté de ton presque jouissive, un humour acerbe et par l'adjonction de croustillant dans les détails (comme p. 115 avec la voiture de location qui sert de lanceur ou la quantité d'essence nécessaire pour traverser l'Atlantique ou p. 75 sur l'origine du nom du drone militaire étatsunien Bikini conçu comme « un petit objet qui couvre de larges zones d'intérêt »), ce livre se lit d'une traite. Richement illustré, malgré une qualité d'image aléatoire, il est d'un apport premier pour remettre en perspective l'histoire du vol atmosphérique inhabité, injustement mésestimé et pourtant très utilisé de nos jours. Bon il reste des imprécisions (l'entreprise EADS qualifiée de française et non d'européenne p. 99, la base aérienne australienne d'Edinburgh qui perd un A à son RAAF p. 112, et autres fautes dans les noms propres) mais malheureusement aussi des simplifications (c'est le cas avec la logique terroriste p. 135). Pour cette dernière remarque il ne faut pas exclure la contrainte du format et l'éloignement avec le sujet premier du livre.

Alors oui, L. Newcome prêche pour sa chapelle (p. 136) mais on ne saurait lui reprocher tant son travail a le mérite de la concision, de la précision et du style.

Il montre aussi de manière très claire les frontières mouvantes entre drones, missiles de croisière, bombes et leurres, qui sont toutes les branches d'un même arbre.

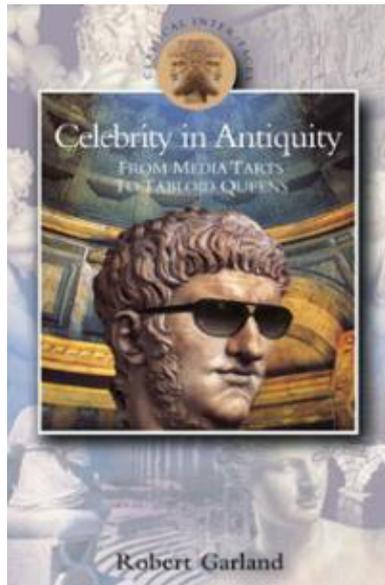
(étrangement, parmi diverses hypothèses, l'auteur ne cite pas la possibilité d'une analogie animalière pour le mot drone qui a été adopté en français et qui signifie faux-bourdon en anglais 8,5)

par [spurinna](#) @ 31.08.11 - 10:36:59

<http://casalibri.blog.fr/2011/08/31/unmanned-aviation-11754957/>

Celebrity in Antiquity

From Media Tarts To Tabloid Queens.
Essai historique de Robert Garland.



Les journaux de masse, la radio, la télévision puis internet ont fait connaître au public une quantité de gens, pour leur bien ou non. On peut ainsi aujourd'hui savoir en temps réel ce que fait tel ou tel acteur ou telle ou telle chanteuse à l'autre bout de la planète en temps réel. Mais le fait d'être reconnu en dehors de son cercle familial ou amical est un phénomène social qui n'est pas né avec les médias de masse.

Depuis que les communautés humaines sont organisées, certains individus ressortent, soit par leur naissance, soit par leur statut, soit par leurs actes et ainsi sont connus de manière plus ou moins large. L'Antiquité classique ne diffère pas dans ce sens des autres périodes, avec son lot de célébrités. Si de Milon de Crotonne, Jules César, Cléopâtre, Alcibiade, Pythagore, Théodora, Jésus, Phrynè, Auguste, Pronomos l'aulète ou Alexandre le Grand, tous ont été célèbres, certains le sont restés.

Robert Garland entreprend donc dans ce livre de 170 pages de classer ces personnalités selon leur type de célébrité. A chaque type est consacré un chapitre, ce dernier étant toujours coupé d'intertitres inspirés de la presse à scandales et terminé par la postérité des personnalités évoquées. Après une courte introduction, l'auteur passe en revue l'aristocrate habitué des médias, l'icône royale, le populiste consommé, la superstar impériale, l'idole sportive, le gourou, le saint homme charismatique, la star du showbiz, la femme sexuellement libérée et la reine de tabloïd (serez-vous reconstituer les paires ?). Le livre se clôt sur une conclusion peu utile, une présentation des principales sources, une chronologie, un rappel sur les systèmes monétaires athéniens et romain, les notes (trop peu nombreuses), une bibliographie bien trop limitée et un index.

Il est évident qu'avec ce livre, l'auteur s'est fait plaisir et qu'il en transmet une bonne partie au lecteur tant ce livre est facile et plaisant à lire. Il se fait plaisir avec la forme déjà, malgré des chapitres un brin courts (mais cela peut être difficile de faire plus long), mais aussi au sein du discours. On ne compte plus les piques (ça démarre très fort avec Diana qui est dite passer, avec sa mort, de bimbo manipulatrice à sainte p.11), les comparaisons avec Ronald Reagan ou G.W. Bush ou encore les analogies humoristiquement bien trouvées. Cette recherche du comique l'entraîne parfois sur des chemins moins sûrs, comme quand il compare le triomphe romain aux meetings nazis. Les catégories de célébrités auraient aussi gagnées à être clairement définies.

Ce qui amène à se demander si, pour rester accessible ou poursuivre ses comparaisons avec l'époque contemporaine, l'auteur n'a pas trop simplifié. Ou alors, dans une option peut-être minoritaire ou du moins

je l'espère, révèle-t-il de lourdes méconnaissances (sur la gladiature p.42, sur la Domus Aurea p.63, sur le concept de siècles p.58, sur le concours d'Olympie p.67, sur la diffusion de la statuaire grecque à Rome p.88, sur l'architecture ecclésiastique p.139 entre autres). On peut en plus ne pas être d'accord sur certaines conclusions tirées des exemples.

Il reste néanmoins des questionnements très pertinents. Le lien entre célébrité et pouvoir (selon leurs types et les nécessités de la personnalité) est bien exploré par exemple, qui plus est avec une grande accessibilité pour le lecteur profane mais aussi quelques pépites pour l'initié (le *spin doctor* Hieron qui est engagé par Nicias à Athènes par exemple p.16). Mais sans doute que l'initié attendait bien plus d'un auteur qui enseigne à un niveau universitaire en portant le titre de professeur.

(tiens on faisait de la bibliomancie, de la divination par les livres, à partir de Virgile à la fin du Moyen-Âge cela dit on a échappé au mois de Neroneus qui devait remplacer avril 6)

par spurinna @ 02.09.11 - 10:20:45

<http://casalibri.blog.fr/2011/09/02/celebrity-in-antiquity-11767463/>

The Master Plan

Himmler's Scholars and the Holocaust.

Essai d'histoire des sciences de Heather Pringle.

Traduit en français sous le titre Opération Ahnenerbe. Comment Himmler mit la pseudo-science au service de la solution finale.

Sur la quatrième de couverture, il est écrit que Larry Kramer a déclaré que « Heather Pringle appartient à la catégorie des Barbara Tuchman et Hannah Arendt ». Pour ce qui est de H. Arendt, c'est peut-être aller un peu loin mais il est vrai que ce livre est de toute première qualité.

La Société pour l'étude des idées premières, autrement dit l'Ahnenerbe (héritage des ancêtres en allemand) est créée en 1935 par Heinrich Himmler, le grand chef de la SS. Ce dernier, fils de directeur d'école et grand lecteur, est passionné par les Aryens qu'il identifie aux premiers Germains. L'Aryanisme, qui comme théorie découle des découvertes en linguistique sur l'indo-européanité au début du XIXe siècle, se transforme progressivement en une théorie des races avec entre autres A. de Gobineau, E. Haeckel et H. Günther. De l'indo-européen, on glisse à l'indo-germain pour finalement que dans ces cercles savants s'établisse l'idée que les Aryens, race supérieure, proviennent du nord de l'Europe et que c'est là qu'est né la civilisation. H. Himmler, pour le bien du nazisme, cherche donc à établir scientifiquement ces théories.

Il confie donc tout d'abord cette nouvelle équipe de recherche à Herman Wirth, un philologue et archéologue néerlandais pour le moins excentrique, spécialiste des symboles (oui, comme Robert Langdon, et aussi bon que lui), qui part étudier et reproduire en plâtre les pétroglyphes du Bohuslan, en Suède, en 1936. Les activités de l'Ahnenerbe se multiplient assez vite. Plusieurs personnes, pas toujours dotées des plus hautes créances universitaires, sont recrutées pour enregistrer des chansons et des formules magiques en Carélie profonde (son isolement en faisant un conservatoire supposé de la culture aryenne), pour conduire des missions archéologiques en Allemagne, en Europe et en Irak (Franz Altheim, le grand spécialiste de la religion romaine, y est envoyé aussi pour y faire de l'espionnage en prévision de la guerre), pour des missions ethnologiques et anthropométriques au Tibet (qui est sensé avoir reçu une très forte influence aryenne ou être son berceau) ou encore pour des missions de botanique. Ces recherches doivent être communiquées aux plus hauts cadres de la SS lors de séminaires de motivation à tendance mystique dans un château en Westphalie.

Ayant besoin de reconnaissance universitaire, la direction de l'Ahnenerbe est confiée à Walther Wüst, un universitaire munichois en 1937 en même temps qu'elle est intégrée à la SS pour y chapoter toutes ses activités scientifiques. L'institution continue son expansion, avec toujours pour but de mieux comprendre les anciens Aryens pour *in fine* faire revenir à leur mode de vie une Allemagne nazie victorieuse. La guerre voit l'Ahnenerbe conduire le pillage artistique de la Pologne (en concurrence avec les équipes mandatées par H. Göring) et à partir de 1942 directement à l'effort de guerre, principalement au moyen d'expériences « médicales » sur des prisonniers de camps de concentration (Auschwitz, Dachau et Struthof/Strasbourg, p.244), sans pour autant abandonner les recherches raciales pures pour autant, puisque ces dernières doivent pouvoir déterminer qui doit être éliminé. La fin de la guerre entraîne la disparition des équipes de recherche mais la dénazification est incomplète et permet à de nombreux chercheurs de continuer des carrières souvent couronnées de succès sans être inquiétés.

Historienne des sciences et journaliste, H. Pringle livre en 325 pages un travail d'une très grande densité, fruit de plus de quatre années de travail (plus de 80 pages de notes). Sa bibliographie, sur 23 pages et bien que peut-être trop anglo-saxonne, est très impressionnante. Elle a complété ses lectures avec une trentaine d'entretiens avec des témoins ou des proches des personnes évoquées dans le livre, ce qui a accentué la vivacité du discours et les descriptions. L'ouvrage contient des illustrations hors-texte, plusieurs cartes, un index et un récapitulatif biographique (résumant les informations données dans le corps du texte sur les différentes figures de l'Ahnenerbe et du nazisme). Indéniablement scientifique, l'auteur se laisse parfois aller

à un peu de poésie sans pour autant amoindrir la force de l'ouvrage.

Le premier chapitre est introductif, et il précède un chapitre biographique sur H. Himmler qui ne tombe pas dans l'écueil du manichéisme simpliste. Le troisième chapitre retrace l'histoire de la théorie aryaniste avant que le chapitre suivant ne se concentre sur les influences idéologiques de H. Himmler qui mènent à la création de l'Ahnenerbe. Ces premiers chapitres contextualisent de manière très efficace et portent le lecteur vers le cœur du sujet.

A partir du cinquième chapitre et jusqu'au vingt-et-unième, l'auteur détaille les différents champs d'action, les objectifs, les personnels et le mode de fonctionnement de l'institut de recherche. Pour finir, H. Pringle décrit la dénazification avec les procès de Nuremberg, les carrières des différents chercheurs après la guerre et sa rencontre dérangeante en 2002 avec l'anthropologue Bruno Beger (mort en 2009) qui participât à l'expédition tibétaine et au programme dit de la collection de squelettes.

Parler d'erreurs dans un tel livre serait exagéré. On peut tout au plus parler d'imprécisions mineures (comme un train p. 263 qui rentre au camp de concentration du Struthof, ce qui est impossible ou l'absence de Français le 6 juin 1944 p. 276). Un peu d'équilibrisme aussi, avec une pointe de moralisme anachronique dans la toute fin, quand l'auteur parle de ce qu'auraient pu faire les savants de l'Ahnenerbe au lieu de tremper dans des crimes contre l'Humanité. Autant dire que ces erreurs sont extrêmement peu nombreuses.

Même pour le bon connaisseur de la période, ce livre est une mine d'or. Mais cela exclut nullement du lectorat potentiel des gens moins versés dans l'histoire des sciences ou du IIIe Reich. Il renseigne aussi sur nombre de théories pseudo-scientifiques qui courent aujourd'hui encore internet, comme la Théorie Mondiale des Glaces (p. 310 et [ici](#)) et autres élucubrations de zozos (comme [ici](#)).

(un magazine pour officier SS avec des pin-ups en dirndl comme indiqué p.46, voilà quelque chose d'étrange 8,5)

par [spurinna](#) @ 07.09.11 - 11:17:01

<http://casalibri.blog.fr/2011/09/07/the-master-plan-11797699/>

Rétroaction pour l'article "The Master Plan"

JB [Visiteur]

08.09.11 @ 14:16

Pour l'avoir lu il y a quelques années (en VF), il m'avait laissé une impression plus mitigée si je me souviens bien.

Je trouvais surtout qu'il manquait de cohésion générale, on a du mal à voir une véritable progression dans le bouquin.

Cela dit, il est vrai que le livre est bourré d'informations, le travail de recherche a été minutieux, surtout que la biblio sur le sujet est pas foisonnante non plus.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

08.09.11 @ 14:30

Tu veux dire que l'on a plus l'impression que l'auteur fait le tour d'elle-même qu'elle ne marche dans une direction ?

C'est l'effet collatéral du fait que H. Pringle articule son discours par projets je pense. Du coup, chronologiquement elle ne peut échapper à certains aller-retours. Tu trouves que le livre de Pringle manque de craquant ?

Oui il y a moins de choses, malgré que l'existence de l'Ahnenerbe soit il me semble assez connue, que sur l'identité sexuelle d'A. Hitler ou ses traumatismes supposés dans l'enfance. Elle en parle en début de livre de ce faible nombre d'ouvrages.



Stalin and the Soviet Science Wars

Essai d'histoire des sciences de Ethan Pollock.

"Laissez-les en paix, on pourra toujours les fusiller plus tard."

(Attribué Staline à propos des physiciens en 1949 quand il annule leur conférence)

Notre série sur la science dans les régimes totalitaristes continue avec un passage de l'autre côté du rideau de fer. Stalin and the Soviet Science Wars a pour cadre les années 1945 à 1953, quand, la guerre gagnée, les problèmes intérieurs et doctrinaux reviennent plus sur le devant de la scène en URSS et que les plus hautes autorités du pays sont saisies par leurs subordonnés qui cherchent à éviter les impairs qui coûtent un voyage en Sibérie, au mieux.

Staline est en effet au faîte de sa puissance. Si A. Jdanov reste l'idéologue en chef du Parti (avec son poste de chef de l'Agitprop, le département en charge du combat sur le « front idéologique »), Staline est la référence ultime en tant que Premier Secrétaire et compagnon de Lénine (la concurrence a été pour le moins amoindrie dans les années 30 et 40). L'Agitprop, avec sa Section Scientifique, veut présenter un front uni, digne du matérialisme dialectique en donnant des directions de recherche claires et Staline veut revigorer la doctrine soviétique avec l'arrivée de la Chine et des démocraties populaires dans un camp soviétique en expansion.

Pour ce faire, il faut dégager une théorie officielle en invalidant les théories concurrentes dans chaque champ de recherche. Le premier champ qui voit mettre en commun les chercheurs pour unifier la discipline qu'est la philosophie, base de tout pour ce qui est des directions à prendre dans les autres sciences. Mais très vite, grâce aux indications données par le Parti, des boucs émissaires sont trouvés et la chasse aux « idéalistes inféodés à la science bourgeoise » est lancée. Dans les mois qui suivent d'autres forums sont lancés, avec des résultats variés et sont concernés la biologie avec Lyssenko, la physiologie avec Pavlov, la physique, la linguistique avec l'héritage de Marr et l'histoire économique (où l'on voit même de dangereuses irrévérences en cours de débat). De ces six « discussions », aux préparations, aux déroulements et aux longueurs inégaux, seule celle sur la physique ne va pas au bout devant l'enjeu que représente la bombe atomique en cours d'élaboration. Si Lyssenko (celui qui fait primer l'environnement sur les gènes et considère par conséquent que les enfants d'ennemis du peuple sont *de facto* des ennemis du peuple) est victorieux contre les généticiens, c'est parce qu'il arrive à faire passer ses vues pour de la science prolétarienne, pratique et russe.

A chaque fois, Staline intervient, le plus souvent en publiant un article qui met fin aux empoignades mais aussi de manière détournée. Se voulant un grand théoricien et un scientifique (le communisme n'est-il pas scientifique par essence ?), Staline agit surtout en dirigeant d'un pays totalitaire, récompensant le camp qu'il déclare gagnant et punissant les perdants (de la perte de postes administratifs à l'élimination). Sa mort en 1953 remet dans le sens de la marche une science russe paralysée par les interventions politiques et la peur constante de déplaire.

Avec un chapitre par discussion, plus deux pour l'introduction et la conclusion (de tout premier intérêt et pas juste un plat résumé), E. Pollock produit ici un livre peu long (220 pages, plus des résumés biographiques, les notes, la bibliographie et un index) mais puissamment structuré. Profitant de l'ouverture des archives soviétiques, il peut ainsi dépasser les études qui ont déjà été faites sur le sujet par les kremlinologues du temps et antérieurs à 1991 et voir les arrières-cuisines. Malgré un réel effort de clarté, tout n'est pas facile et demande des recherches en parallèle. Le morganisme et le mitchourinisme, il faut avoir quelques connaissances pour saisir ces théories dans leurs globalités. On trouve assez facilement les explications sur internet mais il eut été bon d'avoir résumées brièvement dans le livre.

Malgré cela, la thèse est très convaincante. Staline croit dans le communisme et considère normal, comme le communisme est lui-même science sociale (p.46-53) d'avoir son mot à dire dans la science, même si pour

cela il doit rester dans l'ambiguïté qui consiste à vouloir des discussions sans tabous alors que le régime reste totalitaire et qu'il déclare que le Parti n'a pas vocation à s'immiscer dans les débats scientifiques (pour ne pas affaiblir la portée universaliste des arguments de la science soviétique, p. 57).

Si l'auteur ne maîtrise pas parfaitement toutes les périodes historiques (Alexandre le Grand qui se veut scientifique, vraiment ? p. 13), l'auteur explique très bien les stratégies de chaque protagoniste et les conséquences des décisions prises par le Premier Secrétaire ou l'Agitprop. Promotions, rétropédalages, autocritiques et alignement des détracteurs (par exemple p.68), disgrâces, exil ou arrestation, l'auteur passe en revue le devenir de chacun à chaque fin de chapitre. Entre-temps, les scientifiques se sont déchirés entre eux, faisant jouer les protecteurs politiques ou les arguments massues de cosmopolitisme ou d'antipatriotisme (l'époque est au patriotisme russe, même jusqu'à prendre en considération certaines actions du régime tsariste, au détriment des autres républiques et des Juifs, nombreux chez les scientifiques, et qui sont les cibles sous-jacentes de l'accusation de cosmopolitisme).

Sans être passionnant au-delà de toute mesure, ce livre est donc une très bonne photographie de l'état d'esprit qui règne dans les cercles scientifiques soviétiques entre 1945 et 1943 et sur les liens entre pouvoir et science en URSS sous Staline. Selon les objectifs du moment et les personnes impliquées, le résultat varie sur un spectre assez large, mais rarement au bénéfice des avancées scientifiques.

(sans doute existe-t-il quelque part une étude sur les cas de schizophrénie chez les scientifiques soviétiques. Savoir que ce que l'on dit est faux, être le mieux placé pour le savoir, mais néanmoins le proclamer sur tous les toits devait être compliqué et éprouvant. Souvent ils mourraient plutôt jeunes 7,5)

par [spurinna](#) @ 13.09.11 - 14:28:55

<http://casalibri.blog.fr/2011/09/13/stalin-and-the-soviet-science-wars-11836776/>

Rétroaction pour l'article "Stalin and the Soviet Science Wars"

Boba [Visiteur]

14.09.11 @ 07:42

La science contemporaine et occidentale n'en est pas très loin (toutes proportions gardées). Il ne vaut mieux pas déplaire au pouvoir politique si l'on souhaite faire carrière.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]
14.09.11 @ 08:00

Oh je ne conteste pas le fait que l'on a souvent de meilleures conditions de travail si l'on a de bonnes relations avec le pouvoir, quel qu'il soit. Mais là 1) ne simplement pas être d'accord peut valoir un séjour à la Loubianka 2) l'Etat a gelé toute recherche dans certains champs pendant des années, non par idéologie irréconciliable mais juste par volonté de présenter un front uni.

Je doute quand même qu'un Etat occidental fasse cela actuellement. Il voit plus son intérêt économique qu'idéologique actuellement.

Et pour faire carrière, est-ce totalement différent ailleurs, dès que l'on est en position de responsabilité comme c'est le cas des chercheurs ?

 | [Afficher les sous-commentaires](#)

Boba [Visiteur]

14.09.11 @ 08:57

J'avais bien dit "toutes proportions gardées"

Non en effet, il vaut toujours mieux être du côté du pouvoir.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]
14.09.11 @ 10:32

Difficile de garder des proportions avec un régime totalitaire !

Du côté du manche, c'est le mieux !



La Stratégie de l'Impérialisme Soviétique

Essai de géopolitique de Edward N. Luttwak.



C'était un autre monde. En ce temps là, on avait peur du Japon qui allait faire fermer toutes les usines européennes et nord-américaines tellement leur croissance était gigantesque, la Chine était l'alliée objective des Etats-Unis, irrémédiablement promise à la pauvreté (p.42) et on discourait, tranquillement, sur l'usage des armes atomiques tactiques. On était en 1983 et tout le monde pensait que l'URSS allait bien être un acteur majeur pendant plusieurs décennies. Puis le Mur est tombé et les nationalités de l'URSS ont refait leur apparition dans le champ du radar.

C'est dans ce monde qui semble à des années lumières du notre que E. Luttwak écrit ce grand classique de la géopolitique, après avoir disserté sur les stratégies de l'Empire romain (le vocabulaire en lui-même a changé). Il y a donc bien évidemment des choses périmées, mais il reste néanmoins certains fondamentaux, car la géographie a bien moins changé. L'ouvrage est court, avec ses 150 pages, mais plutôt percutant. Agencé en sept chapitres, il détaille l'état des forces soviétiques, les changements récents dans l'utilisation des forces armées, les alliances et les options qui s'ouvrent à l'empire le plus étendu du monde. Au-delà de l'édition défailante de ce livre (Anthropos, qui en 1983 ne semblait pas avoir de relecteur), il faut avant tout remarquer la clarté d'énonciation de l'auteur, qui a un sens de la formule assez prononcé (par exemple p.8, quand il dit que « les Soviétiques en 1942 ont préféré se rendre à la Mère Patrie qu'aux Allemands »).

E. Luttwak a néanmoins des préjugés sur la rigidité tactique russe (p.20 et 54, se reporter pour cela aux livres de Jean Lopez), sur la nature des peuples (un brin dix-huitiémiste sur le coup), sur l'effort de guerre allemand durant la Seconde Guerre Mondiale (pensant à une guerre courte, les Allemands ne font pas des efforts d'armements avant 1942 et produisent plus à la fin de la guerre malgré les bombardements qu'au début p.52) ou est dans le faux quand aux désastres de l'armée russe en 1914, vu que la campagne ne démarre pas si mal (toujours p.20). L'autre reproche que l'on peut adresser à l'auteur concerne ses comparaisons. Comparaison n'est pas raison dit l'adage et autant son analogie avec Byzance (p.3-4) est très pertinente au niveau de l'esprit des sphères dirigeantes autant sa comparaison avec Rome pour l'administration des provinces est anachronique avant l'apparition de l'Etat-nation.

On ne peut pas lui reprocher non plus ses vues sur l'Afghanistan et sa négligence des ONG et de l'opinion mondiale embryonnaire en 1983, qui sont à l'ombre d'explication adamantines sur les mécanismes de la puissance (p. 66) mais le spécialiste ne laissera pas passer sa présentation de l'armée romaine et celle de la loi de Thémistocle sur l'argent du Laurion (qui donne naissance à la flotte athénienne) dans le cinquième chapitre !

Malgré ses défauts, il y a de très nombreux enseignements à tirer de ce livre dont le premier pour l'historien est le danger de faire de l'histoire trop vite. Il est aussi une source de réflexion sur la Russie actuelle, sur ses possibilités et ses contraintes stratégiques sur le temps long. Par contre cela fait un peu peur pour le Stratégie de l'Empire Romain du même auteur

(par contre sur l Iran, la clairvoyance a pris congé p.135-136, sans doute par manque de connaissance de la société iranienne 7/8)

par spurinna @ 16.09.11 - 13:13:20

<http://casalibri.blog.fr/2011/09/16/la-strategie-de-l-imperialisme-sovietique-11858011/>

Des stratégies nucléaires

Essai de stratégie du général Lucien Poirier.



Si la planète est sortie de la terreur nucléaire qui faisait faire des films de prévention dans les années 50, elle n'est pas sortie de l'ère nucléaire. A Téhéran et à Pyongyang, on veut même connaître de première main cet âge et récemment encore, en mai 2009, le Président des Etats-Unis remettait le sujet du désarmement nucléaire sur le tapis, sans que cela soit suivi de quelque chose de tangible. Si en 1945, les Etats-Unis pensent garder longtemps le monopole de l'armement nucléaire, l'URSS acquiert la capacité atomique militaire dès 1949 (grâce à un bon réseau d'espionnage et, on l'a vu [ici](#), à une tranquillité d'esprit assurée par le pouvoir stalinien), puis le club s'agrandit au Royaume-Uni, à la France, à la Chine, à l'Inde, au Pakistan, à Israël (que ce soir officiellement ou non). Mais comme toujours, ou du moins dans la plupart des cas, on utilise une invention et on se demande après comment l'employer au mieux. Et de la pratique (c'est-à-dire le bombardement du Japon et ensuite les tirs expérimentaux) va naître plusieurs théories qui formeront des doctrines d'emploi dans les pays dotés en premier de l'armement nucléaire.

Comme cet armement se perfectionne, se miniaturise et est doté de différents vecteurs, avec lui évoluent les théories. Faut-il se concentrer sur le bombardement des villes, des forces armées, des capacités de production ou des silos de lancement ? Quelles conséquences ? Est-on capable de résister à une frappe surprise et de répliquer ? Quand passe-t-on d'une guerre avec des moyens conventionnels à une guerre nucléaire ? Quel est le territoire qui, attaqué, déclenchera des tirs de missiles intercontinentaux ? Les Etats-Unis protègent-ils l'Europe de leurs missiles ? A partir de quel niveau de puissance peut-on dissuader un Grand d'attaquer une puissance moyenne comme la France ? Comment communiquer, comment être sûr d'être compris pour que cela ne débouche pas sur un conflit nucléaire général, avec ses nationaux et les autres puissances nucléaires ? Ce sont toutes ces questions et bien d'autres que se posent les politiques, les militaires et les stratèges à partir de 1945 et que présente ici L. Poirier.

Le général Poirier (né en 1918) n'est pas un novice en la matière. Il a participé à la mise au point de la stratégie nucléaire française au Ministère des Armées avec les généraux Ailleret, Beaufre et Gallois et a participé à la direction de la section militaire de l'IHEDN (entre autres lieux d'enseignement). Et cette belle carrière académique lui vient incontestablement de très fortes qualités intellectuelles, qui se ressentent dans le maniement de concepts qui font de ce livre quasiment un ouvrage de philosophie. Mêlant histoire de l'armement, histoire des théories et stratégie, ce livre est très dense tout en ayant une foule de passages proprement passionnants. Bien sûr, écrit en 1977, il a pris quelques rides pour ce qui est du contexte et la

possibilité d'employer des armements nucléaires tactiques contre les divisions blindées soviétiques s'est un peu éloignée. Mais cela ne retire rien à l'exposition de l'intérêt d'une dissuasion du faible au fort ou au punch que met l'auteur à défendre son point de vue, non sans détailler les positions de chaque intervenant.

L'auteur a aussi la liberté du militaire à la carrière terminée. Il dit son désaccord partiel avec le général Gallois (pouvoir égalisateur de l'atome chez Gallois contre pouvoir compensateur pour Poirier p.37 mais il est d'accord avec lui p.181 sur la dissuasion proportionnée), et est acide avec Valéry Giscard d'Estaing, Président au moment de la première publication (attaque en piqué sur le « sanctuaire élargi », p. 388) tout comme pointe l'ironie et l'amertume dans le onzième chapitre consacré à la théorie de la dissuasion (qui elle-même est superbement définie comme « le choix de la non-guerre » faisant encourir à l'agresseur un risque inacceptable en regard des finalités politiques de l'agression » (p. 131-132) ainsi que son paradoxe p.153). Si L. Poirier n'est pas atlantiste, il ressort du livre qu'il n'est pas non plus gaulliste en diable, du moins au moment de l'écriture du livre.

Un des points les plus intéressants du livre concerne la volonté française d'avoir la bombe, qui naît de l'ambiguïté étatsunienne concernant la défense nucléaire de l'Europe. Alors que pour les Etats-Unis, le conflit peut-être dit limité si les Soviétiques envahissent l'Europe occidentale mais c'est une lutte à mort pour les Européens (p. 255). A partir de là s'imposait pour De Gaulle la nécessité d'acquérir une assurance, ce que les Etats-Unis n'ont pas compris avant plusieurs années et malgré une tentative mal calibrée de constituer une force nucléaire otanienne. Il était paradoxal de se dire le garant de l'OTAN et de limiter sa protection nucléaire à son seul sol (p. 244-252). Et donc De Gaulle est sorti du paradoxe malgré une opposition étatsunienne et une opposition en France.

Il va de soi que l'ouvrage n'est daté que dans une très petite partie. Si la Guerre Froide est terminée, les arsenaux nucléaires n'ont pas disparus, pas plus que les Etats et leurs intérêts. Au premier rang, si ce n'est le seul, de ces intérêts figure la survie et la sécurité qui offrent encore les armements nucléaires. Pour des Etats qui se sentent menacés par des puissances largement supérieures, c'est un objectif tentant, hier comme aujourd'hui.

(l'âge nucléaire, c'est l'âge de la communication après l'inversion guerre/stratégie de 1945 (p.162) 8,5)

par [spurinna](#) @ 27.09.11 - 22:50:38

<http://casalibri.blog.fr/2011/09/27/des-strategies-nucleaires-11930769/>

Rétroaction pour l'article "Des stratégies nucléaires"



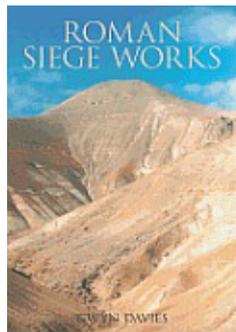
[spurinna](#) [Membre]
15.01.13 @ 00:30

Le général Poirier est décédé dans la nuit du 9 au 10 janvier 2013.



Roman Siege Works

Essai d'histoire de la poliorcétique offensive romaine de Gwyn Davies.



Quand on évoque Alésia, l'imagerie du XIX^e siècle envahit plus qu'à son tour notre esprit. Avec Vercingétorix jetant ses armes devant Jules César (une mauvaise traduction de la Guerre des Gaules par ailleurs), on a bien souvent en arrière-fond quelques éléments des fortifications élevées par les Romains autour de l'oppidum, la ligne de circonvallation face aux assiégés et celle de contrevallation devant empêcher une action brusquée de l'armée de secours.

Ce sont là les exemples parmi les mieux connus des ouvrages de siège romains, mais point les seuls. Héritiers sur ce point des royaumes hellénistiques, eux-mêmes influencés par la poliorcétique orientale, les Romains ont édifié des forts de blocus, des fortifications d'encercllement, des buttes d'artillerie, des rampes d'assaut, des mines et des comblements d'entrées de port. A Jérusalem, Titus fait prendre la ville par ses légions grâce à des rampes d'assaut, même contre la muraille intérieure de la ville, en 70 ap. J.-C. A Numance en Espagne, Scipion Emilien fit bâtir une fortification autour de la ville tout en interdisant la navigation sur le fleuve Douro. A Massada, les troupes de Silva bâtirent une gigantesque rampe d'assaut haute de 100 mètres tout en maintenant la pression sur le réduit des Sicaires grâce à un encerclement. Un bélier monté sur une tour finit par emporter la décision après sept mois de siège en 73 ap. J.-C. En Mésopotamie, l'empereur Julien conquiert la ville sassanide de Maiozamalcha en 363 grâce à une mine qui permet l'investissement de la ville.

Dans ce livre qui est une réduction de sa thèse, Gwyn Davies analyse toutes les techniques de siège nécessitant des capacités d'ingénierie utilisées par les Romains au moyen des sources historiques et archéologiques. Si les auteurs anciens, spécialistes ou non de la chose militaire, sont peu précis dans les aspects pratiques des techniques de siège, l'archéologie permet une compréhension plus large et surtout plus contrastée, même pour les écrits de Jules César, un témoin de première main s'il en est.

Ce livre est organisé en huit chapitres. Débutant par les sources littéraires, l'auteur passe ensuite à la place du siège dans l'art romain de la guerre. Puis G. Davies passe au cœur de son sujet en évoquant les travaux préparatoires aux travaux de sièges, avant de démarrer sa typologie avec les camps de blocus. Le cinquième chapitre poursuit avec les circonvallations, avant d'aborder les rampes d'assauts et les buttes de siège, puis les différents types de mines pour finir avec les travaux de génie divers, de la route creusée au blocage des ports ennemis. Des notes, un glossaire fort utile, une bibliographie et un index complètent l'ouvrage de 160 pages.

Avec une lecture aisée et un abord qui ne l'est pas moins, ce livre éclaire très utilement sur la poliorcétique offensive romaine, mais comme il a le défaut de ses qualités, on aurait parfois aimé que l'auteur aille plus dans le détail (ce qu'il fait sans doute dans sa thèse). Si l'auteur parle on ne peut plus légitimement de ses doutes sur le siège de Véies (406-396 av. J.-C., p. 49-51), il n'expose pas toujours sa prudence sur des sièges aussi anciens et encore bien engoncés dans la partie très mythifiée de l'histoire romaine (et que les annalistes assaisonnent vraisemblablement à la sauce de leur époque). Par contre le livre est très bien illustré, tant en noir et blanc qu'en couleur (même si les annotations accompagnant ces illustrations peuvent être plus claires). Les illustrations rendent bien la difficulté de telles fouilles, avec des indices peu visibles et des parties emportées

par les aléas climatiques.

Le plus étonnant, parmi la bonne quantité d'informations que délivre cet ouvrage, c'est la rapidité d'exécution de ces travaux du génie, en pleine vue de l'ennemi, si ce n'est sous ses missiles ou à portée d'une sortie. En quelques jours, des légionnaires entraînés construisaient une rampe d'assaut assez large et stable pour une tour ou un bélier, à l'aide de pierres, de terre et de bois.

Il est peu probable que ce livre intéresse un lecteur qui ne soit pas déjà passionné par la romanité ou l'histoire militaire mais il reste que les lecteurs intéressés par la civilisation matérielle et l'architecture éphémère y trouveront peut-être leur compte.

(ah si ces illustrations étaient mieux liées au texte 6,5/7)

par spurinna @ 05.10.11 - 23:47:35

<http://casalibri.blog.fr/2011/10/05/roman-siege-works-11971196/>

Jozsef Vago

Un architecte hongrois dans la tourmente européenne.
Biographie de Anne Lambrichs.

Contemporain de Le Corbusier, et très souvent son adversaire, Jozsef Vago est bien moins connu que ce dernier. L'un des cinq architectes du siège de la SDN à Genève, il a pourtant une production qui force le respect, surtout que les circonstances politiques qu'il a rencontrées ne lui ont pas facilité le travail. Né à Nagyvarad/Oradea (actuellement en Roumanie) en 1877 et tout d'abord associé à son grand frère Lazlo, il est l'un des promoteurs d'un style national hongrois en cette fin de la double monarchie austro-hongroise. Mais cette hungarité revendiquée ne l'éloigne pas pour autant de la Sécession viennoise (Wagner, Hoffmann).

J. Vago est aussi une avancée vers le fonctionnalisme. Fils d'un maçon, il est très attaché au rôle social de l'architecte ainsi qu'aux dimensions pratiques et économiques de son métier. De nombreuses fois, il fait des contre-projets pour dénoncer la surfacturation et les dépenses somptuaires de collègues ou de concurrents (parfois les deux en même temps). Ce caractère frondeur, associé à une pensée socialiste (sans pour autant être communiste et comme de plus il ne supporte pas la familiarité de l'appellation camarade ...), il a l'art de se faire des ennemis. Il a donc peu de soutiens quand l'amiral Horthy prend le pouvoir en tant que Régent en Hongrie (J. Vago a participé à la République des Conseils), et que des lois discriminatoires l'empêchent, pour raison de judéité, de continuer d'exercer officiellement son métier. Il trouve une porte de sortie en allant exercer à Rome, puis à Genève quand il emporte le concours d'architectes pour construire le Palais des Nations. Au début des années 30, J. Vago retourne en Hongrie avant de s'installer en France avant 1939. Il se consacre alors presque exclusivement à son projet théorique et urbanistique de Ville de l'Avenir. Il meurt en 1947, après avoir préparé la reconstruction mais sans avoir pu y participer.

Au-delà même de faire connaître un artiste trop méconnu, sensible autant à ses destinataires, aux utilisateurs, qu'à la beauté de ses réalisations (il s'associe à des artisans pour les luminaires, la décoration et les meubles), ce livre est d'un très grand intérêt esthétique comme scientifique. Travailleur infatigable, J. Vago est aussi un dessinateur de tout premier ordre, produisant de très nombreuses vues de ses projets avec une qualité presque photographique. S'il n'est pas un adversaire de la production en série, il est moins un adorateur du béton que les tenants du Style International, qu'il aime à éreinter (notamment dans de petits opuscules à clefs). Pour lui, Le Corbusier est « Le Prophète » ...

Richement illustré, ce livre de 300 pages est surtout solidement documenté, tant avec des sources écrites qu'avec le témoignage de Pierre Vago, le fils de Jozsef et architecte comme lui (grillé en Hongrie, c'est Pierre Vago qui missionne son père pour la revue Architecture d'aujourd'hui qu'il dirige). Bien sûr, on pourrait vouloir encore plus d'illustrations, de plans ...mais il était difficile d'en mettre vraiment plus ou alors il aurait fallu reproduire tout le fond documentaire.

Excellent ouvrage donc, qui se lit aisément et montre une voie médiane possible entre modernité architecturale, question sociale, question nationale et esthétique.

(voulant comme Le Corbusier à Paris remanier fortement Budapest, la guerre s'est chargée de lui faire de la place sans qu'il puisse mettre ses idées en application comme l'a fait le même Corbusier à Saint-Dié ...8)

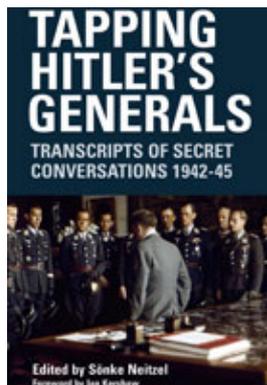
par [spurinna](#) @ 08.10.11 - 15:28:53

<http://casalibri.blog.fr/2011/10/08/jozsef-vago-11984383/>

Taping Hitler's Generals

Transcript of Secret Conversations, 1942-45

Recueil de sources rassemblées, introduites et annotées par Sönke Neitzel.



Durant la Seconde Guerre Mondiale, les prisonniers de guerre allemands étaient transférés en Angleterre pour y être soit internés sur place, soit envoyés vers des camps sur le continent nord-américain. Comme en Allemagne, les prisonniers étaient répartis selon le grade. Les officiers supérieurs et généraux allemands capturés ont donc été regroupés dans deux camps, ou plus exactement deux grands châteaux. Préalablement, une organisation spéciale, étatsuno-britannique et appelée CSDIC, avait été mise en place et qui avait pour but d'écouter les discussions de ces officiers prisonniers. Non seulement l'un des châteaux, celui de Trent Park, avait été sonorisé et des traducteurs recrutés parmi des locuteurs natifs, mais le CSDIC relocalisait souvent les prisonniers pour les faire parler, combinant entre les grades, les amitiés (ou les liens familiaux) ou les bords politiques supposés. Bien que Berlin sache qu'il existait des camps sur écoute et que le message ait été passé, les officiers n'y croyaient pas et parlaient librement entre eux ou grâce à la présence d'officiers britanniques placés exprès pour orienter la conversation ou rapporter ce qui se disait loin des micros.

Les prisonniers de Trent Park, toujours dans le but de les faire parler, ne sont pas totalement coupés du monde. Ils écoutent la radio, lisent des journaux et reçoivent des lettres de leurs famille via la Croix Rouge. A la fin de la guerre, plus de 300 généraux auront été fait prisonniers même si moins auront fait un séjour au camp de Trent Park.

Le renseignement britannique veut par le moyen des écoutes en savoir plus dans deux domaines. Le premier, qui concerne plus les officiers subalternes, est celui de la tactique. A Trent Park, où sont présents en nombre des généraux (le commandant de l'Afrikakorps, le général des blindés W. von Thoma, y est dès 42 et y assume les fonctions de plus haut gradé), c'est plus la stratégie, mais aussi des informations sur le haut-commandement allemand, qui intéresse le CSDIC. La direction du CSDIC a spécifiquement donné comme instructions de ne pas s'occuper de choses personnelles.

Dans cet ouvrage, qui reproduit les verbatims (fautes incluses) des disques enregistrés, S. Neitzel (qui enseigne à Glasgow) a fait le choix de trois thèmes, centraux (et qui sont ici rassemblés dans trois chapitres) à partir de sources qu'il a exhumé des archives militaires britanniques. Après une introduction centrée sur les sources et la mise sur écoute des prisonniers en Grande-Bretagne, le premier thème abordé est celui de la politique et de la stratégie qui amène à la constitution de groupes politiques au sein des prisonniers. Le second thème est celui des crimes de guerre commis par la Wehrmacht. C'est là un sujet de recherche qui date des années 70 mais qui n'est connu du grand public que depuis le milieu des années 90 (il semble que ces écoutes n'ont pas servi pour les procès de Nuremberg).

Enfin, avant une courte conclusion, le troisième thème est celui des réactions qui font suite à l'attentat contre Hitler dont la main armée a été K. Schenk von Stauffenberg, le 20 juillet 1944. Les prisonniers de guerre discutent de la loyauté, de la méthode, de qui était au courant et des purges qui affectent le corps des officiers. Le livre s'achève sur les fiches prosopographiques des écoutés, avec les appréciations connues de leurs

supérieurs et un portrait psychologique dressé par le CSDIC. Suivent les notes fournies, des index et une bibliographie.

Voici un ouvrage de premier ordre et qui a légitimement et très rapidement acquis une place centrale dans l'historiographie. Les conversations sont d'un très grand intérêt et montrent des opinions très contrastées chez les prisonniers de guerre (très majoritairement issus de la Wehrmacht), allant du national-socialiste qui espère un miracle à l'antinazi assumé, qui peut être devenu même antimilitariste. La question de la loyauté devant un Führer qui ne commande plus ou très mal est aussi centrale (ou sous-jacente), tout comme des ordres illégitimes ou des atrocités vues dans de nombreuses conversations enregistrées. Le devenir du Führer est aussi un sujet que les officiers font le choix de lier ou de ne pas lier au sort de l'Allemagne, avec en image de fond les années 1918- 1919 que ces hommes ont pour la plupart bien connues. On tire aussi des plans sur la comète pour l'après-guerre, que l'on craigne un emprisonnement en Russie ou que l'on voit plus loin, vers l'affrontement des blocs. Très tôt, on évoque l'arrivée des Russes sur l'Oder (et non à Königsberg comme on aurait pu s'y attendre) et certains espèrent que von Manstein ou von Rundstedt ouvriront le front à l'Ouest tout en sachant que eux-mêmes ne l'auraient pas fait car c'est une trahison. L'idéologie prussienne semble d'ailleurs avoir été mal comprise par les analystes du CSDIC et confondue avec le nazisme (de nombreux officiers supérieurs sont encore monarchistes mais ne sont pas partis de l'armée en 1933 par fidélité à l'Allemagne sans oublier de haïr les SS).

Si le discours est d'un très grand intérêt il faut admettre que la présentation enlève peu à l'aridité intrinsèque du sujet. Les acronymes auraient mérités d'être explicités sur la page même (les acronymes sont listés à la fin du livre) mais c'est peut être une conséquence du choix de garder la forme exacte des verbatims. On aurait apprécié plus de renseignements sur le traitement des verbatims (il n'est pas dit explicitement comment sont traduites les discussions ni si les textes ici en anglais sont les originaux des traductions ou si les textes retrouvés étaient en allemand - ou alors j'ai raté ce point).

Ce livre reste un ouvrage pour spécialiste mais dont l'apport pourrait aussi convenir à toute personne intéressée par le fait totalitaire et ses effets sur les cadres dirigeants d'un pays, ou plus généralement la Seconde Guerre Mondiale.

(un prisonnier de guerre qui brocarde à distance un collègue qui continue de commander parce qu'il ne s'est pas battu jusqu'à la mort, ça n'a pas de prix - 8)

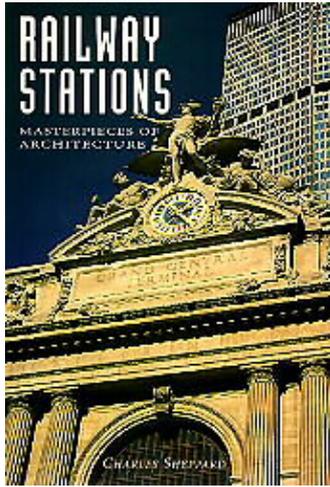
par [spurinna](#) @ 18.10.11 - 18:35:21

<http://casalibri.blog.fr/2011/10/18/taping-hitler-s-generals-12033898/>

Railway Stations

Masterpieces of Architecture

Monographie illustrée sur les gares à travers le monde de Charles Sheppard.



La gare est un pur produit du XIXe siècle, puisque ce type de bâtiment remplit un besoin totalement inconnu avant mais qui pourrait être néanmoins préfiguré dans sa fonction de rassemblement des passagers par le relais de malle-poste. La gare est en effet l'enfant de deux évolutions techniques majeures : le chemin de fer et l'architecture métallique et en verre. Dans les années 1830, on a pourtant, devant la nouveauté dans laquelle la société est projetée, recours à des abris en bois. Mais très vite les compagnies qui construisent les voies et les font voyager les trains se lancent dans une compétition qui a pour manifestation première l'édification de gares cherchant et l'exploit technique (principalement le nombre de quais et donc la portée du toit au-dessus de ces derniers) et le style d'abord extérieur puis, à mesure que la technique permet de faire des gares propres, intérieur.

L'auteur retrace dans ce livre de manière très brève (à peine 80 pages, avec des illustrations très très nombreuses) l'histoire des gares, sur la centaine d'années qui voit l'efflorescence du type entre 1830 et 1930, avant que l'aéroport ne prenne toute la lumière de la modernité (ou peu s'en faut). Mais C. Sheppard ne dédaigne pas pour autant les réalisations les plus récentes, qu'elles soient des reconstructions ou des constructions nées de la grande vitesse. Il démarre donc avec un premier chapitre détaillant les premiers développements en Europe, avant dans un second temps d'aborder l'âge d'or des gares entre 1870 et 1920 en Europe. Puis, l'auteur élargit sa perspective géographiquement, en s'intéressant au continent américain, puis chronologiquement en donnant quelques exemples de gares entre 1920 et le début des années 1990 (le livre est publié en 1996).

Le lecteur apprécierait encore plus le livre s'il y avait plus de plan, et d'une meilleure qualité, ce qui aurait pu donner naissance à une explication taxonomique. Mais le format s'y refuse. Par contre, un effort sur les photos, pas toujours très jeunes déjà en 1996 (oh, une pub pour l'Olivetti 300), cela était franchement faisable. Si l'auteur donne les noms des architectes, ce qui est appréciable, l'absence de bibliographie annihile tout espoir de faire de ce livre pourtant accessible une porte d'entrée vers une histoire plus ample de l'architecture du déplacement.

C'est donc là un ouvrage qui fera agréablement passer le temps, avec des illustrations à haute teneur informationnelle, mais qui est bien loin du firmament.

(Grand Central Station à New-York a tout de même lors de son achèvement en 1913 la bagatelle de 67 voies, avec une capacité de 600 trains quotidiens soit 100 000 passagers sur cinq niveaux souterrains (6))

par spurinna @ 19.10.11 - 23:40:27

<http://casalibri.blog.fr/2011/10/19/railway-stations-12040663/>

Les nuits de Fastov

Roman à tendance auto-fictionnelle et/ou autobiographique de André Weckmann.

Le jeune François, engagé de force dans la Wehrmacht en 1943, se retrouve sur le Front Est en novembre de la même année. Après avoir été stationnés en Normandie et en Picardie, lui et sa batterie d'artillerie se retrouvent en Ukraine, sur une colline avec un petit village en contrebas, près d'une ville appelée Fastov (que le héros ne verra jamais). L'hiver ukrainien est déjà bien rude, la cantine roulante n'a pas suivi, installant la faim, alors que les Russes ne sont pas visibles. Avec ses camarades Allemands, Luxembourgeois, Cachoubes, Slovènes ou Alsaciens, François vit ses dix-huit ans en se remémorant son périple, son village, sa famille, ses amis, ses camarades disparus ou morts. Durant trois jours et trois nuits, voilà François qui s'interroge sur le village et ses habitants entre rêve et réalité, sur la possibilité de désertir ou sur le fait que peut-être tout se passera bien. Mais la guerre se rappelle à lui dans toute sa complexité.

Paru en 1968, c'est le premier livre publié du professeur, romancier et poète André Weckmann. Il s'inspire de sa propre expérience, y compris pour la localisation de son roman, et sans doute pour une bonne partie du récit. Au-delà du témoignage, bref mais puissant (160 pages), ce qui frappe avant tout c'est la très grande qualité littéraire du récit. L'auteur maîtrise à la quasi-perfection la rythmique, les renversements et les temps plus faibles et de plus glisse sur les figures de style, entraînant le lecteur à sa suite, mentalement comme physiquement. On aurait pu s'attendre à quelque chose d'émouvant certes mais de ressassé cinquante fois (au sens non pas arrangé mais non-novateur après une vague de publications récentes sur ce thème), mais c'est ici une heureuse surprise.

A. Weckmann au contraire est doublement pionnier : il écrit en 1968, dans une période encore marquée par l'oubli volontaire de ses années (malgré le procès de Bordeaux en 1953 qui rouvre les plaies) et il écrit avec une poésie d'une grande force, sans que cela n'altère le témoignage. D'autant plus que l'auteur évite aussi le manichéisme et laisse le lecteur partager ses doutes pour finalement les lui transmettre. Irrésolution ? Non. Juste une expression de plus de la dualité alsacienne.

C'est pour toutes ces qualités que l'on peut lire et garder ensuite à l'esprit *Les Nuits de Fastov* que ce soit pour un témoignage du quotidien du soldat devant l'avance russe ou pour son côté intime jusqu'au dévoilement, celui d'une adolescence qui s'éteint définitivement dans les vallons ukrainiens.

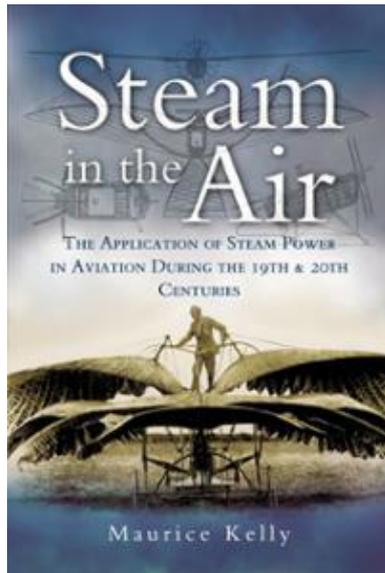
(il paraît que les marrants survivent à la guerre parce que l'on aura besoin d'eux après. Enfin c'est que dit l'un des personnages ... 8,5)

par [spurinna](#) @ 20.10.11 - 23:33:00

<http://casalibri.blog.fr/2011/10/20/roman-a-tendance-auto-fictionnelle-de-andre-weckmann-le-jeune-francois-1204576>

Steam in the Air

Histoire de la vapeur appliquée comme moyen de propulsion aux objets volants à ailes fixes ou tournantes par Maurice Kelly.



Avec ou sans le renfort de l'imagerie steam-punk, on a du mal à associer la vapeur à l'aviation. Pourtant la vapeur semble être une solution d'avenir et prometteuse durant tout le XIXe siècle pour ceux qui cherchent à rejoindre les oiseaux. De nombreuses expériences sont faites, que ce soit avec des modèles réduits ou des projets devant théoriquement pouvoir emporter plusieurs passagers. Le vol des oiseaux est un sujet d'inspiration évident, avec une application au niveau des ailes (application de plumes) ou dans la forme des hélices. Les bases théoriques du vol mécanique sont posées dès le XVIIIe siècle (orientation des pales, ailerons, questions d'aérodynamique) avec l'autonomie et le contrôle en vol fait par un humain embarqué comme caractéristiques. En 1852, le Français Henri Jacques Giffard fait voler un ballon propulsé par une machine à vapeur d'une puissance de trois chevaux mais se passer de la suspension procurée par le ballon ne se fait pas aisément.

La faute en revient au manque de puissance des moteurs à vapeur du temps. Bien que de nombreux chercheurs réussissent à construire des moteurs légers, il faut attendre l'arrivée du moteur à explosion pour avoir la puissance (rapportée à la masse) nécessaire pour quitter le sol (même si Clément Ader vole avec un moteur à vapeur mais il y a des doutes sur le contrôle du vol, vu que le pilote aurait besoin de plusieurs paires de mains pour modifier la course de l'Eole ou de l'Avion III). Mais la vapeur ne quitte pas pour autant le domaine de l'aviation. En 1933, l'espace d'un vol en Californie, un avion vole avec un moteur à vapeur, 81 ans après la première réussite de Giffard. Puis, avec l'émergence de la puissance nucléaire, des projets de dirigeables se font jour mais ne dépassent pas le stade de la planche à dessin. Enfin, dans les années 70, le concept du moteur à vapeur, miniaturisé et avec un rendement sans aucune mesure avec ses prédécesseurs est à nouveau rapproché de petits avions monoplaces (propulsion OPUS dans des avions RUTAN). Un projet à base écologique qui ne semble pas avoir encore eu d'applications, faute de fonds.

Voilà un ouvrage lumineux, qui est le fruit d'un savant mélange entre accessibilité et données chiffrées, le tout accompagné d'illustrations de qualité, principalement des reproductions de gravures d'époque. Bien que plutôt court (150 pages, sans les appendices), il fait très bien le point sur la place de la vapeur dans l'histoire de la naissance de l'aviation, en Europe comme aux Etats-Unis.

Il y a bien peu de critiques à faire en plus de cela. Les noms propres subissent parfois des erreurs (p. 4 et p.27), ce qui peut mener à des fausses pistes si l'on veut aller plus loin. Le discours est très lisible, et parfois ponctué d'un humour discret. L'auteur, M. Kelly (un spécialiste de la vapeur sous toutes ses formes et qui a travaillé comme ingénieur naval et dans l'aéronautique, avec notamment une participation à la conception du

chasseur-bombardier Buccaneer), a un léger biais patriotique en faisant de George Cayley le père de l'aviation entre la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe. Mais comme il dit lui-même que ses avancées ne seront pas suivies et que les suivants referont les mêmes expériences, un père sans enfants n'est pas un père. L'auteur invalide lui-même son appellation. Ce qui ne change cependant rien à la place que peut occuper G. Cayley, qui pose des bases et énonce des théorèmes qui sont à la base des réussites de la fin du XIXe et des débuts du XXe siècle. De plus, l'auteur fait remarquer très clairement au lecteur les limites de ses connaissances, lui faisant toucher les difficultés qu'il y a à faire de l'histoire des techniques, même pour des sujets récents.

Voilà donc un ouvrage très plaisant, avec de nombreux projets qui pour certains auraient pu prétendre à être le premier avion ou le premier hélicoptère (et ce n'est parfois pas passé loin) et ainsi changer un peu l'histoire de l'aviation (il nous semble probable que le moteur à explosion aurait quand même fait passer un cap, quoi qu'il fut arrivé). Ouvrage très abordable, sans nécessités de connaissances préalables, il ravira les curieux et plus encore les passionnés de l'Âge de la vapeur.

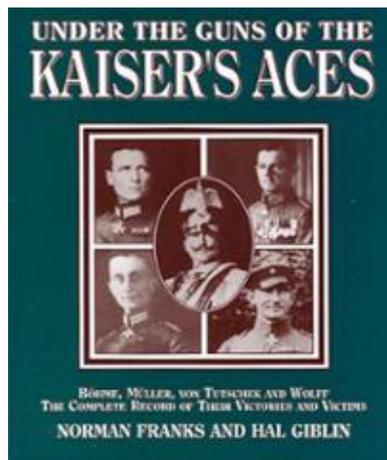
(le capitaine russe A. F. Mozhaiskii a lancé en 1885 sur une rampe un avion avec une hélice de quatre mètres de diamètre et une envergure de presque 23 mètres, avec une puissance théorique de 50 chevaux. Crash 7,5/8)

par [spurinna](#) @ 24.10.11 - 23:28:14

<http://casalibri.blog.fr/2011/10/24/steam-in-the-air-12064528/>

Under the Guns of the Kaiser's Aces

Essai prosopographique de Norman Franks et Hal Gibling.



Manfred von Richthofen, surnommé le Baron Rouge et une légende de son vivant déjà puisque l'on signalait encore son avion même après sa mort, est la figure qui capte la lumière dès que l'on évoque les as de la chasse allemande (ou de la chasse durant la Première Guerre Mondiale en général). Du haut de ses 80 victoires homologuées, ce n'est pas immérité. Mais l'as avait avec lui toute une écurie de pilotes, dont certains furent même ses protégés au sein de sa Jasta 11, une sorte d'escadron d'élite comme en formeront aussi les Alliés.

Si Manfred von Richthofen est l'objet d'un volume pour lui tout seul, la série se poursuit avec Immelman, Voss, Göring et Lothar von Richthofen dans le second volume puis, dans un troisième, les deux auteurs concentrent les projecteurs sur Erwin Böhme, Max Müller, Kurt Wolff et Adolf von Tutschek. Comme dans les deux premiers volumes, N. Franks et H. Gibling ne se limitent pas aux carrières des quatre aviateurs mais détaillent toutes leurs victoires revendiquées, prouvées, probables ou indues. A chaque victoire, on a aussi une courte biographie des victimes, quelles soient décédées, blessées, prisonnières ou qu'elles aient pu être récupérées par les Alliés. Parmi les victimes de ces quatre as (dont aucun n'a vu la fin de la guerre), la grande majorité sont des anglo-saxons, du fait des zones d'action des escadrilles dans lesquelles ils étaient postés. Peut-être est-ce là une explication du choix des auteurs, rendant la recherche plus facile. Chaque partie se achève sur le portrait de l'aviateur qui a abattu l'as considéré.

Avec cette centaine de victoires cumulées, on apprend des quantités de choses. Un aviateur sud-africain a sans doute décollé comme caporal et a été descendu en tant que lieutenant, Müller était une figure de propagande et pour cela collectionnait les décorations (mais il n'a commandé sa Jasta que trois jours avant de mourir), Böhme n'a jamais porté son Pour le Mérite dont la boîte était encore fermée sur son bureau le jour de sa mort ... On apprend aussi que Kurt Wolff a descendu quatre avions en une seule journée avant le Baron Rouge.

Les parcours des aviateurs alliés sont aussi plein d'intérêt, entre ceux qui viennent en Angleterre et passent leur brevet de pilotes à leurs frais, ceux qui intègrent directement le Royal Flying Corps sans avoir vu les tranchées ou encore les novices qui pour leur première sortie ont la malchance de tomber sur un as. On voit naître des pratiques dans chaque camp, fruits de la nouveauté du combat aérien, et qui sont initiés par ces pionniers (les souvenirs pris sur les avions abattus par exemple, en plus des personnalisations d'avions qui sont maintenant bien connues).

Le travail nécessaire à ce livre a visiblement été considérable (il y a une photo militaire de presque chaque aviateur abattu !) et surtout d'une grande rigueur. Les auteurs, deux passionnés, ne sont pas dans l'admiration béate et n'hésitent pas à fouiller dans les victoires revendiquées (notamment à l'aide des « journaux de marche » de toutes les escadrilles du front), montrant la propension des aviateurs, allemands

comme alliés, à inventer des victoires dans un contexte concurrentiel. On peut par contre regretter une illustration de couverture pas géniale, en plus d'une bibliographie bien trop succincte pour ce qui a été nécessaire à la confection d'un tel livre.

On s'en doutera, ce livre ne s'adresse qu'à des passionnés d'histoire militaire et des débuts de l'aviation militaire. Les autres trouveront profondément ennuyeux de connaître l'adresse des parents des aviateurs ...

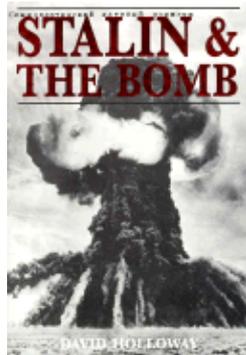
(faut avoir envie de voler dans une barquette hautement inflammable sans parachute ... 7)

par spurinna @ 06.11.11 - 15:17:12

<http://casalibri.blog.fr/2011/11/06/under-the-guns-of-the-kaiser-s-aces-12125904/>

Stalin & the Bomb

Histoire des débuts du programme atomique soviétique par David Holloway.



On avait vu que les relations entre Staline et les scientifiques n'étaient pas toujours des plus cordiales. Mais du fait de leur soudaine importance en 1945, les physiciens constituaient une catégorie que le Petit Père des Peuples jugeait utiles de ne pas remettre idéologiquement au pas. Mais août 1945 passe par là. Les Soviétiques avaient reçu des informations en provenance du projet Manhattan mais ne croyaient que peu à la faisabilité de la chose. Une fois l'essai de Trinity effectué (l'unique essai de bombe atomique avant l'emploi sur le Japon), les dirigeants soviétiques restaient encore dubitatifs sur l'efficacité réelle de la bombe.

Mais après Hiroshima et Nagasaki, il n'y a plus de doute possible. Du coup, Staline met les bouchées doubles pour rattraper l'avance étatsunienne car il sent bien que les Etats-Unis vont vouloir pousser leur avantage et intimider. En 1949, le monopole nucléaire étatsunien prend fin avec la réalisation d'une copie de la première bombe en Union Soviétique. Cette réalisation, qui a pris autant de temps qu'en a mis le projet Manhattan, est bien sûr due aux retombées de l'espionnage mais plus encore à la qualité des physiciens qui ont été chargés du projet sous la férule de Lavrenti Béria. Les Soviétiques ne s'arrêtent pas en si bon chemin, et tandis que les Etats-Unis ont réduit drastiquement leurs recherches nucléaires, ils suivent l'intuition de Sakharov et sont les premiers à faire exploser une bombe thermonucléaire en 1953 (les Etats-Unis n'ayant à ce moment fait exploser qu'une étape intermédiaire entre la bombe A et la bombe H).

Mais pour arriver là, il a fallu que se constituent en Russie puis en Union Soviétique des laboratoires de physiques. C'est par là que D. Holloway démarre son récit, au début du XXe siècle et qui s'étend jusqu'aux successeurs directs de Staline. L'auteur y détaille le milieu des physiciens, l'organisation de la recherche, l'arrêt des contacts avec l'étranger dans les années 30, la dispersion des équipes de recherche lors de la guerre, l'aveuglement de Staline puis sa peur devant la réalité de la bombe. C'est alors que la bombe atomique devient la priorité numéro un de l'URSS (l'économie dirigée est faite pour ce genre de projets), avec des retombées positives sur les chercheurs (beaucoup moins pour les prisonniers qui font aussi partie du projet). Pour Staline, avoir la bombe ne change pas du tout au tout les relations internationales mais nombreux sont les scientifiques du projet qui voient quels sont les effets de ces bombes. Staline continue donc sa guerre des nerfs, au point que la guerre de Corée met les dirigeants mondiaux devant la possibilité d'un usage.

Les successeurs de Staline, sans pour autant désarmer, joueront moins le jeu de la pression et verront les applications civiles du nucléaire qui étaient en développement depuis 1940.

Comme tout bon historien, l'auteur aime les documents de première main et détruire les mythes. Il parvient à ses deux objectifs dans ce livre, fruit de ses recherches à Moscou dans les années 90. Contrairement à ce que l'on pouvait s'attendre à trouver dans un tel ouvrage, peu de place est laissée à l'espionnage (mais il y a peut-être là un problème de source) et D. Holloway se concentre sur les chercheurs. Mais par contre cela manque dans le chapitre consacré à la bombe H, qui est traité plus rapidement. Le lecteur n'est pas ici enseveli sous les concepts de physique mais en reçoit une juste dose, tout à fait compréhensible. On aurait pu accepter plus de schémas et d'illustrations, les photographies hors texte n'étant pas toujours des plus utiles (les dix photos d'I. Kurchatoff). La carte des installations nucléaires est par contre bien utile pour se repérer

dans les immensités russes.

Le discours est très compréhensible sans aller vers sublime. Il va sans dire que c'est de la recherche solide, fortement documentée, avec une bibliographie digne du spécialiste de l'histoire du nucléaire. De petites biographies et un index terminent un volume qui comprend 371 pages (sans beaucoup de aération, hors notes et appendices).

En ne se cantonnant pas qu'à l'histoire des sciences mais avançant prudemment aussi dans le rapport des dirigeants soviétiques avec la science et les scientifiques ainsi qu'en déterminant la place de l'armement nucléaire dans la stratégie stalinienne, D. Holloway peut avec cet ouvrage contenter beaucoup de lecteurs, y compris les néophytes curieux.

(voir une surface vitrifiée grande comme toute la ville de Londres, ça doit effectivement secouer surtout que les effets ne s'arrêtent pas comme ça 8,5)

par spurinna @ 11.11.11 - 00:20:37

<http://casalibri.blog.fr/2011/11/10/stalin-the-bomb-12147782/>

Rétroaction pour l'article "Stalin & the Bomb"

Boba [Visiteur]

11.11.11 @ 11:20

Rien sur la Tsar Bomba et ses effets non prévus ?

Avoir la vision des scientifiques serait intéressante.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

11.11.11 @ 11:36

Non rien. Cela sort des limites chronologiques que s'est posé l'auteur il faut dire. Ses effets non prévus, c'est à dire ?



Boba [Visiteur]

11.11.11 @ 12:50

Son explosion plus forte que prévu malgré la réduction de la masse de matière fissible.

Votre critique ne parle pas de l'implication des militaires, elle n'est pas abordée dans le livre ou alors les scientifiques du nucléaire étaient-ils directement subordonnés à Staline ?

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

11.11.11 @ 14:22

Ou alors les Russes n'ont pas voulu montrer l'étendue de leurs possibilités et ont minoré à dessein la puissance officielle. mais ca, pas dit qu'on le sache un jour.

Non les militaires semblent assez peu consultés, même s'ils participent au volet organisationnel et logistique du projet. Béria a la charge du projet et donc c'est le NKVD/MVD qui gère les choses. C'est plus facile pour la surveillance, le contrespionnage et l'utilisation des prisonniers du Goulag.

Les militaires sont plus impliqués pour les vecteurs (projets de bombardiers stratégiques pas toujours réussis et missiles).

Et au dessus de Béria, oui c'est Staline qui est le vrai donneur d'ordre. C'est normal, seul lui sait ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas.



Les précurseurs de Lénine

Essai historique de Maurice Paléologue.



La double révolution russe de 1917 a chamboulé le paysage diplomatique européen. En premier lieu, la réaction des Alliés a été de combattre le pouvoir des Bolchéviques en intervenant militairement en Russie. L'échec de l'intervention est dû au contexte de sortie de guerre : les soldats mobilisés aspiraient aussi à rentrer chez eux, l'ennemi désigné ayant été vaincu, en allant parfois jusqu'à la mutinerie à cause des conditions de vie et de raisons idéologiques, comme c'est le cas en rade d'Odessa (la mutinerie sur le Protet menée par le futur kominterniste Marty). Après l'échec des armées blanches plus proches des boyards ultraconservateurs sans projet que des idées de Kerenski, la politique européenne d'endiguement continue, et la Russie/Union Soviétique devient un pays fermé, aidé en cela par l'éviction des internationalistes suite à la prise de pouvoir par Staline.

La volonté de comprendre comment la Russie est passée d'un Etat qui paraissait très fort et en plein décollage économique à la révolution et au chaos ne quitte pas pour autant les esprits européens et américains. On publie des reportages et des livres, de toutes sensibilités, d'observateurs ou de témoins. Parmi ces témoins, il en est un aux premières loges, c'est l'ambassadeur de France à la cour de Russie, Maurice Paléologue. Descendant des derniers empereurs byzantins, il a auparavant été en poste à Sofia. C'est donc un habitué de la politique balkanique qui voit l'année 1914 depuis Saint-Pétersbourg. Il reste en poste jusqu'à la rupture des relations diplomatiques en 1917. Longtemps accusé d'avoir eu un rôle dans le déclenchement de la Grande Guerre, il développe dans ce livre son idée que la révolution est la suite logique de l'histoire russe depuis Pierre le Grand et que, depuis plus de deux siècles, Lénine en tant qu'amateur de table rase a eu plusieurs prédécesseurs en Russie, y compris ce même Pierre le Grand.

Le temps long, c'est le maître mot de tout le livre (p. 224 par exemple). Quand on a de la famille dans l'histoire (quand une Paléologue se marie avec Ivan III, p.66), c'est difficile de se limiter aux dernières années du règne de Nicolas II, à Raspoutine, à 1905 (très clairement une erreur du pouvoir impérial) et à l'assassinat de Stolypine. Si il aime le temps long, M. Paléologue n'est pas encore du niveau de Fernand Braudel pour ce qui est de la rigueur scientifique même si sa connaissance intime de la cour russe est ici intéressante. Il y a beaucoup de citations, de Tolstoï, de Dostoïevski ou encore de Tourgueniev.

Si ce n'est pas un professionnel du niveau que l'on pourrait attendre aujourd'hui (même si on a une critique des sources comme par exemple p. 107 en note), c'est néanmoins un très bon amateur, au discours très agréable à lire et dont on sent bien que ce n'est de loin pas le premier ouvrage. Corollaire de ce temps long, l'auteur aime bien faire reposer ses arguments sur « l'âme des peuples » (et les instincts des femmes parfois) comme c'est le cas p. 91. Par contre le lecteur aura du mal à comprendre comment p. 197 un ancien ambassadeur peut traduire le mot russe « pravda » par justice

Ce rôle de témoin s'arrête avec Lénine et Staline est à peine évoqué alors que le livre est publié en 1938. Du

coup, le jugement dur de l'auteur sur l'Okhrana perd aujourd'hui de sa force. Tout comme on a du mal à voir où l'auteur désire aller quand il fait des comparaisons entre le bolchévisme et le Bund (et le prophétisme hébraïque, p. 197-198). Une question d'oppression là encore ?

Plutôt que de parler de Lénine et de le comparer avec d'autres personnages historiques russes, ce livre écrit en 1938 est plutôt un petit précis historiques des révoltes en Russie (plusieurs centaines au cours du XIXe siècle). On ne peut pas lui demander plus qu'il ne peut donner mais reste une lecture agréable pour un lecteur curieux.

(pour M. Paléologue reprenant Berdiaeff, le bolchévisme est avant tout une maladie mentale russe dont il ne voit pas, avec justesse, la guérison proche 7)

par spurinna @ 17.11.11 - 19:17:18

<http://casalibri.blog.fr/2011/11/17/les-precenseurs-de-lenine-12183442/>

Colony and Mother City in Ancient Greece

Essai d'histoire grecque de A. J. Graham.

On avait vu avec Robin Lane Fox que les Eubéens n'avaient pas peur de voyager vers l'Est comme vers l'Ouest pour trouver de nouvelles terres cultivables ou pour établir des routes commerciales. Mais les Eubéens du VIII^e siècle n'ont pas été les seuls à se lancer dans des entreprises coloniales. Des cités comme Corinthe, Sparte, Mégare, Théra et tant d'autres se sont aussi lancées, souvent sous la pression démographique, dans l'essaimage. La création de colonies, que ce soit en Grande Grèce, sur la côte gauloise, dans l'Adriatique, en Mer Noire ou en Afrique ne se sont pas arrêtées au VII^e siècle mais ont continué jusqu'à la fin de la période classique au IV^e siècle. Ces colonies, pas toujours très grandes ni couronnées de succès malgré les assurances prises, font appel à des modes de colonisation différents : appel à des colons d'autres cités, colonisation militaire sans perte de la citoyenneté d'origine, relations suivies ou moins avec la cité-mère etc.

Les fondations sont certes accompagnées de rites religieux mais sont semble-t-il régies aussi par des actes juridiques plus ou moins précis. Toute la difficulté est ici de savoir quelles sont les choses qui sont implicites et ce qui est particulier à chaque fondation car il est peu de décrets de fondation qui ont été retrouvés. Ces décrets règlent donc la question du retour des colons et sous quelles conditions, du devenir des propriétés dans la métropole, des sacrifices et sous quel régime sont les dédicants et qui peut modifier ces décrets.

Ce livre, publié pour la première fois en 1964, est construit autour de deux parties précédées par des prolégomènes. La première traite de la colonisation en général, avec les pratiques traditionnelles, le rôle de l'oïkiste (le fondateur) et les décrets de fondation. La seconde partie est quant à elle consacrée à des cas particuliers, au nombre de cinq et qui illustrent chacun des types de relations entre une métropole et sa ou ses colonies. On démarre par la cité insulaire de Thasos et ses colonies de Thrace, puis on continue avec Milet et la question de la sympoliteia (citoyenneté mutuelle, à ne pas confondre avec l'isopolitie) puis un gros morceau avec Corinthe, ses nombreuses colonies et ses relations compliquées avec deux d'entre elles, Corcyre et Syracuse. Mais la filiation des cités prend tout son sens dans le domaine religieux, car dans un acte de colonisation, on emmène aussi les dieux du foyer. On sacrifie donc aux mêmes dieux et l'on est pas pour autant délié des obligations religieuses de sa cité d'origine. L'auteur explore ici ce versant au travers des relations entre Argos, Cnossos et Tyllissos. Enfin, le dernier chapitre est consacré à une colonisation particulière, celle de l'Athènes impérialiste, avec ses colonies de plein droit et ses clérouquies (qui sont des colonies militaires, sorte d'extensions de l'Attique au niveau juridique).

Six appendices complètent le volume (qui fait à peine moins de 250 pages) avec de petits précis sur les intérêts de Corinthe à l'Ouest, les traductions des trois décrets analysés dans la seconde partie, une analyse de la forme du décret de fondation de Naupacte, les relations entre Corinthe et Mégare, le décret argien sur Cnossos et Tyllissos (deux cités crétoises qui se considèrent comme d'origine argienne) et enfin la question de la citoyenneté à Amphipolis, entre Athéniens et Amphipolitains et suite à la prise de la ville par Brasidas (l'historien Thucydide, stratège athénien en 424 av. J.-C., n'a pu défendre la ville).

Bien entendu, depuis 1964, la compréhension de l'histoire grecque a bien évolué. Il est donc des choses caduques (les cas d'Adria et Spina au fond de la mer adriatique p. 6 dont on a pu démontrer que ce ne sont pas des colonies grecques ou le cas du commerce en mer tyrrhénienne p. 13) mais la majorité du discours et en premier lieu les généralités sur le phénomène de la colonisation sont toujours d'actualité. L'auteur est très clair et a la bonne idée de traduire les citations qu'il produit. C'est surtout c'est un livre qui se lit bien, malgré la nécessité d'avoir de bonnes connaissances en histoire grecque (le niveau est pas contre très élevé dans les appendices). A. J. Graham est d'une grande prudence, ce qui est tout à fait justifié quand on traite de faits qui pour certains remontent au VIII^e siècle, et répète de nombreuses fois qu'il ne faut voir aucune standardisation et que en 400 ans de fondation, il est forcé qu'il y ait eu des mutations. Si au VIII^e siècle le

fondateur est héroïsé et souvent le dirigeant de la colonie car issue d'une famille régnante dans la métropole, au IV^e siècle, il est même pas dit qu'il reste habiter dans la colonie une fois celle-ci fondée. Ce qui conduit des cités à déclarer un changement de fondateur, comme symbole parfois d'un changement d'alliance (et malgré la honte qu'il y a à se battre entre deux cités liées par des liens filiaux).

Assez étrangement à la p. 104, A. J. Graham voit Cléomène de Naucratis comme un satrape d'Alexandre en Egypte, ce qu'il n'est pas (il est en charge du financement de la construction d'Alexandrie). Erreur bénigne pour ce qui est un livre de référence sur la colonisation grecque, ce mouvement qui initie la diffusion de la culture grecque dans toute la Méditerranée.

Il y a bien malheureusement aucune carte et c'est un réel manque ici. Quand on parle des colonies proches, lointaines, de la colonisation de la Thrace ou des intérêts de Corinthe en Occident, une carte s'avère indispensable. La bibliographie a un intérêt pour le chercheur, mais comme les références sont très vieilles, elles seront de peu d'intérêt pour le curieux (mais il est possible que cela soit rectifié dans la seconde édition de 1983).

De cette particularité grecque, fruit de la naissance de la cité, nous avons donc ici un tableau qui ne peut être complet mais qui par son schématisme éclaircit singulièrement les légères brumes qui flottent encore dans ce qui furent les Âges Sombres de la Grèce.

(même l'orgueilleuse Sparte a une métropole, la petite cité de Doris, et il en a coûté aux Phociens qui habitent sur la côte nord du golfe de Corinthe - qui l'ont menacé en 457 av. J.-C. 8,5)

par [spurinna](#) @ 22.11.11 - 23:00:42

<http://casalibri.blog.fr/2011/11/22/colony-and-mother-city-in-ancient-greece-12206733/>

The First Fossil Hunters

Dinosaurs, Mammoths and Myth in Greek and Roman Times.
Essai d'histoire des sciences de Adrienne Mayor.

Traditionnellement, les historiens font remonter la création de la paléontologie à 1822 et au Français Georges Cuvier. Mais c'est oublier que les Grecs et les Romains se sont intéressés eux aussi aux ossements d'espèces, animales comme humaines, qu'ils savaient être du passé. Et non seulement, les Anciens aiment à se poser la question de l'identité des os retrouvés dans le sol mais en plus, souvent ils les collectionnent. Auguste se fait un musée d'ossements et d'armes de héros à Capri, le sanctuaire d'Héra à Samos collectionne des os de héros homériques, tout comme Sparte a pris grand soin de retrouver les restes d'Oreste pour les inhumer en grande pompe.

Alors, bien entendu, ultra-majoritairement ces observateurs ne reconnaissent pas des mammifères ou des dinosaures mais reconnaissent le caractère ancien de l'os et donc cherchent à les attribuer. Pour ce faire, on va jusqu'à mettre à contribution les oracles après avoir mobilisé les récits homériques. De ce vif intérêt pour les restes fossiles chez les Anciens, que reste-t-il ? Il reste bien entendu des textes. Mais les plus grands savants se considéraient au-dessus de ce genre de choses, convaincus de l'irréalité des satyres et autres centaures. L'attrait pour les ossements fossilisés était donc une affaire de culture populaire. Mais il reste aussi des artefacts, retrouvés lors de fouilles de sanctuaires ou de tombes héroïques au sein des cités.

Le livre est construit de manière thématique. Dans le premier chapitre, il est question des griffons, un thème décoratif extrêmement populaire mais qui n'apparaît dans aucun mythe. L'auteur y émet des hypothèses convaincantes sur l'origine de ce thème, lié à la recherche de l'or en Asie Centrale et à l'érosion y faisant affleurer des fossiles. Le second chapitre est lui consacré au lien entre l'activité sismique et la mise au jour de fossiles d'éléphants, puis dans le chapitre suivant, l'auteur aborde les découvertes des os de géants. Le quatrième chapitre traite des preuves archéologiques et artistiques de découvertes de fossiles, tandis que le cinquième parle de la relation entre la mythologie, la philosophie naturelle et les fossiles. Enfin, le dernier chapitre s'achève sur les fictions paléontologiques (qui d'ailleurs ne se limitent pas à l'Antiquité) : faux centaures, faux satyres, faux tritons, préfigurant les phénomènes de foire (avec un parallèle intéressant avec l'homme de Piltdown p. 228-236). A. Mayor y dénonce aussi la reprise d'ouvrage en ouvrage de fausses citations d'Empédocle, signe tout de même de graves défaillances dans l'histoire des sciences ... Deux appendices reproduisent les sources textuelles et récapitulent par région les espèces mises au jour dans les régions qui ont abrité des cultes héroïques.

De manière assez inhabituelle, et pour tout dire, méthodologiquement critiquable, le style du livre est très personnel (mais il est vrai que ça aide à sa lecture). Il est beaucoup de passages où l'on suit l'auteur dans ses voyages, dans sa prise de contact avec d'autres scientifiques. Il faut de que de manière générale, c'est un livre difficilement classable. On sent bien que l'auteur n'est pas une classiciste « mainstream », avec des adjectifs parfois bien trop enthousiastes (en plus d'un manque de notes dans certains passages, comme avec les amphores crétoises p. 118). Du coup elle manque des rapprochements (p. 75 sur Heraklès et les Lydiens) ou se trompe dans la fin du culte des héros en 500 av. J.-C. (p. 11 et se contredit p. 111). De plus, elle voudrait absolument que Thucydide ait parlé de fossiles, alors que ce dernier ne s'est intéressé qu'à l'histoire politique (p. 192 par exemple). Philologiquement, il y a des failles (par exemple p. 136 avec les sources de Cicéron).

L'auteur parle aussi constamment du Néogène mais a oublié d'inclure ce terme dans son échelle des temps au début du livre, ce qui est tout de même bien gênant. Les cartes pourraient être plus précises, employant des pictogrammes certes divertissants mais bien trop gros.

On veut donc bien croire, comme la préface à l'édition 2011 nous invite à le penser, que ce livre a été le point de départ de nombreuses études de géomythologie. Mais il faut le dire, si les choses sont très probables, elles

sont rarement prouvées dans ce livre (surtout pour mettre en relations des fossiles de dinosaures et des fossiles qui n'existent plus !). Néanmoins, il y a de l'idée et ce livre apporte pas mal de choses, rien que sur l'attrait des Anciens pour les fossiles et la conscience temporelle que cela induit. Le passage sur les griffons du premier chapitre est par exemple une théorie tout à fait crédible mais qui ne peut, en l'état, que rester une théorie.

(chez les Grecs aussi on se chamaille entre évolutionnistes et fixistes 6,5/7)

par spurinna @ 01.12.11 - 22:42:43

<http://casalibri.blog.fr/2011/12/01/the-first-fossil-hunters-12245401/>

Hordes I, L'ascension du Serpent

Roman fantastique de Laurent Genefort.



Audric est le chef d'une horde, une bande de mercenaires employée par les nobles qui se battent entre eux ou qui veulent mater des vassaux turbulents. Audric est doté d'un bras surpuissant, enserré dans un brassard métallique, qui lui permet de manier une énorme épée comme si il s'agissait d'une rapière. C'est de son bras qu'il tire son nom de « fléau du démon ».

Après une bataille dans laquelle la horde du Serpent a combattu pour le compte du duc Coresh, Audric sauve de la mort un jeune paysan, Marween, qui s'engage dans la horde. Marween commence son apprentissage de combattant, avant de débiter son ascension dans la hiérarchie de la horde. Tous les lieutenants d'Audric ne sont pas favorables à Marween et, parmi eux, Umiade, l'augure de la horde, l'est encore moins. Cette dernière est de plus en plus assaillie par des visions violentes, annonciatrices de batailles gigantesques et impliquant des démons.

Après plusieurs années de combats, le seigneur Coresh fait de nouveau appel à la horde du Serpent qui est devenue une horde de tout premier plan après avoir éliminé celle du Loup. Le Serpent doit aller rechercher dans un comté très peu hospitalier un augure surpuissant, du genre qui pourrait déclencher une conflagration dans tout le pays.

Pas de concept monstrueusement novateur dans le premier tome de cette trilogie de L. Genefort. On a un classique de la fantaisie épique, proche par son sujet de la Compagnie Noire de G. Cook (voir [ici](#) pour le début de ce cycle), dans un monde tout aussi violent et dans une géopolitique déjà chaotique. A la différence de G. Cook, ici le narrateur n'est pas le médecin de la horde mais est successivement Audric, Marween ou Umiade. Le style est assez plaisant, sans être ici encore révolutionnaire, mais permettant une lecture très aisée. La préhension du monde se fait aisément (on souhaiterait être méchant, on dirait par manque d'originalité) mais on peut regretter des choix de noms qui font plus mauvaise traduction qu'exotisme (les montagnes Blackhorns dans le comté de Galerad alors que les Cornes Noires fonctionneraient tout autant), dans le but visiblement de rendre plus présente l'idée de voyages sur de longues distances. Le volume n'est pas bien gros avec ses 360 pages et démarre tranquillement (trop tranquillement ?) avant d'arriver à la quête principale de la trilogie, laissant ainsi de la place à l'évolution des trois personnages principaux et qui se trouve être pas mal conduite mais qui peine à permettre un minimum d'identification.

En plus de ce petit air de ressemblance avec la Compagnie Noire, l'auteur semble aussi faire un clin d'œil appuyé à Dune avec ses augures qui ont un petit goût de Bene Gesserit : uniquement des femmes, qui se transmettent leur mémoire avant de mourir (il n'y a qu'un seul épisode de ce type mais il semble assez

révélateur dans un monde très eschatologique, et surtout décrit par un auteur qui fait aussi de la SF). On peut aussi voir des petites notes de Elric ou de Conan.

La fin du volume est assez bien tournée, avec un rebondissement bien amené et une clôture « feuilletonesque » qui dénote un découpage fin de la trilogie.

On a donc là un début de cycle correct, où la mise en place est effectuée progressivement et les camps délimités, pour ensuite propulser l'histoire dans le second tome consacré à l'aigle.

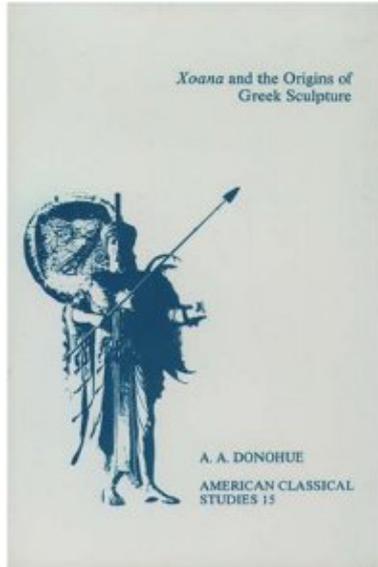
(l'auteur n'évite pas absolument toutes les ficelles, mais la trame reste acceptable (6,5))

par spurinna @ 06.12.11 - 12:52:41

<http://casalibri.blog.fr/2011/12/06/l-ascension-du-serpent-12265209/>

Xoana and the Origins of Greek Sculpture

Essai historique et archéologique de A. A. Donohue.



Pour tout étudiant de premier cycle en archéologie, un *xoanon* est une statue en bois, du genre fruste, qui est utilisée en tant que statue de culte en plus d'être d'une grande ancienneté. Ce n'est pas forcément faux mais il semble que cela est plus que réducteur. D'où nous viendrait alors cette idée, qui se transmet à chaque génération depuis Winckelmann ? Le fautif, si l'on peut dire, est Pausanias dit le Périégète, un auteur grec du II^e siècle après J.-C. qui a visité la Grèce et beaucoup de ses sanctuaires pour en faire un guide, sa Périégèse. Cet auteur étant l'un des rares à décrire un peu les statues qu'il voit, il sert de base hégémonique aux débuts de l'histoire de l'art antique au XVIII^e siècle. Et c'est donc ses théories sur l'histoire de l'art grec qui se transmet, au-delà des siècles, jusqu'à nos jours.

A. Donohue entreprend en 1988 de faire sortir l'histoire de la statuaire grecque de ce qu'elle considère comme une erreur qui a bien trop duré. Pour ce faire, elle veut démontrer la très forte polysémie du terme *xoanon* entre le Ve siècle avant J.-C. et le XI^e siècle après J.-C. dans un premier chapitre puis son second chapitre se concentre sur l'historiographie et les preuves archéologiques disponibles au moment de l'écriture du livre. Enfin, un troisième chapitre, brévisime, forme la conclusion.

Sa conclusion est à la fois claire et négative. Négative dans un sens où l'auteur pense que l'on ne peut pas arriver à une définition claire du *xoanon* pour les Grecs mais positive dans le sens où c'est justement quelque chose qu'il faut démontrer. Claire parce qu'elle invalide les trois supposés qui font l'image contemporaine du *xoanon* pausaniens.

Premièrement, le *xoanon* n'est pas la forme première de statuaire grecque. Les Minoens et les Mycéniens avaient une statuaire, y compris monumentale. Secundo, le bois n'est pas l'unique matériau utilisé pour les premières statues et enfin, tertio, la statuaire grecque n'a pas son origine dans les stèles aniconiques (pierres certes travaillées, mais sans images).

Et tout ceci, A. Donohue le règle en 235 pages, mais elle rajoute à cela tous les textes cités, ce qui alourdit le livre de 270 pages (avec les index en fin de volume). Pour ce qui est du corps du texte, il n'est pas d'une lecture aisée, en plus de nécessiter des connaissances très approfondies sur les Grecs et leur production artistique, mais aussi sur une quantité d'auteurs antiques. Et comme en plus, il n'y a pas d'illustrations, le lecteur qui n'a pas les exemples en tête se voit dans l'obligation de faire des recherches en parallèle. Bref, ce livre est destiné à des spécialistes et n'intéressera que ces derniers.

Il est cependant malheureux que ce livre ne soit pas plus connu dans les cercles universitaires (y compris les étudiants déjà un peu expérimentés), tant son apport semble fondamental, voir indépassable, et tant sa fonction historiographique est utile. De plus, il ouvre aussi une réflexion sur les pierres aniconiques (bétyles, puisqu'ils sont, faussement comme on l'a dit, sensés être l'étape avant les *xoana*), une spécialité orientale mais qui n'est pas inconnue des Grecs et qui se perpétue même tardivement dans des cultes très particuliers (comme celui à Apollon Agiyeus, centré sur l'Arcadie). Un champ qui semble lui aussi bien envahi par les mythes

(on n'a mis du temps à se lancer mais on a pas regretté 8/8,5)

par [spurinna](#) @ 16.12.11 - 20:27:57

<http://casalibri.blog.fr/2011/12/16/xoana-and-the-origins-of-greek-sculpture-12315111/>

Les amis de l'auteur



Ce membre n'a pas de blogs pour le moment.

[Vincent Times](#)



etmotifs.blog.fr

[EtMotifs](#)

Sur l'auteur

spurinna (), homme, 34 ans, , parle Francais (FR)

Ses blogs: casalibri.blog.fr Centres d'intérêt:
Tags des membres:

Zip:

Rue:

Email: dainsleif@hotmail.com

Visites

Cette page montre le nombre de visites de votre blog.

Visites total: 11032

Résultats mensuels

Mois	Total Visites	Total Visiteurs
Décembre 2011	438	312
Novembre 2011	508	338
Octobre 2011	6361	282
Septembre 2011	491	285
Août 2011	626	306
Juillet 2011	200	142
Juin 2011	251	200
Mai 2011	394	219
Avril 2011	337	207
Mars 2011	364	277
Février 2011	420	246
Janvier 2011	642	279